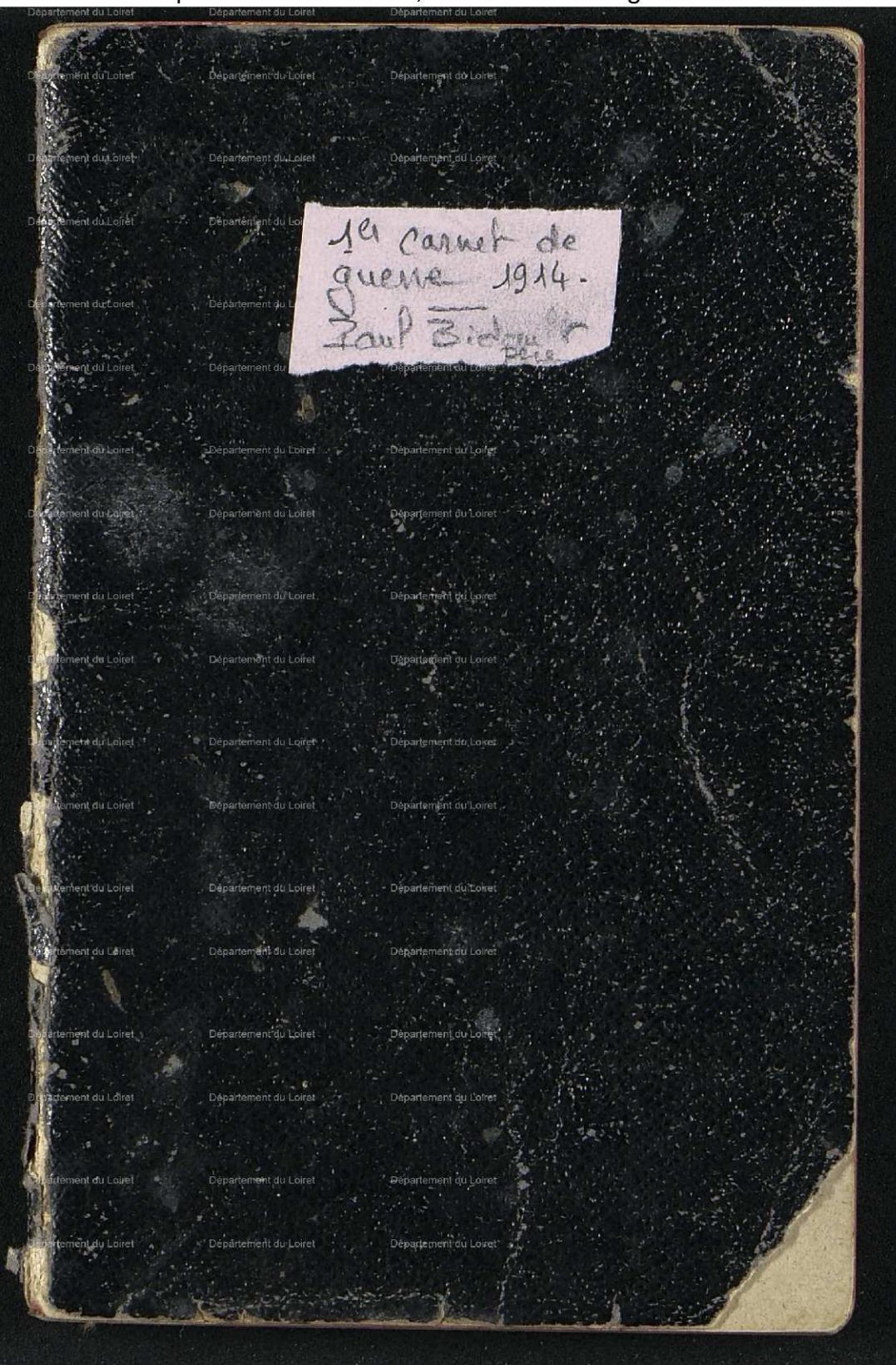


6 NUM 48 - Papiers de Paul Bidault, soldat au 21e Régiment d'infanterie coloniale, 5e Compagnie, en 1914-1918.



1er carnet de  
guerre 1914.  
Paul Bidault

6 NUM 48 - Papiers de Paul Bidault, soldat au 21e Régiment d'infanterie coloniale, 5e Compagnie, en 1914-1918.

### Kalender für das Jahr 1915.

	Januar	Februar	März
Sonntag	3 10 17 24 31	7 14 21 28	7 14 21 28
Montag	4 11 18 25	1 8 15 22	1 8 15 22 29
Dienstag	5 12 19 26	2 9 16 23	2 9 16 23 30
Mittwoch	6 13 20 27	3 10 17 24	3 10 17 24 31
Donnerstag	7 14 21 28	4 11 18 25	4 11 18 25
Freitag	1 8 15 22 29	5 12 19 26	5 12 19 26
Sonnabend	2 9 16 23 30	6 13 20 27	6 13 20 27
	April	Mai	Juni
Sonntag	4 11 18 25	2 9 16 23 30	6 13 20 27
Montag	5 12 19 26	3 10 17 24 31	7 14 21 28
Dienstag	6 13 20 27	4 11 18 25	1 8 15 22 29
Mittwoch	7 14 21 28	5 12 19 26	2 9 16 23 30
Donnerstag	1 8 15 22 29	6 13 20 27	3 10 17 24
Freitag	2 9 16 23 30	7 14 21 28	4 11 18 25
Sonnabend	3 10 17 24	1 8 15 22 29	5 12 19 26
	Juli	August	September
Sonntag	4 11 18 25	1 8 15 22 29	5 12 19 26
Montag	5 12 19 26	2 9 16 23 30	6 13 20 27
Dienstag	6 13 20 27	3 10 17 24 31	7 14 21 28
Mittwoch	7 14 21 28	4 11 18 25	1 8 15 22 29
Donnerstag	1 8 15 22 29	5 12 19 26	2 9 16 23 30
Freitag	2 9 16 23 30	6 13 20 27	3 10 17 24
Sonnabend	3 10 17 24 31	7 14 21 28	4 11 18 25
	Oktober	November	Dezember
Sonntag	3 10 17 24 31	7 14 21 28	5 12 19 26
Montag	4 11 18 25	1 8 15 22 29	6 13 20 27
Dienstag	5 12 19 26	2 9 16 23 30	7 14 21 28
Mittwoch	6 13 20 27	3 10 17 24	1 8 15 22 29
Donnerstag	7 14 21 28	4 11 18 25	2 9 16 23 30
Freitag	1 8 15 22 29	5 12 19 26	3 10 17 24 31
Sonnabend	2 9 16 23 30	6 13 20 27	4 11 18 25

Kalender für das Jahr 1916.

	Januar	Februar	März
Sonntag	2 9 16 23 30	6 13 20 27	5 12 19 26
Montag	3 10 17 24 31	7 14 21 28	6 13 20 27
Dienstag	4 11 18 25	1 8 15 22 29	7 14 21 28
Mittwoch	5 12 19 26	2 9 16 23	1 8 15 22 29
Donnerstag	6 13 20 27	3 10 17 24	2 9 16 23 30
Freitag	7 14 21 28	4 11 18 25	3 10 17 24 31
Sonnabend	1 8 15 22 29	5 12 19 26	4 11 18 25
	April	Mai	Juni
Sonntag	2 9 16 23 30	7 14 21 28	4 11 18 25
Montag	3 10 17 24 31	1 8 15 22 29	5 12 19 26
Dienstag	4 11 18 25	2 9 16 23 30	6 13 20 27
Mittwoch	5 12 19 26	3 10 17 24 31	7 14 21 28
Donnerstag	6 13 20 27	4 11 18 25	1 8 15 22 29
Freitag	7 14 21 28	5 12 19 26	2 9 16 23 30
Sonnabend	1 8 15 22 29	6 13 20 27	3 10 17 24
	Juli	August	September
Sonntag	2 9 16 23 30	6 13 20 27	3 10 17 24
Montag	3 10 17 24 31	7 14 21 28	4 11 18 25
Dienstag	4 11 18 25	1 8 15 22 29	5 12 19 26
Mittwoch	5 12 19 26	2 9 16 23 30	6 13 20 27
Donnerstag	6 13 20 27	3 10 17 24 31	7 14 21 28
Freitag	7 14 21 28	4 11 18 25	1 8 15 22 29
Sonnabend	1 8 15 22 29	5 12 19 26	2 9 16 23 30
	Oktober	November	Dezember
Sonntag	1 8 15 22 29	5 12 19 26	3 10 17 24 31
Montag	2 9 16 23 30	6 13 20 27	4 11 18 25
Dienstag	3 10 17 24 31	7 14 21 28	5 12 19 26
Mittwoch	4 11 18 25	1 8 15 22 29	6 13 20 27
Donnerstag	5 12 19 26	2 9 16 23 30	7 14 21 28
Freitag	6 13 20 27	3 10 17 24	1 8 15 22 29
Sonnabend	7 14 21 28	4 11 18 25	2 9 16 23 30

*Bidault Paul*

*Boulangers*

*Beaune la Rolande  
Saint*

*Pustoum de gume*

*Quedlinburg  
Allernagne*

*2 janvier 1916*

*Bidault*

Notes d'observations  
de la guerre  
1914 - 1915

I

Dès que quelques jours après les nouvelles étaient mauvaises, les journaux publiaient des articles assez alarmants, mais beaucoup et j'étais de ceux-là, ne croyaient pas à la possibilité d'une guerre, et je pensais qu'en fin de compte tout s'arrangerait.

C'est le 21 juillet les choses se gâtent. Des cas individuels de territoriaux gardes-voies sont portés par les gendarmes aux hommes qui rejoignent leurs postes le lendemain.

1<sup>er</sup> août

Ce jour-là les appels se multiplient, mais je pense que ce ne sont que des précautions. Cependant tout le monde est sous les

armes. L'après-midi, Mammy arrive avec Lucienne à quatre heures, ce qui me touche beaucoup. Puis brusquement vers cinq heures, c'est le grand coup du roulement de tambour, et la mobilisation est annoncée pour le lendemain, 2 août.

Je dois rejoindre le deuxième jour et cependant je ne crois toujours pas la guerre possible.

Le dimanche je porte mon pain comme d'habitude en compagnie de Gaps et je fais mes adieux aux chiens.

Dans l'après-midi, le maire nous fait appeler, tout les tambours, nous nous demandent si nous pourrions assurer la fabrication du pain pour la population et nous répondons affirmativement, mais décidons de ne plus porter le pain à domicile. J'ai demandé à M. Pasteloup de lui

4  
 voudrait me remplacer, et c'est lui qui fera  
 le pain pendant mon absence. Le soir nous  
 nous couchons très tard, préoccupés par les  
 événements et par mon prochain départ.

Le 3 août je me lève tard et je me mets  
 à travailler en attendant l'heure du dé-  
 part qui est 9 heures du matin. M. Garde-  
 loux termine le travail, car il faut que je  
 me prépare. Les préparatifs il est vrai  
 sont vite faits.

De fleuve de Baulemont qui va aussi  
 au 21<sup>e</sup> Colonial vient à la maison, et nous  
 partons ensemble, après que j'eus une de-  
 mière fois embrassé Marie, Lucienne et maman.  
 Papa lui est reparti la veille à Bellegerde.  
 Arrivé à la gare je m'aperçus que j'ai oublié  
 mon livret, je saute sur une bicyclette et re-  
 tourne à la maison, heureux adieu.

5  
 et je repart à la gare. Je n'ai toujours  
 pas l'idée que nous aurons la guerre.  
 A la gare nous nous trouvons plusieurs qui  
 allait au 21<sup>e</sup>. Desly, Deffou, Pommier de  
 Jussanville, Bernard de Freville. Nous  
 montons tous dans le même comparti-  
 ment avec beaucoup d'autres, mais la  
 gaieté ne règne pas, tous nous avons le  
 cœur gros de partir ainsi. Si un même  
 pleure continuellement, et je le rassure ainsi  
 jusqu'à Paris où je le perdrai de vue.

## II

Je descends avec les autres à la gare  
 de Vitry-le-François pour rejoindre le fort  
 de Vaux. Je retrouve d'anciens camarades de  
 régiments, j'arrête tout leur service la  
 main, et je prends ainsi de rue Pommier,  
 Deffou, Desly et Bernard. En compagnie

de mes anciens camarades, j'ai cassé la croûte dans un café à Torcy. Partout les gens ont l'air de prendre la mobilisation du bon côté. Personne de ceux qui chantaient ce jour-là, n'en souffrait la suite assurément.

Dans la soirée nous montons au fort où nous passons la nuit. Le lendemain je suis enrôlé à la 18<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> et y fais partie du 41<sup>e</sup> bataillon (Régiment de réserve du 21<sup>e</sup> formé des classes 1904-05-06 et 07. C<sup>ie</sup> G<sup>ie</sup>, Pomme, Piffou et Bernard, plus jeunes restent au 21<sup>e</sup> et je ne les revais plus.

J'ai retrouvé là beaucoup d'anciens camarades de régiment. Il y a là Bidault de St Cyr en val, Besson, Lecomte, Lucien, Martin, avec qui je suis resté en bonnes relations, Martial, un boulanger qui travaillait

là-bas chez mon ancien patron de Guilloville, Norquet, Roussseau de Boulogne, et mon cousin, Bouchet que je suis heureux de retrouver là. Nous nous amusions pour être tous ensemble dans la même escouade, ce qui a lieu à la formation de la C<sup>ie</sup> dans une unité de la Rue Scribe. Rollin, à Torcy, où nous sommes casernés.

La journée se passe assez vite en effet, auxquels il manque presque tous jours quelques uns. On a la visite médicale. Selon les cas, il y en a qui sont aptes, d'autres inaptes à faire campagne. Tous mes camarades, sauf Lucien, Martin, sont aptes, ainsi que moi.

L'organisation commence; on nous distribue du matériel de campement et nous faisons notre cuisine nous-mêmes.

dans le jardin, de l'usine les journaux ce  
soir nous apportent la nouvelle que la  
guerre est déclarée par l'Autriche à la  
Russie, aussi y commence à croire  
que ça ne s'arrangera pas.

Le lendemain, on nous habille et on nous  
équipe tout à neuf. Ce n'est pas une petite  
affaire, mais on y parvient quand même  
ça nous change tout de nous retrouver  
ainsi tel et tel.

Puis la terrible nouvelle arrive. L'Allema-  
gne nous déclare la guerre. Dès lors les  
préparatifs sont activés. Le 6 nous allons  
au fort de Vincennes chercher des fusils et nous  
sommes armés le soir même. Le 7 nous  
sommes armés et équipés complètement.

Nous allons au fort où le Lt Colonel Berget  
qui commande le 41<sup>e</sup>, nous présente le

drapeau, sous une pluie battante qui  
dure depuis le matin.

Le soir on se couche assez tôt, mais je  
ne dors guère, car je suis sans nouvelles  
de la maison, où j'ai laissé Éliane sur  
le point d'accoucher, et je me demande  
comment cela va se passer.

Le 8 au matin, derniers préparatifs.  
Car nous devons partir dans l'après midi  
sans savoir où l'on va. On déjeune dans  
la gare et à deux heures on nous rassem-  
ble pour le départ. Sur les rangs le rague-  
master distribue quelques lettres. Il y en  
a une pour moi, j'en suis heureux  
car elle vient de la maison, et m'annonce  
qu'Éliane est heureusement accouchée d'un  
garçon qui comme moi s'appelle Paul,  
depuis le 6 août. Maman me dit que

10  
 tout va bien, je part ainsi plus tranquille  
 mais j'aurais bien voulu connaître mon  
 garçon avant de partir. Enfin je me résigne  
 car je ne suis probablement pas le seul  
 dans le même cas.

Nous arrivons vers 4 heures à la gare de  
 Lyon, où nous embarquons. Je suis séparé  
 de mes camarades, et je monte avec des  
 gens dans une autre C<sup>ie</sup> dans un wagon de 2<sup>e</sup>.  
 On s'est en queue du train, vers cinq  
 heures le train s'ébranle en route vers  
 Bourg.

### III

J'ai noté à dessein, que le wagon dans lequel  
 j'étais monté au départ de Paris,  
 car c'est le point de départ de la filière  
 qui m'a conduit à Gisors.

En effet, nous arrivons à Melun le train

11  
 d'arriver, et beaucoup d'entre nous descen-  
 dent pour satisfaire les besoins naturels  
 je suis de ceux là, mais le train est  
 long et le quai ne va pas jusqu'au bout, si-  
 bien que je suis obligé de sauter dans le ruisseau.  
 Malheureusement, mon pied rencontre un  
 fil de fer et je tombe, me faisant une en-  
 torte au genou. Chidi-ha mes camarades  
 je remonte dans le wagon. J'ai pendant  
 les 24 heures que dure le trajet je souffre  
 terriblement. Nous passons Bourg au matin  
 et nous filons sur l'est par Châlons nous  
 arrivons à 7 heures à Marmon, près de  
 Nancy. Comme je ne puis marcher, je  
 monte dans une voiture de compagnie  
 et j'arrive ainsi dans le pays où cantonne  
 le régiment. Vainement je demande après  
 le médecin, j'échoue dans un guérite avec

les infirmiers. L'un d'eux se dévoue et va trou-  
ver le médecin, puis il revient me chercher.  
Le médecin me dit qu'il ne peut rien faire  
pour moi, qu'il est seulement outillé pour  
soigner les blessés au feu. La seule chose  
qu'il veut faire pour moi, c'est de me faire  
avoir un lit pour la nuit.

Dans la maison qui m'est indiquée  
je ne trouve que deux vieillards. Le mari  
est malade et au lit. La femme m'offre  
une petite bouteille d'eau-de-vie que j'accepte,  
et elle me conduit à ma chambre. Une  
très belle chambre amorceant des gens aisés.  
Je me couche et m'endors bientôt. Je passe  
une très bonne nuit.

Le lendemain, je suis réveillé par les pre-  
mières coups de feu du départ. Je me lève vivement.  
Étant bien reposé, mes genoux me font mal.

mal. Je remercie bien, vivement les braves  
gens qui m'ont logé, et reprends mon régiment  
à 6 h. Comme je ne peux qu'une marche, je  
monte sur la voiture de compagnie, car  
je ne suis pas autorisé à monter dans  
l'ambulance. Le départ s'effectue ainsi.  
Par une route très accidentée et par une forte  
chaleur, nous arrivons à Nancy que nous  
trouvons. Nous sommes très bien reçus, et  
les gens nous distribuent du vin et des  
cigarettes, et même de l'argent. Pour  
ma part j'ai reçu ainsi sept francs, un  
saumon, de la charcuterie, du sucre, du miel,  
et même du pain. La marche continue  
non sans qu'il y ait quelques trépassés, car  
la chaleur est accablante, et puis méchant  
pas entraînés, beaucoup souffrent des  
pieds. Nous arrivons vers midi à Châlons

14  
 Les Français qui nous cantonnaient dans  
 une grange. Je vais à la messe et le matin  
 on me met de la denture et on me donne  
 une bande de flanelle pour  
 le serai. Nous faisons deux jours à l'ail.  
 nuit. Et pour la première fois je couche de-  
 bord, car il fait trop chaud dans la grange.  
 La compagnie de mon cousin, de Ploum,  
 Roussac, Bidault, Noizat et Belson,  
 nous couchent au milieu d'imbricats et  
 dans du blé frais couché.  
 nous dormons mais fort très bien. Seul nous  
 ne pouvons pas encore se que est la guerre,  
 et nous faisons ça du bon côté. Le lendemain  
 matin, soit nous couchent au seuil de  
 la grange, car devant partit le lundi  
 matin, il ne faut pas s'éloigner  
 du cantonnement.

Le 12 au matin, départ, je n'ai pu monter

15  
 dans la voiture de C<sup>ie</sup>, ni dans l'ambulance  
 aussi je suis obligé d'aller à pied, je peins  
 énormément, et je prends bientôt ma place car  
 je ne puis suivre. Finalement je monte sur  
 un fourgon, j'arrive ainsi à Cerucil. Je  
 reprend ma C<sup>ie</sup> qui a pris position sur une  
 hauteur dans des tranchées, et le soir  
 nous descendons cantonner dans un  
 petit pays près de Cerucil. Je vais à la  
 messe faire soigner mon genou. Mes ca-  
 marades m'ont rempli des cornues aussi  
 je me repose. Dans le pays il n'y a déjà  
 plus rien, et quand il arrive de la terre ou  
 du vin, les marchands sont pris d'abord.  
 Nous repartons le 13 au matin, j'ai mis  
 mon sac à la voiture de C<sup>ie</sup> et j'essaie de  
 suivre la colonne, car ça m'ennuie de  
 quitter mes camarades que je connais.

16  
 et avec lesquels je suis très bien. Tout font  
 ce qu'ils peuvent pour marder et me soigner  
 la nuit.

Tout marchant une partie de la journée  
 et nous arrivons dans un petit pays chaud  
 je ne me souviens plus du nom. Je suis  
 obligé de quitter la colonne souffrant trop  
 pour marcher. Je monte en voiture. En-  
 tant ce temps le régiment s'est dispersé  
 dans le bois de Carrel. Nous y passons la nuit  
 et dans il n'y fait pas chaud, car il est 9e.  
 J'aurais dû allumer du feu. Cependant vers  
 le milieu de la nuit, on y peut plus  
 qu'on se sent, on manque encore d'habi-  
 tude. Et comme le colonel a fait allu-  
 mer un feu, tout le monde en fait au-  
 vant. Nous repartons le matin après avoir  
 fait le café, nous faisons une bonne marche

17  
 et nous nous arrêtons devant un chalet  
 à quelques centaines de mètres d'un  
 village. Des convois s'organisent et l'on pré-  
 pare la soupe. Comme dans la soirée nous  
 y sommes toujours, on organise des abris  
 avec des gabels de blé et des perchets que l'on  
 trouve aux abords du pays. Ça ne nous  
 garantit pas de la pluie qui tombe à  
 la suite d'un orage subit. Le soir nous  
 couchons dans le pays.

C'est ici que nous voyons les premiers  
 convois de blessés. Il y a des combats à  
 la frontière qui est proche, mais on ne  
 voit rien.

Le lendemain nous quittons le village  
 de bon matin et à travers champs nous  
 gagnons la route de Lunerelle à Vie,  
 après avoir traversé un bois. Nous arrivons

18  
à Arzacourt que nous dépassâmes et nous al-  
lâmes prendre position, au dessus du village  
de Yvercourt. Nous entendions le canon,  
mais assez loins. Nous sommes d'ailleurs  
en réserve, et notre tour d'aller, au feu  
n'est pas encore venu. Vers le soir, nous  
nous retirâmes sur la route de Vie, et là nous  
attendions les ordres. Le temps a gâché en-  
core, et un violent orage s'abat sur la  
région, et pendant 2 heures, nous secourus  
par de débâtes pluie torrentielle. Si nous  
avons comme consolation, le spectacle  
d'un gros rocher abattu par notre artil-  
lerie.

C'est la soirée nous repagnâmes Arzacourt  
entre deux convois d'artillerie, l'un mon-  
tant l'autre descendant. Je suis trem-  
pé comme un barbet, après avoir

19  
capi la crôte, je m'allonge vivement avec  
les copains dans le tas de foin qui nous est  
donné.

Comme nous ne quittons pas le cantonne-  
ment dès le matin, on en profite pour se  
sicher et visiter le pays. Dans le cimé-  
tière sont les premières tombes des premiers  
camarades morts au champ d'honneur, et  
cela jette un froid. Hélas nous en voyons  
bien d'autres.

Dans l'après-midi nous quittons Arzacourt  
et nous allons en arrière cantonner à quelques  
kilomètres. Nous y passons deux jours, et  
nous entendons toujours le canon. Mon  
genou me fait beaucoup souffrir, mais  
enfin ça va. Tué tous mes camarades et  
mon cousin, Bouchet meurt le plus  
qu'il peut, et on exproprie les corvées,

de la bouade. Je me repose pendant  
ces deux jours.

Le 18 au matin, nous repartons dans  
la direction d'Abzacourt, où nous faisons la  
soupe. Puis vers midi l'on se déploie, nous  
sommes soutenus d'artillerie, mais il n'y aura  
encore rien ce jour-là, et le soir nous canton-  
nons à Juracourt. Là nous voyons les débris  
des premiers combats. Un tas de sac et d'effets  
abandonnés, surtout appartenant à des blessés  
ou à des morts, et des fusils, tous hors de  
service, ramassés sur le champ de bataille.  
Nous sommes à cinq cents mètres de l'op-  
prie, aussi le lendemain matin, on s'en va  
faire un tour en territoire allemand. Le  
poste frontière a été arraché, car c'est là  
qu'ont eu lieu les premiers combats.

L'ordre de départ arrive au bonne heure,

Nous devons aller à Vie. En passant l'on  
se montre un trou fait par un obus dans  
la façade du château de Juracourt. Tout  
le long de la route d'ailleurs est rempli de  
trous d'obus. Nous longeons la frontière  
pendant environ 1000 mètres et nous ga-  
gnons le grand route de Lunéville à Vie.  
Un moment d'émotion! L'on nous fait  
mettre l'arme sur l'épaule, et officiel-  
lement nous quittons notre entrée en  
territoire annexé, le 19 août.

La route est belle, les champs où la moisson  
achève de mûrir sont magnifiques, et  
semés de houblonniers très bien agencés,  
mais l'on ne rencontre aucun ouvrage  
de défense, même pas la moindre  
tranchée. Les Allemands en se retirant  
ont tout laissé intact, et en repart

22  
 tout cela, on se demande si vraiment  
 l'on est en guerre. Nous devrions bientôt  
 nous en apercevoir.

IV

Nous nous arrêtons avant d'entrer  
 dans Vie. Nous nous figurons tout que nous  
 sommes dans le pays. Mais des ordres sont sans  
 doute parvenus pendant ce temps, car nous  
 repartons bientôt et nous traversons Vie  
 l'année sur l'épaule et au pas cadencé. Nous  
 sommes très bien reçus par la population.

Des fleurs aux couleurs françaises nous  
 sont distribués au passage. Des cris de  
 Vive la France se font entendre, et beau-  
 coup de gens portent la cocarde tricolore.  
 Des cigares et des cigarettes nous sont  
 aussi distribués.

Nous faisons une grande halte 1500 mètres

23  
 plus loin, sur une hauteur, d'où la vue s'é-  
 tend sur un paysage magnifique. Il  
 fait très chaud, et les hommes qui bordent  
 la route sont mis à contribution. Les prom-  
 enades ne sont pas encore arrivées, mais elles  
 n'en semblent pas moins bonnes. Sur les  
 côtes, de nombreuses rigues aux bords  
 grappes. La contrée est très belle et am-  
 once la richesse.

Nous repartons vers trois heures, à peu près,  
 nous quittons la grande route, traversons un  
 petit pays, et nous arrivons à Hampton,  
 que l'on traverse également, et la route  
 s'arrête tout à coup. Le colonel nous  
 dit que l'on a besoin de nous et l'on  
 repart. Nous allons prendre position sur  
 des hauteurs voisines. L'on entend distincte-  
 ment la fusillade, mais nous ne bou-

24.  
 geant plus et la nuit nous allons cou-  
 dormir à Putigny, à quelques kilomètres  
 de là par la route. On est obligé de réparer  
 les habitacles, et après avoir trouvé un abri  
 nous faisons la soupe. Les abords du  
 pays sont barricadés et gardés, car les bo-  
 ches ont quitté le pays deux jours avant.  
 On se couche vers onze heures. Réveil à 8 heures.  
 On prépare le café, puis la soupe, et l'on  
 part vers six heures, reprendre nos posi-  
 tions de la veille et devant Charleville, elle  
 ne sont pas très élevées. Le régiment  
 est déployé et l'ordre d'avancer nous arrive  
 à 8 heures. Depuis longtemps l'on entend  
 le canon et la fusillade. Nous escaladons  
 deux crêtes et vers dix heures on arrive sur  
 le champ de bataille. Nous sommes en réserve  
 sur une crête. Les Allemands sont retran-

25  
 chés à 1100 environ dans un petit village  
 en avant de Morhange. Ils depuis la veille  
 les 153<sup>e</sup>, 156<sup>e</sup>, le 79<sup>e</sup>, le 160<sup>e</sup> et le 4<sup>e</sup> bat<sup>on</sup> de  
 chasseurs cyclistes, mais un nombre insuffisant  
 n'ayant pas d'artillerie. Les boches, en nom-  
 bre considérable, bien retranchés, et pourvus  
 d'une nombreuse artillerie les ont repoussés.  
 Quand nous arrivons, ils commencent  
 à battre en retraite. Abrités dans un  
 champ d'avoine, nous attendons les ordres.  
 Presque aussitôt, un sautoir passe au-dessus  
 de nous et nous signale à l'artillerie, car  
 immédiatement les obus se mettent à  
 pleuvoir. Le premier tombe et éclate à  
 quelque trois mètres de moi, me couvrant  
 de terre, ainsi que Plouvier et Rousseau  
 qui sont à mes côtés. Instinctivement  
 nous baissions la tête et la pluie de fer

26  
 continue. Nous ne sommes pas touchés  
 ni l'un, ni l'autre, et sommes heureux  
 de le constater pendant une accalmie.  
 Nous assistons ainsi à la retraite des  
 régiments de ligne. Vers midi, j'en ai  
 le caser la croûte, mais de jeûner sans  
 les obus n'a rien d'agréable, et le pain  
 ne coule pas. De temps en temps un  
 saute sillonne le champ de bataille, et  
 peu après, la mitraille s'abat sur nous.  
 Le coup d'air d'un nous sommes est ma-  
 gnifique, car les boches n'épargnent pas  
 les obus, heureusement sans grand effet.  
 Dans la plaine des fantassins se retirent  
 par bon ordre poursuivis par les obus, et  
 nous en voyons se coucher pour ne plus  
 se relever. D'autres vont encore à l'assaut,  
 mais sans résultat, et nous les voyons

27  
 revenir, hélas beaucoup moins nombreux.  
 Pendant un moment, nous nous figurons  
 que notre artillerie. Ce n'est qu'une illu-  
 sion, car je l'ai su plus tard, à Morhange,  
 il n'y avait que quelques batteries de 75,  
 que l'artillerie lourde allemande avait  
 réduites au silence dès le matin. Vers  
 quatre heures du soir les derniers fantas-  
 sins se retirent, et pendant un bon mo-  
 ment la mitraille fait tière. Quand  
 tout à coup la fusillade éclate sur notre  
 gauche. Les sauteurs essaient de nous tou-  
 cher et la 20<sup>e</sup> et la 41<sup>e</sup> leur barre le chemin.  
 Aussitôt les 77 allemands se mettent de la partie  
 et les schrapnels de nouveaux pleuvent sur  
 nous. Il n'y a plus guère de bonne place,  
 et vers cinq heures l'ordre de battre en re-  
 traite nous arrive. Nous nous retirons en

assez bon ordre. Cuy de notre Cie se retirent sur la gauche vers la route de Hamphon. Près de la droite par Puhiguy. Dans le bas de la colline, un camarade est blessé aux deux pieds par des éclats d'obus. Le Glorieux, nous formons un brancard de deux fusils, et nous le transportons jusqu'à l'ambulance installée dans un petit pays que nous traversons jusqu'à Hamphon, les obus nous poursuivent, et droite Puhiguy est en feu. Les derniers obus tombent à la sortie d'Hamphon, les fusils nous sommes sous le couvert de notre artillerie et le régiment commencent à se reformer. Nous nous avons la fièvre, et une <sup>fièvre</sup> ardente. La tension morale a été grande, d'être ainsi exposé d'un moment à l'autre, à prendre un mauvais

about, sans pouvoir tirer un coup de fusil, et c'est sûrement la cause de notre fièvre. Dans Hamphon des gens portent des seaux d'eau au bord de la route et nous faisons un peu nous rafraîchir. Mais s'il y a du travail, il y en a aussi qui ne valent pas chère, car un cafetier nous donne de l'eau additionnée avec du pétrole et Marguet qui s'en aperçoit, la fait jeter en menaçant, et le cafetier nous fait des excuses. Nous continuons notre route qui à la sortie d'Hamphon monte au moins à dix ou 12 pour cent. Espérons, nous tombons Marguet et moi sur le bord de la route. Un camarade nous donne une goutte d'alcool de menthe. Récourfollés nous repartons, mais nous sommes obligés de nous arrêter encore une fois avant d'arriver au faite de la côte qui nous semble interminable.

30

je dois regretter que notre moral est affaibli, par cette longue journée, où sans combattre pendant huit heures et demie, nous avons attendu la mort à tout les instants. En arrivant dans le haut, nous retrouvons quelques camarades. Plomion, Rousseau et Bidault. Un peu plus loin, le colonel rassemble le régiment. Il manque beaucoup de monde, mais le plus sont espagnols le bretonnais, et même le sud-ouest.

En nous repartant en soirée, mais j'ai du mal à suivre, mon genou me fait mal et après avoir passé un petit pays, je reste en panne. Plomion, Norquet, Rousseau et Bidault, pour ne pas me laisser seul s'arrêtent également.

31

V

Nous nous reposons un bon moment, puis finalement nous reprenons la route. Il y a beaucoup de mourants, cette journée a été terrible, principalement pour le moral. Vers huit heures et demie nous arrivons à Mafou-Vie, mais le régiment ne cantonne qu'à Vie, c'est après ce que l'on nous dit, je n'en suis plus et je marche définitivement avec mes quatre copains. Nous achetons du vin dans une épicerie locale, et nous faisons la crêpe sur le trottoir. Le vin qui est très bon nous remonte un peu, mais la fatigue se fait durement sentir, et je ne me sent pas le courage d'aller plus loin. Mes camarades restent avec moi, ne voulant pas me laisser seul. Nous demandons à l'épicerie si elle ne pourrait pas nous procurer un gîte

font la nuit. Un homme du pays qui  
 passe à ce moment, s'offre pour nous loger  
 et nous emmène dans le logis de maître  
 P. école, que celui-ci a abandonné. Il nous  
 procure de la paille et nous nous couchons  
 dans l'alcôve d'une très belle chambre. Nous  
 nous emportons deux bouteilles de vin et  
 nous en vidons une avant de nous étendre  
 dans la paille. Tout nous endormant  
 bientôt d'un sommeil de plomb. Vers onze  
 heures, nous sommes réveillés par des bruits  
 insolites. Percequ'un bruit fait, est le 3<sup>e</sup> de l'ég  
 qui fait le café. Nous nous rendormons aussitôt.  
 Enfin vers deux heures et demi des coups frappés  
 devant la porte de la chambre que nous avions  
 fermé à clef, nous réveillent en sursaut. C'est  
 notre hôte qui nous annonce que nous  
 ne sommes plus que nous seuls dans le logis.

et que les sapeurs minent le pont de la Seille.  
 Il a été requisitionné pour mener une voiture  
 de blessés à la frontière, et il n'a pas eu le temps  
 de nous avertir avant. Aussitôt de retour il  
 est venu nous prévenir. Nous nous préparons  
 vivement, vidons la bouteille qui nous reste  
 avec lui, et nous partons dans la direction  
 de la frontière, après avoir pris la précau-  
 tion d'approvisionner nos fusils. A 3  
 heures, nous le quart. Un brouillard intense  
 flotte sur la vallée de la Seille, sans  
 entendre aucun bruit. Il fait encore nuit,  
 nous marchons d'un bon pas. A un  
 croisement de route, nous sommes obligés  
 d'allumer des allumettes pour reconnaître  
 notre chemin, et nous arrivons à Vie au petit  
 jour et l'on apprend que le régiment n'a  
 fait qu'une halte et est reparti à 4 h 20.

34  
 matin. Le jour est assez éclairé et nous  
 sommes seuls sur la route. À la sortie  
 de Thè, nous nous reposons quelques minutes  
 et nous repartons dans la direction de la  
 frontière qui nous traverse avec un grand  
 soupçon vers 5 heures du matin, deux jours  
 seulement après notre premier passage  
 au même endroit. Là on apprend que  
 le régiment est cantonné à Turcovent.  
 Nous le rejoignons et nous sommes à 6 h.  
 Nous faisons la soupe aussitôt et le café,  
 pendant que les camarades dorment  
 encore, mais à peine finissons-nous de  
 boire le café que quelques coups de fusils  
 sont tirés dans notre direction. Une pa-  
 trouille de ulhans s'est avancée jusqu'à  
 8 ou 400<sup>m</sup> du pays et nous signalé avec  
 sa présence, ils sont gracieusement chassés et

35  
 sont rentrés dans le calme.  
 Pendant ce temps le régiment se reforme. Dans  
 toutes les C<sup>ies</sup>, on fait l'appel. J'ai le plaisir  
 de retrouver tout mes amis et mon cousin  
 Bouchet. Il y a une vingtaine de man-  
 quants à la C<sup>ie</sup>. Quelques-uns rejoindront  
 le ~~trou~~ encore dans la journée et même  
 le lendemain. Sans combattre la C<sup>ie</sup> a  
<sup>eu</sup> perdu six morts et dix blessés.  
 À huit heures le régiment part dans la nuit, il se  
 raconte. Ses guides ont précédé les habitants qui  
 nous ne pouvons plus les protéger et que bralle-  
 ment peuvent arriver d'un moment à l'autre.  
 Comme tout les habitants font un ballot de ce  
 qu'ils ont de plus précieux et quittent leur de-  
 meure en foulant devant eux leur bestiaux.  
 C'est triste le départ devant l'invasion, et  
 ça me serre le cœur à moi aussi.

et la sortie de jour nous le régime de l'armée, et  
 bon moment. On entend le canon, et le moral  
 de tout les hommes est tellement ébranlé, que  
 l'on se demande ce que l'on fait à attendre ainsi.  
 Vraiment, les boches nous ont fait peur  
 à Morbange. Enfin, l'on se part, nous traversons  
 sous escorte et reprenons la route que nous  
 avons suivie à l'aller. Vers midi, nous arrivons  
 la grande halte dans les bois de Seret. Je suis  
 déjà très fatigué, mon genou me fait bien  
 mal, mais en attendant la soupe, que  
 mes camarades font cuire, je me repose et  
 quand vers trois heures il faut repartir, ça  
 va un peu mieux. Nous allons à travers  
 champs dans la direction de Nancy. Pluie  
 l'est tombé un pied, et souffle aussi de cette marche.  
 A la nuit nous arrivons en vue d'un village lequel  
 nous n'en savons rien. Le bruit court que nous

sommes séparés. Nous craignons la nuit, et nous  
 nous faisons un abri avec des gerbes de blé. Not  
 guet Plouvier, Rousseau, Bidault et moi, car  
 nous ne nous quittons pas. Nous avons l'in  
 tention de passer la nuit là, mais l'ordre  
 arrive de repartir. Finalement nous reprenons  
 notre chemin. Nombreux arrêts que nous font  
 bien mangés, car nous ne savons pas tou  
 jours pas où nous sommes. Dans un pays  
 que nous traversons, nous nous arrêtons tous  
 les cinq avec l'intention, bien arrêtée de ne pas  
 aller plus loin, mais il nous est impossible  
 de trouver un coin pour nous loger. Tout est  
 occupé par des troupes arrivées avant nous, et  
 force nous est de repartir. Nous n'allons pas  
 vite Plouvier et moi, nous nous ennuions,  
 mais les trois autres, qui ont fait mon cours,  
 nous encouragent et nous aident, et nous repi

quand le régiment à l'entrée de Tarrugerville. Tout le pays est occupé, et ce n'est pas facile de trouver un cantonnement. Nous nous couchons sur le trottoir, mais il est fait froid. Le 24 du matin, en cherchant l'un de nous trouve un abri chez des haves gens. Tous les cinq nous nous étendons dans une salle à manger, sur le parquet on nous ne tardons pas à nous endormir. Ça fait 24 heures que nous avons quitté Vie et nous en sommes à une vingtaine de kilomètres.

Nous sommes réveillés de bonne heure. Un hôtelier nous a fait un bon café que nous savons appeler, et qui nous fait du bien. Mon cousin Pouchet, qui a trouvé un abri ailleurs, vient me retrouver. Il est accompagné d'un de mes anciens camarades de régiment, Perrine qui a été mobilisé au 2<sup>e</sup> de ligne, je suis heureux de le retrouver. Nous parlons des événements récents,

et du temps déjà loins, on nous fait tout nos deux ans ensemble. Je m'apprêtais que Puc, Barbottin, Lillat et d'autres encore sont avec lui au 2<sup>e</sup> de ligne. Je suis heureux de les savoir si près, et je lui donne commission de leur dire de venir me voir. Qu'il me quitte, devant rejoindre sa C<sup>e</sup>. Pendant ce temps mes camarades sont allés aux provisions, ils rapportent du pain et toutes sortes de choses, ainsi que du vin. Nous déjeunons, puis avec Homier, l'un de nous prend d'aller à la recherche de la route du 2<sup>e</sup>. Je souffre beaucoup pour mes chevilles, mon genou est enflé, mais je suis impatient de retrouver mes anciens amis, et nous partons à leur recherche.

Leur régiment est sur une crête à environ 500<sup>m</sup> de Tarrugerville, et après un moment de recherches, nous trouvons leur C<sup>e</sup>. Nous les faisons demander, et grande est leur surprise

et notre jeu de nous retrouver là tout ensemble, sauf Sibille dont la C<sup>te</sup> est beaucoup plus loins. Comme j'ai emporté un bidon de vin, nous trinquaient tout ensemble, et parlait de beaucoup de choses: de la guerre, de nos projets qu'elle entraine, et des malheurs qui peuvent en résulter. Le temps passe vite ainsi, et bientôt il faut nous séparer. On nous souhaitant bonne chance, nous nous séparons. Cui, Barbotin, Moulins nous accompagnent jusqu'à près de Valenciennes. Une dernière poignée de main, et nous nous retrouvons. Je suis bien content d'avoir vu ces amis de régiment, que le destin devait cruellement séparer. Plus tard, Barbotin eut une jambe amputée à la suite d'une mauvaise blessure reçue au mois de novembre en Belgique. Cui devait trouver la mort dans les mêmes parages, en novembre également.

Sibille et Moulins passèrent sous deux sergents et je ne sais ce qu'ils sont devenus depuis. En rentrant à la maison où nous nous étions séparés, nous avons la désagréable surprise sur prise et apprenant que le régiment est parti. Nos sacs et nos fusils sont restés. Nous nous équipons vivement, et clopin-clopatant, nous suivons sa trace, et nous le retrouvons un peu plus tard et aux Saint-Macré du port. Je souffre beaucoup pour marcher, mais, à l'instigation de cette sa carrière et je fais mon possible pour suivre aidé par mes camarades.

## VI

Nous n'allons pas loin, et bientôt nous faisons une grande halte dans un champ. Au bout d'une heure environ, nous repartons, et nous nous arrêtons en rue de Ville-en-Ternois, où nous faisons la soupe. Un orage s'abat sur

nous, comme nous finissions notre repas, et  
c'est étonnant comme des tartlets que nous en-  
trouvâmes dans la cuisine à Ville-en-Vermois;

Sur les instances de mes camarades je me  
laisai porter malade. On m'emporta beaucoup,  
mais je souffrais trop. et la veille le médecin  
me fit un billet d'hôpital pour le lendemain.

Je passai la dernière nuit avec tous mes amis.  
Le lendemain, je me préparai en attendant  
l'ambulance. J'ai le cœur serré de quitter ainsi  
tous mes amis, qui ont été si bons pour moi,  
et puis je me demande aussi où je retournerai  
après ma guérison, peut-être avec des gens que  
je ne connais pas, et ça me tracasse.

Plomion, peu de jours lui aussi, tombe  
dans un feu ce matin-là, et quand il reçoit  
son part, il est obligé de monter en voiture, il  
fait une boûture au pied, je fais mes adieux

à tout, et je lui souhaite bonne chance, à mon  
voisin qui lui aussi était heureux d'être avec  
moi, nous étions moins seuls dans une pareille  
épreuve, à Plomion, qui devait être évacué quel-  
ques jours après moi, j'ai eu depuis qu'il était  
passé dans le service auxiliaire. et V'orgueil qui  
devait trouver la mort dans la Somme au mois  
d'octobre, ayant reçu six balles, à Bidault, à Paul  
deau dont je n'ai jamais entendu parler  
depuis, à Besson, qui disparut au mois d'octobre,  
et à tous mes autres camarades.

Le lendemain le régiment s'en va, je reste à Villi, en compagnie  
avec un régiment d'autres, l'artillerie des autos viennent  
nous prendre, et nous conduisent à l'hôpital de  
Nancy. Nous y déjeunons et passons l'après-midi  
dans un lit. Nous devons prendre le train le soir  
et six heures on nous rassemble. Nous sommes assez  
nombreux, car il y a là des blessés et des malades

de tous les côtés du 2<sup>e</sup> corps et ont permis  
le tramway pour Jarville où nous avons  
embarqué. Mais quand nous arrivons le  
train sanitaire est parti et on nous envoie  
au collège de la malherbe, où nous passons  
la nuit dans un lit bon lit, après un léger  
repos.

Le lendemain matin, les hommes sont gardés  
malades vivement nous sommes que le départ  
est fait, tous ceux qui ne peuvent marcher  
sont servis dans des lits, puis en attendant  
notre départ, nous pourrions nous promener  
dans le parc magnifique de l'établissement.

Depuis le matin, le canon fait rage, et nous  
savons que son bruit. Par ce depuis que les  
Allemands qui s'étaient avancés jusqu'à Su-  
zeville derrière nous, sont violemment  
repoussés et malin la 2<sup>e</sup> août, avec de

grosses pertes. Dans l'après midi les premiers  
blessés arrivent. Ce sont des cochons et tous  
sont sérieusement touchés par des éclats d'obus.  
Le combat d'ailleurs a été un combat d'artillerie.  
L'un des blessés raconte à une soeur qui parle  
allemand que du plus bon qui il pourrait voir  
dans la plaine ce n'était que des morts et  
des blessés allemands.

A dix heures, après avoir cassé la croûte  
on nous envoie en autos et voitures  
à la gare de Jarville où nous embarquons  
et à huit heures le train démarre pour  
une destination qui nous est inconnue.

## VII

Nous restons toute la nuit dans les gares où nous  
nous arrêtons, nous sommes ravitaillés par les Gars  
de France. Le lendemain matin, nous arrivons vers  
10 heures à Dijon, où tout le monde descend.

46

étaient habillés une nuit dans le hall de la gare tous  
 les plus malades et les blessés reprennent le train,  
 le dernier revient à Dijon. Je suis de ceux qui repren-  
 nent le train, qui repart vers 1 heure. Nous ne pouvons  
 nous reposer ni nous allonger, mais le bruit court que  
 c'est à Bordeaux tout le long du parcours nous  
 sommes ravitaillés et soignés par la Croix Rouge  
 et les Dames de France. En plus de cela dans  
 toutes les gares, les populations nous font un  
 accueil chaleureux, et nous donnent toutes sortes  
 de choses: pain, viande, fruit, vin, biscuits, etc.  
 aussi le voyage ne nous semble pas trop  
 long. Cependant nous traversons toute la France  
 en huit et nous arrivons à Bordeaux le lende-  
 main soir vers 10 heures. Ce n'est pas la ter-  
 minaison du voyage, car nous sommes encore  
 ravitaillés et le train repart après deux heures  
 d'arrêt. Je n'ai pu faire pour envoyer une lettre à

47

Dijon. Nous arrivons à Bayonne le lendemain  
 vers 11 heures, après trois nuit et deux jours de  
 voyage. Cette fois nous sommes au bout. Des  
 autos nous attendent à la gare et nous trans-  
 portent à l'hôpital militaire. C'est le premier  
 train sanitaire qui arrive dans la ville, et la  
 population nous fait une telle ovation.  
 En arrivant à l'hôpital on nous donne un  
 litige propre, puis le déjeuner que l'on nous  
 sert au lit. Ensuite les médecins passent la  
 première visite. Pour mon grand bonheur on  
 donne des massages et du repos, mais les blessés  
 arrivent continuellement à l'hôpital, et il faut  
 leur faire de la place. Aussi les plus valides sont  
 renvoyés dans les dépôts. Arrivé le 27 août à l'ho-  
 pital je repart pour Troy le 1<sup>er</sup> 7<sup>h</sup>.  
 Je suis seul de mon régiment et je me demande  
 comment je pourrai faire pour retourner à la

maison. Car c'est très embêtant de passer à  
50<sup>h</sup> de la maison, sans pouvoir y faire un tour.  
A Bordsaux je change de train, et je file sur Tours  
et Orléans. Après bien des hésitations, je prends  
le parti de descendre à Orléans, et de prendre  
le train pour Bellegarde, sur la ligne de Man-  
sargis et ouverte à la circulation. Plus je  
me rapproche, plus j'ai envie de revoir toute  
la famille et de connaître mon petit Paul.

## VIII

Après une nuit et une journée, le train arrive  
aux Aubrais. Je descends, et demande s'il y  
a des trains pour Fontange. L'employé  
à qui je m'adresse, me répond affirmative-  
ment, me disant que la ligne est même très  
desservie, étant la ligne stratégique du camp  
de Châlons. C'est à ce moment 5<sup>h</sup> 1/2 et le train  
est à 5<sup>h</sup> 50. Je descend mon sac et mon fusil

et je vais à la salle d'attente; quand le train  
arrive, je monte dedans, mais tant qu'il n'  
est pas parti je me suis pas tranquille, j'ai  
toujours peur qu'un grade quelconque s'avise  
que ce n'est pas la ligne directe pour rentrer  
à Paris, et me fasse descendre. Enfin, il s'ébran-  
le tout de même et je prends un grand soupi-  
re que pourra, je vais chez moi.

Le train marche lentement à mon gré. J'en  
me réjouis un tant soit conversation, mais ça  
ne m'intéresse guère. Enfin vers 8 heures il  
arrive à Bellegarde, où je descends, je suis  
la main à quelques amis que je trouve sur  
le quai, et je m'achemine avec mon bota vers  
la maison, mais des gens que je rencontre,  
beaucoup ne me reconnaissent pas.

Paul est assis au fais, à la mairie, et donc il est  
surpris lui aussi. Il était loin de m'attendre.

Il faut que je raconte mon histoire, car je suis le  
 premier qui revient du feu. Puis nous retournâmes  
 à la maison. Nous songeâmes au moyen d'aller à  
 Beaune, car il n'y a pas de train avant le len-  
 demain, après midi. Nous allâmes demander à  
 M<sup>r</sup> Michaux s'il veut bien m'y conduire avec son  
 auto. Il accepte volontiers, et après avoir cinq  
 minutes nous repartîmes pour le lendemain,  
 matin, 4 1/2. Puis nous retournâmes à la maison  
 pour dîner. Chemin, faisant nous rencontrâmes  
 L'opèle et la Paule Auguste, et nous allâmes dîner  
 chez eux. La soirée passa vite, et nous nous cou-  
 châmes tard, mais nous sommes néanmoins  
 réveillés de bonne heure. Je suis vite en tenue, et nous  
 repartîmes. Le temps de faire la grille chez Belacour  
 et nous rencontrâmes M<sup>r</sup> Michaux qui venait au-  
 devant de nous, et nous montâmes en voiture, et en  
 route pour Beaune, où nous arrivâmes après

un quart d'heure environ. C'est ainsi que tout est  
 calme dans le pays. M<sup>r</sup> Michaux fait marcher la  
 trombe de son auto, ce qui recueille les voisins, et  
 surtout avant que M<sup>r</sup> Fardoullet vienne nous ouvrir.  
 Mon arrivée produit quelque sensation, car  
 tout le monde me croyait bien loin. M<sup>r</sup> et  
 maman n'en peuvent croire leurs yeux.  
 Nous sommes tous émus et joyeux de nous  
 retrouver. Il faut que je raconte mon odyssey  
 cependant que l'on s'empresse pour fêter mon  
 retour.

Mais il faut que Papa et M<sup>r</sup> Michaux retournent  
 à Bellignat pour le marché. L'auto remise  
 en marche, je leur dis au revoir, et ils s'en vont.  
 Pendant ce temps le bruit de mon retour se  
 répand dans le pays, et de là beaucoup se  
 précipitent pour demander de nouvelles et  
 tout je suis obligé de raconter mon histoire.

62  
 Elise me raconte les nouvelles de la maison depuis mon départ. Pendant ce temps Lucienne s'est éveillée, et elle est très heureuse de me retrouver, et moi aussi. Paul s'éveille un peu tard. Je suis bien content de le voir, et moi aussi. Mais que Lucienne était malade et ne va pas bien, et c'est le principal. Elle lui ressemble pas non plus, il est plus tôt du côté d'Elise.

Vers neuf heures j'ai porté le pain aux Elise. Tous les chiens sont sautés de me voir, et tous me demandent des nouvelles que je ne puis leur donner, ne connaissant rien. Beaucoup s'ennuient de ne pas recevoir de correspondance. Il n'y a rien d'étonnant, car la poste était très mal faite au début de la guerre. Nous rentrons assez tard de tournée, et nous déjeunons. Le service passe vite, et il faut bientôt songer au départ. Le train pour Paris part en effet

63  
 à 24h, et il me faut une fois encore faire mes adieux. Cette fois j'ai le cœur plus serré que la première, et ça me fait quelque chose de quitter tous ceux que j'aime pour la deuxième fois. Le 8 août je me me figurais peut-être que j'allais à la guerre. Le 20 j'ai vu la mort de ~~mon~~ ~~passé~~ ~~prés~~ de moi, et ça ne me dit rien de retourner.

Elise m'accompagne jusqu'à la gare. Nous sommes partis en avance, et il faut attendre le train. L'émotion nous coupe la parole, et nous ne causons pas beaucoup. Le train arrive et après avoir embrassé Elise une dernière fois je m'embarque tristement, en route vers la Tunisie.

Dans le compartiment où j'ai j'ai trouvé heureusement des gens plus gais que moi, et cela fait une diversion à mes pensées. Un de mes compagnons m'offre même la bière à l'heure.

Fuis à L'Anquet, comme nous avions plus d'une heure d'arrêt, il nous ennuya avec trois autres d'être dans un ruisseau en face la gare. Nous reprîmes le train vers 8h<sup>1/2</sup>, mais il marcha lentement, et après de nombreux arrêts il arriva enfin en gare d'Australitz à 11h<sup>1/2</sup> du matin, je prends le chemin du fort d'Orly au faubourg à dix heures. Personne ne m'y attend, et je suis obligé d'attendre jusqu'à Chemul pour me faire porter le paquet. Si j'avais su, ce n'est pas une journée que j'aurais eue, mais au moins deux. Mais je ne pouvais pas savoir

## IX

J'ai oublié de noter un autre épisode qui s'est passé mon départ de Bayonne. Comme nous étions en route dans la cour de l'hôpital, un des médecins qui nous soignaient, nous a dit à plusieurs autres bonne aventure, d'après les lignes de la main.

Voici ce qu'il m'a dit. Établi que je ne serai pas blessé au cours de la guerre, que j'aurai au moins jusqu'à 35 ans, que j'aurai quatre enfants, et que je deviendrai riche (?). Il a ajouté qu'il ne fallait pas trop appuyer sur la chiromancie, que quelque fois la prédiction ne se réalisait pas. Je suis de son avis. Je verrai bien par la suite ce qu'il y a de vrai dans ce qu'il m'a dit, jusqu'à présent je ne suis pas blessé, la guerre n'est pas finie mais je suis à l'abri des balles et des obus. (Comas 11/15.)

Ceci dit j'aurais mis note au point où j'étais arrivé. Je me fais porter le paquet au bureau du major, et j'y suis affecté à la 29<sup>me</sup> Co<sup>te</sup>, au fort. Ici mon arrivée à la Co<sup>te</sup> je suis entouré par tous les camarades, qui ont été par là au feu. Il faut que je leur raconte

56

mon ordinaire, car je suis un des troupes arrivés au front. Le lendemain je vais à la visite. Le médecin me met seulement deux jours de repos, mais ne me fait rien d'autre. Cependant je peine toujours pour marcher. J'ai fini l'épave maintenant de pouvoir me reposer.

Mais le lendemain 6<sup>h</sup>, je suis désigné pour repasser au feu. Ça me en bouche un coin, aussi immédiatement je me fais porter malade. Le médecin m'examine de nouveau et reconnaît que j'ai quelque chose au genou. Il ordonne de me faire des pointes de feu, et me déclare incapable momentanément de faire campagne.

Ce détachement formé le 8<sup>h</sup> part au feu le 10. Il doit rejoindre le 4<sup>e</sup>, mais par suite de circonstances que je n'ai pas connues, mais qui étaient sans doute dues à la bataille

57

de la Marne, qui se déroulait dans ces jours là. J'ai rejoint le 21<sup>e</sup>, et quand plus tard j'ai rejoint à mon tour le 21<sup>e</sup>, j'ai retrouvé beaucoup des camarades que j'avais vu partir le 10. D'autres, hélas! ont trouvé la mort le 26<sup>h</sup> au combat de Ville 4 Ponce.

La vie au fort de Troy est monotone, car étant exempt de service, je n'ai absolument rien à faire. Toute la journée nous parlons de la marche en avant de l'armée allemande, qui s'avance lentement vers Paris.

Pour nous sommes grandement étonnés de cette marche si rapide après la résistance que les Belges ont opposé au début. Il y a la peur, nous un mystère. Mais malgré tout et nos conjectures, nous ne pouvons que constater les faits, et chaque matin, anxieusement, nous

58

Leson les journaux. Beaucoup de bruit s'élevait  
circulant sur les généraux qui n'auraient pas  
fait leur devoir. Qui a-t-il de vrai dans tout  
cela? Peut-être le savoir nous un jour. En at-  
tendant le fait brutal est là: les Boches sont  
aux portes de Paris, et l'angoisse est dans tous  
les cœurs. Puis le 8, nous n'avons  
plus de nouvelles fraîches. Nous savons seule-  
ment qu'une grande bataille est engagée.

Puis vers le 12, on apprend que la bataille  
tourne à notre avantage, et enfin le 14 les Bo-  
ches sont en pleine retraite. Ils reculent aussi  
de quelques lieues, et ne s'arrêtent qu'à 75  
kilomètres de là. La bataille de la Marne fut  
une grande victoire, mais il aurait fallu con-  
tinuer l'offensive aussitôt après, malheu-  
reusement l'armée française avait souffert  
elle aussi de cette campagne, et aussi nous man-

59

quions l'artillerie. Pendant que nous nous  
reformions et que nous augmentions notre  
artillerie, les Boches, inspirés de notre ardeur,  
s'en sont plus tard, se rebranchèrent sur  
l'Alsace, et quand nous avons été de nou-  
veau en état de les repousser, il était déjà  
trop tard. La commença cette guerre de  
manœuvre à laquelle on ne s'attendait pas  
et qui devait durer si longtemps, sans  
résultat appréciable.

X

Le 14<sup>th</sup> j'ai été au fort Pommerehne de Juran-  
ville. Il a été blessé d'une balle de machine dans  
la hanche, le 31 août à Haut-Crauni à Bordeaux.  
Il a été envoyé au dépôt du régiment pour at-  
tendre sa guérison définitive, nous sommes  
heureux de nous retrouver, aussi nous nous  
efforçons au moins d'être tous dans la même  
compagnie.

60

Qui je reçois une lettre d'Élie. C'est un mot que Papa y a écrit j'appréhends que le 2<sup>e</sup> Miquet de Bellevard, est réserviste lui aussi au fort. Quelques jours après, étant avec Commis, nous le rencontrons dans le coin. Et nous nous présentons. Il est très gentil avec nous, et nous dit que si nous avons besoin de quelque chose de nous adresser à lui. Il passe la visite à l'adresse de la rue Ledru-Rollin, transformée en casernement depuis la mobilisation, et se rend au fort qui a pris.

Quelques jours après, Commis retrouve son frère à la 2<sup>e</sup> Cie, ce qui fait que tous les soirs nous allons le retrouver, et nous passons la soirée ensemble, chez un botier de la route stratégique, ancien adjudant, dont la femme est de Charente-aux-Bois. Mais le 22<sup>e</sup> Juin le frère de Commis est désigné pour partir

61

au 41<sup>e</sup>. Ce jour-là arrive au fort Pesty de Romainville. Il a eu un pied foulé à la bataille de la Marne. Nous nous sommes heureux de nous retrouver, et le 28 nous allons chez Charpentier (le botier de la route stratégique) pour faire le départ du frère de Commis.

Le lendemain, nous arrivons au départ de détachement. C'est grâce au 2<sup>e</sup> Miquet que je ne suis pas parti ce jour-là. Mon genre va beaucoup mieux, et le recrutement devient très difficile pour s'embaucher, mais c'est reculer pour mieux sauter.

À la fin du mois nous allons avec deux Compagnies à la 2<sup>e</sup> Cie de Pesty à la 20<sup>e</sup> Cie, à l'adresse de la rue Ledru-Rollin. Puis le 2 octobre nous sommes désignés pour partir pour aller au 2<sup>e</sup> colonial. Le 4 je suis à Choisy, rendu à 10 heures, oncle et à ma tante et le 5 au matin nous

62

embarquons à la gare d'Ankerville, en route vers  
St<sup>e</sup> mencheville, via les Aubrais.

XI

Dans le train qui nous emmène, nous re-  
connaissons que tous deux Gommier, Petit n'étant  
pas à la même C<sup>e</sup> est dans un autre wagon,  
les Aubrais, le train s'arrête au moment des Levées.  
Je fais connaissance avec un soldat à Cahen,  
qui est charbon à Fouvesseux. Pour l'instant  
il est au 45<sup>me</sup> d'artillerie, nous sommes longue-  
ment du trajet. En s'arrêtant je le vois de  
souhaiter le bonjour à Cahen, car il veut aller  
chez lui tous les dimanches. Puis le train  
repart et prend la ligne de Montargis. Il s'arrête  
à double les Stations d'importance, et c'est ainsi  
que nous arrivons à Bellignat.  
Je descends vivement du train, et j'ai plus bon  
jour aux amis que j'ai trouvés à la gare. Là

63

j'apprends que mon beau père a quitté la gare le  
seul auparavant. Comme je ne suis pas riche  
je demande au chef de gare de lui vouloir m'a-  
ccuser une dizaine de francs si qu'il fait de bonne  
grâce j'aurai bien voulu voir mon beau père,  
car j'en voulais bien que nous serions un  
tout de temps sans nous revoir. Le chef de  
gare voulait l'envoyer chercher, mais le  
train ne s'arrêtait pas assez pour ça, j'ai  
tout de même vu quelques amis, et ça  
m'a fait plaisir.

Nous repartons, et tous deux Gommier, nous  
parlons du trajet. Lui aussi a vu quelques  
amis à Bellignat. Nous passons à Lédon,  
Montargis. Puis le train file dans la nuit.  
Le matin nous arrivons à St<sup>e</sup> mencheville,  
mais nous ne débarquons qu'à la gare de  
Almy, vers dix heures du matin.

64.

Nous passons la nuit dans un champ près du  
pays, puis à 8 heures, nous nous rendons le  
régiment qui est cantonné à Hébémilly de la  
à Commanchin. Tout. Nul. Puis nous arrivons  
nous, on nous apprend que le régiment est parti  
aux tranchées, et nous devons l'attendre pour  
être répartis dans les Cie.

Nous nous amusons ainsi deux jours tranquilles,  
mais le 3<sup>me</sup> et le 4<sup>me</sup> on nous fait faire l'exercice  
qui n'a rien d'agréable, mais ça fait passer  
le temps. Le soir du 4<sup>me</sup>, on fait la répartition  
dans les Cie. Commier et moi, nous sommes à  
la 5<sup>me</sup> tandis que Desly va à la première.  
On trouve un permurant qui veut bien aller  
à la 1<sup>re</sup> à la place de Desly, mais il était  
probablement écrit que nous ne devrions pas  
rester ensemble. Le capitaine de la 8<sup>e</sup> s'aperçoit  
parce que Commier était de retour le

65

fait venir à la Cie. Avec Commier y avait le  
trouer pour passer aussi à la 8<sup>e</sup>. Il désigne  
un homme qui doit me remplacer à la 8<sup>e</sup>.  
Mais celui-ci n'a pas l'agrément du capitaine  
de la 8<sup>me</sup>, et je suis obligé d'y rester. Pendant  
ce temps, Desly partait à la 8<sup>me</sup>. Ce qui fait  
que partie de Paris peut être tout le monde  
ensemble, nous nous trouvons dans trois  
compagnies différentes.

## XII

Le premier jour se passe assez vite, puis le 4<sup>me</sup>  
pour la première fois, j'ai parti aux tranchées. Là-  
bas, ce que tous mes camarades racontaient, ce n'é-  
tait pas amusant, et j'étais un peu anxieux de  
savoir à quoi on en tenait.  
Nous étions partis à la nuit tombante, et  
après deux heures de marche, nous arrivions au  
bord d'un fossé. Un fil invisible nous guidait le

65

chemin de fer, et nous bougeons la voie un bon moment. Le silence le plus absolu nous est recommandé, et cette marche lente dans la nuit me semble interminable. Qui paraît souffrir de malchance, nous avons comme chef de section un jeune homme de la classe 1913, nommé caporal et sergent. Depuis le début de la guerre il est devenu incapable qu'il se croit fort, et il nous perd dans le bois. Fort heureusement, le poste que nous venons remplir avait envoyé un homme à notre recherche, et nous sommes obligés de faire un bon bout de chemin en arrière.

Nous sommes en réserve à quelques centaines de mètres des premières lignes, nous couchons dans des abris creusés dans le bois, nous sommes obligés de rester à trois, car l'abri n'est pas assez large pour pouvoir s'allonger. Enfin on s'y peut tout de même. Je me suis de garde que dans la

67

matinée, garde peu dangereuse puisqu'il y a deux postes devant nous. Le temps passe assez vite. La nourriture laisse à désirer, car le cuisinier de l'escouade dont le soin paraît toucher le rivet ne fait la cuisine à l'ancienne, et me revient que le lendemain matin. Il nous apporte le café, un plat de riz, et la viande découpée en bifteck et cuite dans la graisse, et c'est tout ce que nous avons pour la journée, avec le pain.

Dans la journée nous faisons des exercices aux branches de première ligne, mais quand il y a rien à faire, le capitaine nous fait faire de l'exercice d'assouplissement et de la gymnastique sudorée, ce qui me laisse très fatigué. Mais quoi cela peut-il bien nous servir. Nous avons déjà pas mal d'entraînement sans cela, aussi ça ne fait rien. Il est sans goût que nous exécutons tous ces mouvements qui en des circonstances meilleures nous feraient plaisir.

Le soir les boches envoient quelques salves d'artillerie dans le bois, mais sans notre droite, et nous n'en souffrons pas. C'est ainsi pendant quatre jours. Le 23<sup>ème</sup> Colonial nous nous repose. Dans la nuit la marche est difficile. On se oblige de se tenir par les pantalons de sa tête pour ne pas perdre la file. Le temps semble long, mais enfin on arrive quand même à la route, et à bas un moment à avant nous repartons pour le lendemain, où nous arriverons tant, car nous sommes obligés de faire une longue pause pour attendre les C<sup>es</sup> du bataillon. Nous trouvons en arrivant le café chaud, que le cuisinier fait en avant, nous à préparé. On se couche dans la paille, et je ne tarde pas à m'endormir car je suis fatigué.

Le lendemain recommence la vie de combat. Comme d'habitude, nous nous reposons de jour, et nous nous préparons à partir.

est pendant la nuit, nous nous reposons de jour, et nous nous préparons à partir. Je me habitue à mes nouveaux camarades, mais ce n'est plus la même chose qu'au mois d'août. Là, chacun tire un peu de son côté, et la communauté en souffre. Mais j'ai retrouvé Pommier et Berky, et nous faisons un bon moment ensemble, ce qui nous fait oublier un peu nos misères.

Le deuxième jour il y a encore, le 2<sup>ème</sup> marche manœuvre, et le 3<sup>ème</sup> nous repartons sur les hauteurs, mais cette fois j'ai retrouvé un pays, Pajouart, qui est maréchal à Mézières, et quand nous sommes, nous nous reposons vite.

## XIII

On repart pour les hauteurs comme la première fois, et la nuit tombe, et j'ai la même chance, nous gagnons de tout d'un coup. Cette fois, nous

70

allant aux avant-postes. Tout longevit toujours de  
chemin de fer jusqu'au poste 42, nous tournâmes à gau-  
che, et nous arrivâmes dans la tranchée. Il fait nuit  
noire, et il faut passer les trous ne pas sentir le  
mouvement de terre qui amènerait infaillible-  
ment un bombardement du bois. Tout se passe  
normalement.

Nous sommes dans une tranchée en plaine et  
nous avons des abris adossés à la tranchée. Il y a nos  
sablottaires ne sont pas que nous passons la nuit  
dedans, et cependant il y a les petits postes et une  
ligne de sentinelles devant nous et des sentinelles de  
veille dans la tranchée. Heureusement qu'il ne fait pas  
encore trop froid, et d'ailleurs avec les heures de  
faction, la nuit est vite passée.

Le lendemain je regarde curieusement où je suis  
avant nous à environ 150<sup>m</sup> et il y a nos petits postes  
sur les bords de la Bouche, qui formeraient à cette

71

distance. De l'autre côté de l'île qui a de 50 à 70<sup>m</sup> de  
large se trouve le bois de Billé et Courbe qui nous occu-  
pent jusqu'au 25<sup>e</sup> poste où les tranchées sont  
tout à fait. À notre droite, le bois d'Elzy, et à gauche  
à peu de distance sont il ne reste que les murs ad-  
ossés. Plus tard l'île de Courbe devient par le bombardement  
en arrière le village de Malmy détruit également. Par  
suite je connaissais Malmy car j'étais souvent en  
fonction.

Pendant le jour, nous pouvons profiter des abris.  
Le soir et le matin, on travaille pour fortifier  
notre tranchée. La nuit on prend la faction, et  
le temps passe ainsi assez vite, seule la nourriture  
comme la première fois laisse à désirer. Le cuisinier  
nous apporte le café, la soupe et la viande  
tous ensemble et nous en avons tout la journée  
à nous nos petits postes de 2<sup>me</sup> jour, et ces 24 heures  
passent ainsi en sentinelles sont assez longues

mais à part quelques talle, il n'y a rien. Nous  
 ne voyons pas les boches qui sont dans le bois de Ville  
 et eux ne savent que nous apercevons, car nous  
 sommes abrités dans une tranchée de trois de  
 deux mètres.

Nous sommes relevés dans la nuit du 4<sup>me</sup> jour  
 par le 33<sup>me</sup> et nous rentrons au cantonnement  
 de Commarçay. La même nuit recommence  
 Le premier jour travaux de préparation, de la deuxième  
 exercice, la troisième marche manœuvres,  
 et le 4<sup>me</sup> de nuit aux tranchées. Les journées en  
 plusieurs années sont vite écoulées, nous n'avons guère  
 de temps à nous, et je crois bien que ces marches  
 et ces exercices pendant l'hiver ont été très  
 humides, par quelque peu contribué à diminuer  
 les hommes, et beaucoup parmi nous en étaient  
 remis par la suite à souhaiter d'être blessé. La  
 blessure heureuse, combien l'ont réclamée!!! Est

ce qui avec cet emploi du temps, on avait le  
 moyen de se reposer des fatigues des tranchées,  
 mais nos officiers s'agrippaient surtout beaucoup  
 trop sur des fatigables, ce qui exposait aussi les  
 hommes.

XIV

Tout le 20 octobre je tombe malade. Je n'avais plus  
 d'appétit et une forte diarrhée, le médecin conseil  
 conclut à un embarras gastrique et m'ad-  
 ministrer plusieurs quinquina. Plus j'en prends  
 et de garde et de corvée dans la tranchée et plus  
 au cantonnement, et ce va mieux.  
 Percy lui est toujours très porteur, mais comme  
 tombe aussi malade, et est évacué dans le camp  
 le 17 novembre. ~~Il est évacué dans le camp~~  
~~le 17 novembre et est évacué dans le camp~~  
 et avec quelques gars du 101<sup>st</sup>, avec lesquels  
 j'ai également connaissance, entre autre

74

un nommé Beauvais de 7<sup>e</sup> Loup, et Roger de Ché. Quelques temps après Beauvais et Roger passent à la 5<sup>me</sup> CE et nous devenons camarades.

L'hiver est humide. Les chemins sont détrempés, et nous sommes continuellement dans la boue, mais est loin d'être amusant. et la tranchée je vais souvent en corvée à Malmy, chercher de la paille pour nous couvrir, ou du bois pour faire la cuisine. Car nous nous sommes mis à cuisiner dans la tranchée. C'est les tranchées et les abris nous procurant des maisons décentes, nous faisons du feu sans fumée, et en plein jour on n'aperçoit pas derrière notre tranchée. Nous avons mis le café chaud et la soupe est meilleure, et chaude quand nous la mangeons. Par Malmy nous découvrons des champs de

75

hommes de terre et d'avoine nous les récoltons malgré les balles qui tombent quelquefois sur de nous. Mais le service postal est mieux organisé. La correspondance vient à l'heure, et régulièrement. Nous commençons à recevoir régulièrement des lettres par la poste. Chacun plus ou moins selon sa fortune, peut avoir des nouvelles de son ordinaire. Mais c'est une cause de désaccord dans l'escouade. Plusieurs qui reçoivent beaucoup de lettres font laide à part, ne mangent plus ou presque plus à la gamelle, et sous ce prétexte se désintéressent des corvées, et d'ailleurs il y a des moments où ça ne va pas tout seul. Nous sommes les 5<sup>es</sup> qui pleurent tout les mauvaises corvées. Mais après quelques réquiescences, chacun fait les corvées à son tour, mais quand même tout le monde tire de

76  
 son côté de plus en plus, et il n'y a guère de  
 sa manivèrerie.  
 Vers la fin d'octobre j'ai retrouvé Lucien Marti  
 un soir qui venait de l'ouest aux tranchées. Nous  
 étions sur les rampes au bord de la route, atten-  
 dant notre tour de départ. Le premier batail-  
 lon passait quand au bout de la 4<sup>me</sup> Cie le  
 1<sup>er</sup> bataillon. Nous sommes aussi surpris l'un que  
 l'autre de nous retrouver ainsi. Nous som-  
 mes très heureux, mais nous n'avons guère le  
 temps de causer, car notre tour de départ ar-  
 rive, et la compagnie continue de marcher.  
 Mais nous nous retrouvons quatre jours après  
 au retour. Il me raconte qu'au début, il est parti  
 le 31 août renforcé le 21<sup>e</sup>, et a aussi pris part  
 à la bataille de la Marne. Depuis, il mène  
 comme les autres, la vie de tranchées. De mon

77  
 côté j'ai raconté mes aventures, et dis tout quand  
 nous sommes au cantonnement, nous nous re-  
 voyons presque journellement, quand nous le  
 pouvons. J'ai retrouvé également au 21<sup>e</sup>  
 Bouchard, que j'avais connu à l'active également.  
 Lui, parti en Allemagne à la libération, s'y est  
 marié, et s'est établi à la fin de l'année.  
 Il est revenu aussitôt la déclaration de  
 guerre, laissant sa maison aux soins de sa  
 femme. Lui n'a pas eu de chance. La femme  
 est morte dans le courant de Novembre 1914. Au  
 début, il se lamentait beaucoup car il avait un  
 petit garçon de 5 ans, et il ne savait pas encore  
 la fin de décembre ce qui lui était arrivé. Cepen-  
 dant, il me disait que c'étaient ses parents de  
 la femme qui mourait. J'en étais occupé.  
 La fin de Novembre, le père de Bouchard, qui  
 est de la classe 14, et qui j'ai connu au fort

78

dit tout au mois de <sup>juin</sup> ~~juillet~~ rejoint également le  
21. De la sorte nous sommes plusieurs du  
même pays, et avec mes anciens camarades  
nous nous retrouvons avec plaisir chaque  
fois que nous sommes de retour au cantonne-  
ment. De la sorte nous oublions un peu nos  
ennuis, et les misères de notre situation.

.XV

L'hiver devient de plus en plus humide,  
et cette humidité avec le froid, est très dure  
à supporter. Les chemins détrempés sont  
impraticables. Par endroits nous avons de la  
boue jusqu'au genoux. Nous arrivons comme  
des paquets de boue aux tranchées, et nous pas-  
sons ainsi les 4 jours de faction. C'est ainsi  
qu'étant aux avant-postes, dans le courant  
de novembre, un jour qu'il avait plu, j'ai  
failli avoir les pieds gelés. Nous étions ar-

79

rivés à la tranchée à six heures, mouillés de  
 pluie tombait encore. A cinq le temps s'éclair-  
cissait, et il commençait à geler. Bientôt mes  
souliers étaient gelés, et impossible de me rechauf-  
fer les pieds. Je mettais donc autre chose de chaussures,  
mais ça n'y fait rien. Si bien que vers minuit  
je pourrais plus y tenir. Je grelotte mes sou-  
liers et m'enveloppe les pieds dans mon couvre-  
feet. Mes pieds ainsi se réchauffent, mais je  
commence à grelotter, car j'ai mis plus rien à  
me mettre sur le dos. Vers 5 heures j'essaye  
de remettre mes souliers, mais il ne faut que  
deux demi-heures pour y arriver. C'est à cinq  
camarades, car j'ai fait aussi aux mains.  
C'est la plus mauvaise nuit que j'ai passée  
de faction, j'en ai passée d'autres plus terribles,  
mais celle-ci a été la plus dure pour le froid.  
Les boches s'étaient amies, je ne vois pas

80

Je ne sais comment je les aurais reçus. Par la suite nous avons touché de la graine pour les puits, et je n'oublierai pas tout le jour quand je le pourrais de me les griser et frictionner. Il semble que qu'à la fin de l'hiver et même dans le commencement de l'été 1915, je ne pouvais toujours pas me réchauffer les deux gros doigts. Aujourd'hui, après plus de deux ans ce va, mais maintenant je suis sensible au froid.

Dans le courant de novembre également commença la vaccination contre la typhoïde. On demanda des volontaires pour cela. La première fois il en fallut dix par escouade, et ils n'ont eu du mal à se trouver, car on savait que ça rendait très malade. Mais ils furent exemptés pendant 20 jours de tout service. L'opération a commencé dans un grand hôpital au camp de la. et aussi quand dans les premiers jours de décembre.

81

On demanda des volontaires pour la deuxième fois, Pestif, Beauvais, Roges et moi nous sommes volontaires, car deux nous avions eu un peu de repos et puis nous avons le droit de nous faire un peu de repos. Pendant ce temps là, il y eut un nouveau feu qui quand nous retournerions dans nos camps, nous ne serions plus au bois d'Azay, mais quelque part plus en avant. Et nous avons que pour demain, il en restera sur le terrain, et moi j'ai, nous profitions de cette occasion de garder notre peau. Cependant le bois d'Azay est devenu bien tranquille. Partout une vive feuillade un escouade nous a fait un feu clair au avant postes, et un peu d'acier. Et cette feuillade, nous nous sommes vengés, nous la direction des coups de feu. Les autres postes font autant, et au bout de 30 minutes tout est calme. Chacun de nous j'étais allé en

82

patrouille de l'autre côté de la Douala. Une seule fois nous avons reçu des coups de fusil. Nous étions une quarantaine sous le commandement d'un adjudant. La patrouille s'avantait couverte par une dizaine d'éclairiers, à quelques mètres devant. Les éclairiers arrivaient aux premiers buissons du bois de Ville, quand deux coups de fusil éclatent. Ça met la panique dans les éclairiers qui se sauvent entraînant avec eux une bonne partie du gros de la patrouille. Nous restons seulement une dizaine avec l'adjudant qui fait une école de tête. Les coups de feu ont sûrement été tirés par une sentinelle double qui s'est yglé assise sur son petit poste, car on entend plus rien. Une fusée que l'adjudant lance éclaire un moment les abords du bois sans que nous puissions rien distinguer. L'adjudant

83

qui avait reçu mission de ramener des prisonniers, voudrait bien le faire, mais l'alarme s'est donnée maintenant, et finalement il nous donne l'ordre de rentrer, ce que nous faisons sans nous presser. Nous retrouvons nos éclairiers et les autres fuyards au delà de la Courbe. L'adjudant, par conséquent, ne se conçoit les emplacements, car lui aussi est attrapé par le capitaine en rentrant. Des deux talles tirées par les boches, l'une avait tiré le fusil d'un éclairier nommé Maquet, lequel fut appelé le lieutenant, devant le commandant. Celui-ci lui raconta qu'il aurait été couvert sur les boches, qu'il avait et qu'une autre fois il eût un peu plus de sang-froid. Une autre fois avec mon caporal de troupe nommé Carré, et quatre autres de l'escouade, nous nous sommes avancés jusque dans la

84

ligne de sentinelles allemandes. Nous avons assisté ainsi à la rentrée d'une patrouille allemande, qui heureusement ne nous aperçut pas. Notre but était de se renseigner sur la position exacte de boches. Nous l'avons atteint, aussi retournons-nous dans notre tranchée en prenant mille précautions, car nous arrivons en une minute d'angoisse.

XVI

Et c'est ainsi que le mois de décembre arrive, et avec lui on commence de parler d'une prochaine marche en avant. Le 8 nous sommes vaccinés. Le 11, le régiment part au tranchées. Nous sommes là jusqu'à 100 pieds, et nous passons notre temps à faire des cartes. Tout peut après nous sommes vaccinés pour la deuxième fois. Cela nous donne bien un peu

85

de fièvre, mais ça ne dure qu'un jour. On parle de plus en plus de l'offensive, et enfin le 20 au matin le commandement commence à parler de 8 heures, c'est un feu roulant qui va commencer que dans l'après-midi. Les tranchées les plus avancées existent, il y a de très beaux fortifications qui existent sous le sol. Nous voyons passer des tranchées qui ont été faites le matin. Ils ont tenu assez bonne mine, mais sont couverts de boue des pieds à la tête. Les Français nous ont en parlant qu'il est inutile que la guerre est finie pour l'instant. Le lendemain nous savons enfin que les Français ont pris toute la journée la tranchée allemande de Berthel et de Beausjour. Le fortin de Beausjour, construit dans la fameuse même nom, est pris et repris plusieurs fois, pour finalement

86

ment vers aux mains de Français. Le 22, les sous-officiers instructeurs de la classe 44 qui étaient à Cammarilly, la Planchette, reviennent et rejoignent leurs compagnies. Le lendemain, sous la conduite d'un de ceux-ci nous rejoignons nos cas qui n'ont pas quitté la tranchée depuis le 11. Le mineur est toujours au même emplacement, et mes camarades sont plutôt surpris de ne voir revenir si tôt. Le 15, la tranchée est devenue un vrai tombeau, et ceux qui sont là depuis le 11 sont comme de vrais paquets de boue. On se serrent pour ne faire une place sous l'abri, et la vie continue. Ce n'est pas à notre service que nous sommes les petits postes, aussi je ne suis de garde que dans la nuit dans la tranchée. Vers 7h nous faisons nos dispositions

87

pour passer la nuit le mieux possible, avant tout à coup une vive fusillade éclate devant nous, et aussitôt nous nous précipitons dans les abris et prenons nos places dans la tranchée et nous sommes tous placés quand l'ordre d'occuper celle-ci arrive. Les Allemands viennent pour attaquer le pont sur la Courbe, tout un projectile est lancé mais ils ne s'en servent pas beaucoup, car l'artillerie se met bientôt à la partie, et ils ne peuvent faire mieux que d'arriver jusqu'aux fils de fer qui ils ont reçus par la mitrailleuse. Cela dure une heure environ, puis graduellement le feu de l'artillerie et celui de l'infanterie s'arrêtent, et tout redevenu calme. Le pont est un peu sur notre gauche, aussi nos petits postes sont pas rentrés, l'attaque n'était pas

48

sut sup, aussi nous en avons été quittes en-  
core ce soit la nuit une heure d'émotion,  
et nous n'avons qu'un sommeil ensuite.

Nous avons été relevés le lendemain de par le  
28<sup>me</sup>. Mes camarades sont heureux de s'en aller,  
et cela se comprend. Depuis le 11 qu'ils étaient  
dans la boue. Mais aussi je ne suis pas fâché de  
m'en aller. Nous arrivons à Commarque vers  
9 h 1/2. Naturellement, il est trop tard pour être  
traversés. Pourquoi nous n'avons rien pu et quelle  
idée pourroit faire venir.

Le lendemain jour de Noël, toute joie et fête  
banni au combat. Mais il n'y a pas grand chose à  
acheter dans le pays, et nous faut se contenter  
de l'ordinaire. Ah! Paris, le jour nous revu.  
nous avec une boîte de sardines et 1 quart de  
vin. Dans notre cantonnement, il y a des capitaines  
qui plus heureux que nous ont pu aller à Paris.

49

embouteillé, et ont constitué par véritable police,  
et nous n'avons que la vue. Un camarade de  
l'escouade, bon chanteur et fait entendre, et a  
chanté à la boisson. L'air de la nuit se prolonge fort  
avant dans la nuit, aussi nous ne dormons pas  
beaucoup, et pour une part je pense beaucoup  
d'autres nuits plus gais, et aussi qui jamais  
d'être heureux de pouvoir partir avec la en  
lamelle.

Le 26 décembre nous partent on ne sait  
à Paris que nous faisons partie d'une  
part d'une brigade volante, et que nous ne  
nous plus retourner Paris tout d'abord.  
dans la soirée je trouve à acheter un fût de vin  
un quart de litre, et le monde à la  
marche, et dans le soir bien reçu. Nous avons  
marché sur seulement à l'ordinaire à l'occasion  
de nouveau à Paris, femmes, marchandises,

90

jambon, aussi en en profite pour faire un  
feu la bombe, et le son douloureux  
était rude, P. chacun, publiant sa misère,  
y allait de sa chanson.

Le 27 nous touchons 8 jours de vivres et 30  
cartouches, et nous avons l'ordre d'être prêts à  
tout instant. Nous devons attaquer, pour  
l'achat d'élargir le gain fait le 20, et nous  
sommes en renfort, seulement le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>me</sup>  
bataillon, le 3<sup>me</sup> est toujours au bois de Chuzet.  
Nous couchons tout épuisés. Le 28 au matin  
le canon commence sa chanson, l'attaque  
est commencée sur Massiges, toute la  
matinée nous sommes sur le qui-vive, on  
fin à deux heures, le premier bataillon part,  
et à 4h c'est notre tour. Nous sommes chargés  
comme des mules. Pour ma part comme j'ai vu  
l'ennemi est, et que j'en ai vu tout mon journal,

91

comme nous ne savons pas ce nous retourner à  
l'ennemi, mon sac et P. les coups. Nous trava-  
vons constamment, puis nous prenons à travers  
les bois, avec parfois de nombreuses pauses, et  
fait nuit noire de plus, long temps quand nous  
arrivons aux premiers maisons de Virgeny. Mais  
l'ennemi est si fatigué qu'il ne résiste pas, on dis-  
coute avec lui qui en plein jour, et nous  
avons la pause dans le pays. Des blessés passent  
même à pied, d'autres sur des brancards, ça  
nous dit que c'est bon. Il paraît que l'attaque  
du matin n'a pas réussi, et qu'on s'attend à une  
attaque de nuit des Allemands. Enfin, on nous  
a restés dans les tranchées à moitié démolies et  
on attendait les ordres. Parly a P. logé mon bois  
moi, et j'ai l'occasion de le voir peu après. Les  
tranchées ont le pays. Notre artillerie  
a été, et ça fait un vacarme qui nous fait

92

vellier de dormir avec deux de mes camarades, Le Madelot et Gari, nous cassons la croûte et nous nous arrangeons pour passer la nuit le moins mal possible. Cet instant où l'on tombe par terre et cela cause une folle émotion. Enfin, sur le matin, ça se calme, il rest 5 heures ont fait le rassemblement. On se demande où l'on va, mais bientôt nous nous reconnaissons, nous retrouvons le chemin de Commantry, éclairé par les fusées. Si l'on se souvient on s'éloigne beaucoup en sonnant des cloches comme cela le 1<sup>er</sup> bataillon, seul est resté à Marignol. Dans l'attaque du matin, du 27 le 33<sup>e</sup> colonial et le 8<sup>me</sup> avaient pris la tranchée allemande, mais bientôt les Allemands se maintiennent en force et les forcent de s'arrêter. C'est lui que les deux régiments laissent 1200 hommes sur le terrain, et c'est tout le remplacement que le 1<sup>er</sup> bataillon était resté à Marignol.

XVII

93

Tous arrivons au jour à Commantry et nous nous rendons au cantonnement, où nous nous reposons. Pendant plusieurs jours nous attendons les renforts sans succès sur le qui-vive, et c'est à Paris que nous arrivons le 1<sup>er</sup> jour de l'an. L'indemnité a été versée à cette occasion, et nous touchons une somme de 10 francs par jour. C'est jusqu'à la fin de l'année. On nous a donné les journaux de la guerre. La seule distraction que j'ai eue c'est de retourner avec mes camarades à Commantry, un garçon de jeunesse de la classe 14, arrive dans le courant de décembre et vient à la fin de l'année. Les jours, Equart, sont avec Lucien Martin dans la tranchée de Marignol. Le premier bataillon revient au bout de six jours au milieu de la nuit, et le lendemain matin nous avons de nouvelles. Heureusement j'ai le plaisir

94

de retrouver les frères Fiquard et Martin, un  
homme d'arrêt. Ils n'ont pas l'air enchantés  
plus que ce de leur départ. Le bataillon a  
perdu une cinquantaine d'hommes, tués ou  
blessés, durant les six jours.

Dans notre bataillon par dans l'après midi au  
bois d'eluzay, où nous travaillons six jours. Mais  
le 23<sup>me</sup> colonial moins nombreux que nous dans ces  
parages, a ramolli la moitié de arbres pour les faire  
plus solides, mais nous n'avons pas de planches,  
et ils nous font se loger comme l'on peut. avec cela  
de l'eau partout. Ces six jours là me semble bien  
long, mais enfin finissent quand même, et nous  
retourner au sautoirment joints comme le  
vrais paquets de boue. C'est la dernière fois  
que j'irai au bois d'eluzay.

Deux jours après, avec le premier bataillon  
nous allons à Massiges.

95

Les partons vers à l'ouest, après que le lieutenant  
nous ait fait un petit speech, et nous arrivons à  
Beziery, mais à partir de là de feu de fusil et  
d'artillerie du front. Nous traversons ensuite Vignery  
et prenons la route de Massiges qui est à environ 1800<sup>m</sup>.  
De temps en temps les fusils nous éclairent. Dans  
Massiges arrivés, nous donnons aux autres C<sup>ts</sup> le  
temps de s'éveiller, car il faut marcher en file  
indianne, et nous sommes le dernier à marcher,  
car le C<sup>e</sup> est en réserve. Enfin, à notre tour  
nous marchons. Par un chemin creux on gagne  
une tranchée. Mais il fait nuit noire, et  
c'est très dur impossible de se reconnaître.  
Enfin on se casse tout de même. Les balles vien-  
nent tomber sur le parapet de la tranchée, et  
par instant l'on entend les détonations des  
armes d'infanterie allemandes. Maladroites la nuit  
semble interminable, enfin le jour vient et l'on  
part.

6 NUM 48 - Papiers de Paul Bidault, soldat au 21e Régiment d'infanterie coloniale, 5e Compagnie, en 1914-1918.

reconnaitre enfin notre position, et nous sommes  
 à environ 100m de la tranchée de 1<sup>re</sup> ligne que l'on  
 aperçoit devant nous marquée par ses fils de fer.  
 En avant un autre type de fils de fer c'est la tran-  
 chée allemande. Entre les deux des taches sombres.  
 Ce sont les dernières victimes du 28 décembre. Ils  
 sont ainsi restés entre les deux tranchées distantes  
 d'environ 40m, et d'aucun fait être sont morts  
 de leurs blessures, ne pouvant être secourus. Deux  
 rangées de fils de fer qui par endroit se confondent  
 et se touchent ce qui on aperçoit devant. La jour-  
 née nous a été l'inconnue. En arrivant mangés sur  
 notre droite l'allemande, et à gauche. Mais  
 nous ne pouvons arriver. Une  
 chose dont je suis heureux, c'est que la au-  
 moins, l'eau a disparu, et dans la tran-  
 chée, et même dans les boyaux, on est au sec.

Fläche und Volkszahl des Deutschen Reichs.

Staaten und Landesteile	Flächen- inhalt qkm	Orts- anwesende Bevölkerung am 1. Dez. 1905	Zunahme 1900/1905 überhaupt
	342450	26970000	2206311
			3767
			1134
			1850
			1462
			125
			111
			1019
			649
			015
			322
			128
			586
			742
			922
			279
			771
			217
			194
			360
			860
			658
			082
			544
			741
			156
			005
			m
			"
			"
			14 qkm
			842 "
Festland der Erdkugel		136038872	"
Asien (ohne die nördlichen Inseln)		44580850	"
Amerika (ohne die nördlichen Inseln)		38473138	"
Afrika		29823253	"
Europa (ohne die nördlichen Inseln)		9730576	"
Australien	8952855 qkm		4478200

Des Français - Bidault -  
 Feld III - B. 12B  
 Lot 8  
 nur über diesen Arbeit nicht zu ver-  
 wenden.  
 Gefangenenlager, S. 3. 5. 13.  
 Der Chefmarkt - V.  
 F. Bidault



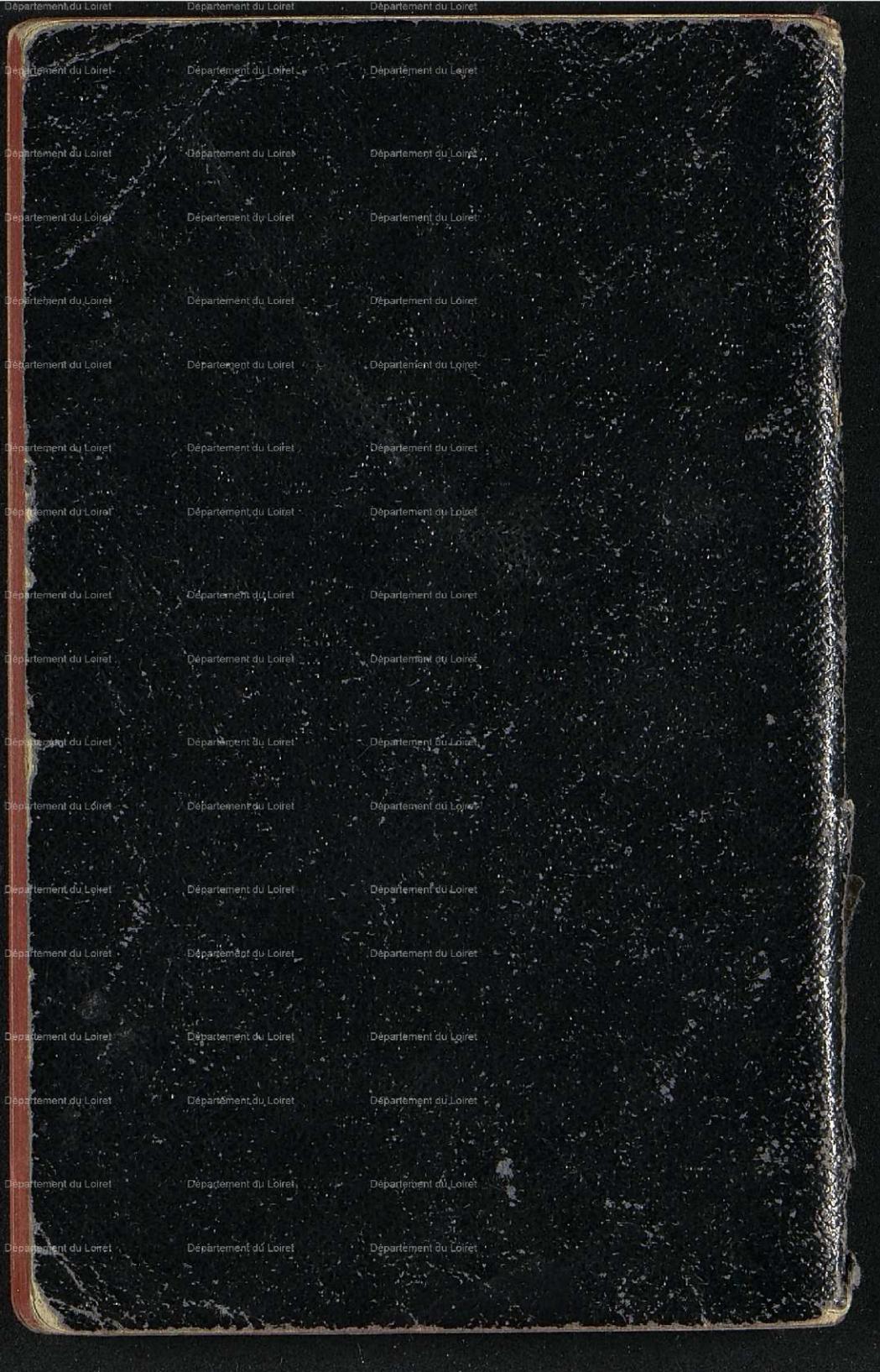
### Porto-Taxe für das deutsche Reich u. Österr.-Ungarn

1. Postkarten 5 Pf., unfrankiert 10 Pf., mit Rückantwort 10 Pf.
2. Briefe bis 20 g 10 Pf., über 20–250 g 20 Pf., unfrankierte Briefe noch 10 Pf. Zuschlagsporto.
3. Drucksachen bis 50 g 3 Pf., über 50–100 g 5 Pf., über 100–250 g 10 Pf., über 250–500 g 20 Pf., über 500–1000 g 30 Pf.
4. Warenproben bis 250 g 10 Pf., über 250–350 g 20 Pf.
5. Geschäftspapiere (auch mit Warenproben und Drucksachen vereinigt) bis 250 g 10 Pf., über 250–500 g 20 Pf., über 500–1000 g 30 Pf.
6. Pakete a) bis 5 kg bis zur Entfernung von 10 Meilen 25 Pf., b) über 10 Meilen 50 Pf. Schwerere Pakete kosten bis 5 kg das Porto wie a und b, für jedes weitere kg bis 10 Meilen 5 Pf., über 10–20 Meilen 10 Pf., 20–50 Meilen 20 Pf., 50–100 Meilen 30 Pf., 100–150 Meilen 40 Pf., über 150 Meilen 50 Pf. Sperrgut um die Hälfte höher. Unfrank. Pakete bis 5 kg 10 Pf. Zuschlagsporto. Pakete an Militärpersonen (vom Feldweibel abwärts) bis 3 kg auf alle Entfern. 20 Pf.

### Für Sendungen im Ortsverkehr.

7. Postkarten 5 Pf., unfrankiert 10 Pf., mit Rückantwort 10 Pf.
8. Briefe bis 250 g 5 Pf., unfrankiert 10 Pf.
9. Drucksachen bis 100 g 3 Pf., über 100–250 g 5 Pf., über 250–500 g 10 Pf., über 500–1000 g 15 Pf.
10. Warenproben bis 250 g 5 Pf., über 250–350 g 10 Pf.
11. Geschäftspapiere (auch mit Warenproben und Drucksachen vereinigt) bis 250 g 5 Pf., über 250–500 g 10 Pf., über 500–1000 g 15 Pf.
12. Eingeschriebene Sendungen. Das Porto unter No. 1–11 und 20 Pf. Einschreibgebühr.
13. Wertsendungen. Das Porto unter 2 u. 6. Versicherungsgebühr für je 300 M 5 Pf., mindestens aber 10 Pf.
14. Nachnahmesendungen (bis 800 M zulässig) das Porto unter 1–11 und 10 Pf. Vorzeigegebühr.
15. Postaufträge (bis 800 M zulässig) 30 Pf.
16. Postanweisungen bis 5 M 10 Pf., über 5–100 M 20 Pf., über 100–200 M 30 Pf., über 200–400 M 40 Pf., über 400–600 M 50 Pf., über 600–800 M 60 Pf.
17. Behändigungsschein (Rückschein) 20 Pf.
18. Eilbestellung für Briefe, Postkarten, Drucksachen etc. a) nach Orten mit Postanstalt 25 Pf., b) nach Orten ohne Postanstalt (Land) 60 Pf., für Pakete bis 5 kg unter a) 40 unter b) 90 Pf.
19. Nach den übrigen zum Weltpostverein gehörenden Ländern beträgt das Porto: Postkarten 10 Pf., gewöhnliche Briefe je 15 g frankiert 20 Pf., unfrankiert 40 Pf., die Einschreibgebühr beträgt 20 Pf. Drucksachen, Geschäftspapiere und Warenproben für je 50 g 5 Pf., mindestens aber für Warenproben 10 Pf., Geschäftspapiere 20 Pf. Pakete bis 5 kg nach Dänemark, Belgien, Niederlande, Schweiz, Frankreich 80, Luxemburg 70 Pf., Deutschostafrika, Deutschsüdwestafrika, Klatschou 2,30 M.

6 NUM 48 - Papiers de Paul Bidault, soldat au 21e Régiment d'infanterie coloniale, 5e Compagnie, en 1914-1918.



6 NUM 48 - Papiers de Paul Bidault, soldat au 21e Régiment d'infanterie coloniale, 5e Compagnie, en 1914-1918.

2ème cahier de guerre 1914  
- suite -  
Paul Bidault père

Bidault Paul

6 NUM 48 - Papiers de Paul Bidault, soldat au 21e Régiment d'infanterie coloniale, 5e Compagnie, en 1914-1918.

Notes et Souvenirs de la guerre  
1914-1918

XVII (Suite)

Un seul homme, un sergent du 1<sup>er</sup> bataillon, qui est à notre droite vient jusqu'à nous en se baissant, et nous donne quelques détails sur les lieux où nous sommes. Lui est assis depuis le début, et il couvrait le secteur. Les deux autres où nous sommes ont été repoussés aux cotés de 16, 17<sup>e</sup>, et depuis les positions sont sans changer. A onze heures, je fus avec un autre à manger, qui est à environ deux ou trois cent mètres de nous, sans chercher la route. Le 3<sup>e</sup> heures d'après qui est suivi suit de son escouade. Il me fait avec un bijou - font je me régalé. Lui au fait la route qui nous le suit, la 1<sup>re</sup> 1<sup>re</sup> étant en première ligne, il monte le côté et le point de vue avec la main, et la route le suit. Ensuite je remonte avec la route sur échelle. Dans l'après midi je repars et l'attaque l'ennemi.

meurt sans grand mal, il est vrai qu'il n'y a plus  
guère de munitions de combat, et toute la nuit dans les  
sablons. Vers l'un avant la nuit nous travaillons à  
ouvrir les lignes de communication qui ne sont  
pas assez profondes. Pendant la nuit nous reconstruisons les  
tranchées, chacun, notre tour.

Le lendemain, notre tranchée est complètement  
bombardée. Un char qui tombe en avant de nous,  
de notre côté, assèche la tranchée que nous faisons,  
et je m'en vais à ma place, ne pouvant travailler  
en aucun endroit. Heureusement après une heure  
le bombardement s'arrête, sans que personne de  
la position soit touché. Peu après je descends à  
manipuler la poudre. Le soir et pendant la nuit  
est la même chose que la veille.

Le lendemain jour nous sommes de nouveau  
bombardés. Les hommes de souche sont aussi morts  
par les H. et j'en ai plusieurs blessés, mais pas la

Pendant la nuit du 3<sup>e</sup> au 4<sup>e</sup> jour, Durand reçoit  
une balle tirée dans la tête. Il était couché,  
et la balle l'atteignit après avoir traversé une  
planche et son sac qui lui servait d'oreiller. Heu-  
reusement, elle a glissé sur l'os, et il en sera quitte  
pour quelques jours de repos. Le 4<sup>e</sup> jour à midi  
je descends chercher la poudre, et en même temps  
prendre de ses nouvelles. Il a reçu son poste de  
distribution, mais je le trouve encore même aux  
cuisines, la tête enroulée. Malgré sa blessure il  
est très gai, et il me dit qu'il n'a pas de chance, je ne  
sais pas même s'il est ici.

Le soir nous sommes retirés par le 3<sup>e</sup> colonial  
vers huit heures, et nous reprenons le chemin de  
Dommarçay. Ces quatre jours malgré le bombar-  
dement m'en semble beaucoup moins long  
qu'au Bois de Logy, et comme toute je  
préfère Massiges, malgré le danger qu'il y a,

que la base du Bois à Chzy.

XVIII

Le lendemain, matin je vais rendre visite à tous les soldats que je retrouve dans le bataillon, à l'exception d'une quarantaine d'hommes tués ou blessés, mais à notre compagnie, il ne manque personne, il est vrai que nous étions en réserve. Petit, lui était en première ligne ainsi que les frères Piquard et Lucien Marten, et tous l'accident peut être que c'est eux. La dernière nouvelle est grande, assurément, et elle est certainement exorbitante.

Les quatre jours de repos sont très passés. Le repos d'été et la marche absorbent beaucoup de temps, et pendant ce qui nous reste, nous avons les courses et la course aux provisions pour augmenter notre ordinaire dans la tranchée. Tous les jours il y a distribution des plats portés, et qu'on a

Petit nous en avions, nous nous résumons pour se le partager. En plus de cela nous achetons quand nous pouvons du fromage ou du chocolat, et c'est quand nous montons à la tranchée nous avons toujours des noix en réserve.

Le sort du quatrième jour, c'est à dire le 23 janvier nous remontons à Manzy. Même marche à la nuit tombante, dépense de force et de force en fait à partir de Oxyjeux. Cette fois notre compagnie est en première ligne, ainsi à Manzy il n'y a pas d'arrêt, nous traversons le pays et descendons à gauche, puis nous arrivons à travers champs. Les collines de Manzy forment une espèce de marais et chaque à son tour. Nous allons au Médius. Après un moment de marche à travers champs la compagnie marque un temps d'arrêt, puis nous descendons dans le bief qui va de la tranchée jusqu'à Manzy, et nous montons en faisant pas

mal le silence. Nous passons par des abris de la tranchée de réserve, et à un débouché nous passons devant deux mitrailleuses attendant la brancardière qui les reculeront au cas où de nouvelles impressions nous rassurent assez violemment, car à part ses charmes, j'aurais bien aimé à l'autre ça peut être son tour, et qui il faut mieux y songer le moins possible. Enfin, deux beaucoup de heures nous arrivons à la tranchée de 1<sup>ère</sup> ligne. Nous trouvons la faction, qui marche de six heures en six heures. Mon escouade est la dernière de faction. Je suis à un coin qui fait angle dans la tranchée. Plusieurs de nous, sans utilité. Cette première faction semble longue. D'abord je suis dans l'incertitude, et la nuit, on se demande toujours ce qui va arriver, quoiqu'il en soit assez calme. Et minuit, nous sommes relevés et nous allons au repos dans les abris à

quelque dix mètres de la tranchée. Nous sommes dans une position qui ne empêche pas le froid de nous gêner, car ils sont mal joints, et il gèle assez fort. Je ne suis pas dormir. De temps en temps l'éclatement de bombes et quelques balles qui atterissent comme des coups de fouet, troublent seule le silence de la nuit. Et six heures nous relevons la faction, et ceux qui nous remplacent soignent nos plaies dans les abris. Il fait encore nuit. J'assiste à un petit dîner de guérite qui fait aussi la relève. Ils travaillent autour de nous à creuser une mine. Puis j'attends le jour. Le cuisinier arrive à six heures. Le café n'est plus guère chaud, mais il est accompagné d'une ration d'eau de vie qui réchauffe un peu. Nous mangeons notre biffsteak en sautant d'un pied sur l'autre, et sans interrompre la faction. Avec le jour, l'activité revient. Les tranchées sont

beaucoup plus souvent. Nous recevons des car-  
 touches pour leur répondre, mais nous tirons  
 au jugé dans les tranchées des cincaux, car  
 les boches, comme nous, ne montent pas  
 leur nez au dessus de la tranchée. Vers onze  
 heures, les boches commencent à nous envoyer  
 leurs mines, que nous appelons les bouteilles.  
 On les voit monter au dessus de leur tran-  
 chée, en se fendant, et arrivées à une cer-  
 taine hauteur, après avoir eu l'air de chercher  
 la place où elles doivent tomber, elles s'abattent.  
 Comme on les voit venir on peut s'en garantir.  
 Elles font en éclatant un bruit formidable  
 et des entailles de huit à dix mètres. Quand  
 elles tombent dans la tranchée ou à côté, elles la  
 font s'écrouler sur quarante ou cinquante  
 mètres de long. C'est ce que nous avons de plus  
 à craindre, car les autres vont toujours en

avant de nous et nous sommes de nouveau  
 remplacés et nous allons au secours. Le soir nous  
 ne revenons pas aux mêmes postes, y puis à  
 une cinquantaine de mètres de nos anciens cincaux  
 et nous ne sommes plus changés durant les  
 quatre jours et deux mètres de moi à l'autre  
 cincaux, il y a un mort du 28 décembre, que  
 jamais probablement on n'a essayé de retirer.  
 Toutes les balles tirées de ce cincaux la lui tra-  
 versent la tête, et c'est quelque chose d'horrible  
 de voir cette tête sans un trou à y mettre  
 le poing.

Le dernier jour, vers midi, nous avons un  
 moment d'émotion. Les boches se mettent à venir,  
 et nous nous attendions à une attaque, mais  
 ce n'était que pour faire leur embuscade, tout  
 l'après-midi était si pur. Ils se contentent  
 de nous envoyer de mines, et après qu'elles ont

éclatées, ont le entend qui nous disent, ou  
 et a peu près, et attrappe, camarade; bon  
 bon. » Si bien, qu'un de mes camarades  
 nommé Le Martelat leur répondit, « Nos  
 guêles, pas de ça, quand c'est le H qui vous  
 tombe dessus, vous guêlez pas si fort. »

Le soir du 4<sup>e</sup> jour mon escouade prend la fac-  
 tion jusqu'à l'aube du 5<sup>e</sup> qui nous  
 relève sur six heures. Et nous redescendons  
 nos affaires, où la 1<sup>re</sup> se reforme, et nous  
 reprenons la route de Commantry, où nous  
 arrivons assez tard pour trouver notre can-  
 tonnement occupé par d'autres troupes. Cela  
 ne va pas sans quelques récriminations, et  
 enfin on nous loge dans une autre grange.

#### XIX

Pendant ce quatre jours de repos, nous som-  
 mes assez tranquilles, car il n'y a ni exercice,

ni marche au boucan. Seulement, il y a des  
 crises de toux, de rhumatisme et d'écouls. Les effets  
 fat. les usages sont semblés. Les nuits ne sont  
 pas encore en mauvais état, je ne dors rien,  
 mais il faut quand même que je grimpe com-  
 me les autres en attendant que mes et irritations  
 soient finies. Le troisième jour il y a une revue  
 d'arme. Le lieutenant commandant la compagnie  
 qui da para est très mécontent, et nous quelques  
 garnis de fausses troues aux pieds de l'armure  
 que la regard, il qualifie la compagnie de deux  
 heures d'exercice. Aussi ce n'est pas sans con-  
 chonnes qui dans le monde sont. Notre aïeul  
 mudi que l'on s'occupait avec libre ce troue ainsi  
 employé autrement que beaucoup l'aurait projeté.  
 Pendant ce quatre jours je vois deux fois  
 Pesty, les fois Puyart et Lucien Martin. Le quatre-  
 me jour nous nous préparons à retourner à Marigny,

Mon lieutenant m'a pas tenu compte, ainsi j'ai laissé à la garde d'un malade de l'escouade qui est au combat, en lui disant que si je ne reviens pas ça sera pour lui, j'ai laissé mes coliques, une fièvre et une toux. D'autres camarades en font autant, et comme nous ne serions pas revinés, il aura en sa lieue pour un moment.

Nous marchons comme les autres, mais à la nuit tombante j'ai été chargé comme un mulet, en plus de l'armement j'ai eu une boucle de pain dans mon état de combat, ainsi ça me fait sur les épaules, mais dans la tranchée, on est heureux d'avoir du pain, si seulement, car pour tout le temps on mange souvent un morceau, c'est pourquoi je sache toujours d'avoir mon sac garni quand je suis aux tranchées.

Nous allons aux mêmes emplacements que

la dernière fois. Les gens du 22 qui nous remplaçaient nous disent que ces quatre jours ont été calmes.

Mon escouade ayant fait la dernière fois la faction en arrivant, elle fait un permis qui a duré, et nous nous reposons en arrivant. Le matin vers 4 heures et demie j'ai eu mon ordre de service pour aller à Namur chercher le café. Dans la nuit nous avons eu mal à reprendre le chemin de l'escouade, mais enfin on arrive quand même. Les escouades sont dans des abris souterrains, et comme il y a de la fumée, j'ai distribué un quart de café chaud, en attendant que tout soit fait pour remonter et à 5 heures la course remonte. J'ai deux sacs à porter, et comme il y a du verglas, j'ai un peu de mal, car je ne pourrais pas tomber et ramasser le café que les escouades attendent avec impatience. Enfin j'arrive tout de même en haut sans encombre. L'escouade

est descendue de gauche, et c'est dans les abris que  
l'on casse la croûte. Puis, pendant que la  
moitié de l'escouade se repose, l'autre moitié  
travaille à creuser des abris sous le parapet  
du bombardement. A huit heures c'est mon-  
tagne d'y aller jusqu'à dix heures et nous creu-  
sons un abri qui nous recouvre par deux  
mètres de terre. Comme le terrain est creux  
ça se travaille assez bien. Le soldat monte  
mais avec lui l'artillerie allemande devient  
plus active. A midi nous reprenons la fac-  
tion. Mais cela n'a rien d'agréable, car les  
bouteilles tombent brues, et il n'y a guère de  
bonne place. Vers le soir ça se calme, et  
l'on profite tout à fait d'une carte à élise.  
Quand le cuisinier vient avec la soupe  
je la lui donne tout fait la remettre  
au fourrier qui fait les distributions la

soit à Harrois, et qui soit l'embarqué à  
Valmy. C'était trop compliqué probable-  
ment car elle n'est jamais arrivée à  
destination. La deuxième nuit est assez  
calme, et avec la deuxième journée recommence  
et nos travaux de terrassement, et  
le bombardement par les boches, et celui-ci  
est beaucoup plus vif que la dernière fois  
que nous étions venus. Beaucoup quand  
ils n'étaient pas de faction cherchaient un  
abri dans les trous de mines creusés par  
le génie. L'après-midi je suis de nouveau de faction,  
et tous nous reprenons plus souvent en fait si  
l'on voit venir des bouteilles, que en fait des  
la tranchée allemandes, et il en vient quelques  
nuit. Ainsi est-ce avec scepticisme de soulagement  
qu'on voit venir la nuit. Deux hommes ont  
été tués: ~~l'un par une~~ l'un par la droite et l'autre, et

un autre, et le suivant me fit est tressé à la figure. Pendant la nuit les combats continuent à tomber, un peu plus espacés, et à minuit quand je reprends la faction c'est jusqu'au calme. Vers une heure du matin Perdy vient me dire bonjour. La compagnie est en réserve et fournit des hommes de corvée, et c'est ainsi que lui fait partie d'une corvée qui aide le génie à creuser une mine. Nous courons un moment puis et retourné à son travail, et je reprends ma faction. Il gèle, et pour me réchauffer, comme j'en ai vu de lui, j'en envoie quelques cubes de foin dans le creneau de la tranchée qui est en face de moi. Vers le matin, Perdy revient, et ouvre la conversation. Je lui promet d'aller le soir après ma faction, mais je ne puis pas y aller car c'est moi tout d'aller au terrain pour la faction,

et jusqu'à huit heures. Sur le moment je n'y avais pas pensé. Lui me doit être relevé que vers 7 heures. Nous nous quittons ainsi et sûrement que ni l'un ni l'autre ne songent pas être si longtemps séparés.

À six heures, nous descendons de faction. Le cuisinier arrive peu après, et après avoir causé la civette et bu le café je vais au terrain jusqu'à huit heures. Il fait déjà grand jour et le soleil est à son beau. L'artillerie allemande commence de bonne heure à nous canonner, ainsi beaucoup de ceux qui ne sont pas à la faction, ou qui ne travaillent pas, s'en vont dans les trous de mines. Moi je suis fatigué et je reste dans l'abri, avec deux autres camarades. Le martelot et le Porgette, l'un descendant de Breton, et l'autre Breton, de la classe 14. Non fusils à portée de nous nous

allongé sur la terre. Dormir il ne peut  
 plus songer car le bombardement devient de  
 plus en plus intense tout tremble, et parfois  
 la terre et les éclats d'obus tombent sur notre  
 fragile abri. Cela dure ainsi jusqu'à onze heures.  
 A ce moment là une explosion formidable  
 se fait entendre, suivie d'une grande clameur.  
 Sans explication nous sautons sur nos  
 fusils, laissant inutilement sac et cartouches  
 dans l'abri. Les boches, après avoir fait  
 sauter ces fourneaux de mines viennent  
 à l'attaque.

Nous sautons par dessus le boyau, pour  
 rejoindre la tranchée, mais nous ne pouvons  
 aller jusqu'à là, et nous descendons dans un  
 boyau parallèle, où sont les abris de la deuxième  
 section. Nous sommes là 11, et nous commen-  
 çons à tirer sur les boches qui dépassent déjà

la première tranchée sur notre droite. Ils sont  
 nombreux et cela nous fait une belle cible.  
 Notre artillerie est mise aussitôt à la partie,  
 et dans ce fait du bruit. Les boches descen-  
 dent presque jusqu'à Massiges, mais remon-  
 tent presque aussitôt renforcés par notre  
 artillerie. Pendant ce temps-là ils se sont  
 aussi rapprochés de nous, et c'est à quelque  
 cinq ou six mètres que l'on se tue dessus.  
 Nous sommes deux au bout du boyau, l'un  
 à droite et l'autre à gauche, et nous  
 sommes mis de trois côtés. Un de nos cama-  
 rades, Maxime Bonnin, nous apporte des  
 cartouches et nous tenons ainsi les boches  
 en respect. Mais les cartouches s'épuisent, et  
 y a déjà deux morts, nous ~~restons~~ sommes plus  
 que deux pour tirer, celui qui est à ma gauche  
 moi. En tirant sa dernière cartouche, celui-ci

est frappé par une balle au front, et vient  
 tomber à mes côtés, la moitié de la tête  
 emportée. Il ne me reste plus que trois  
 cartouches, mais la sienne de mon camarade  
 me réconforte, et je reprend les autres. Il y a  
 3 morts, et 2 blessés. Nous sommes presque  
 entourés, et l'on entend les mitrailleuses en  
 face de nous, balayant la pente en arrière.  
 Trois ne veulent pas se rendre, et espèrent le  
 boyaux pour descendre à Marriens. Que sont-ils  
 devenus? Deux ou blessés probablement. Nous  
 autres, nous préférons nous rendre que de nous  
 faire tuer. Nous déchirons tous nos lettres, pour  
 ne pas qu'elles tombent aux mains des boches,  
 et jetons tous les objets compromettants tels que  
 cartouches allemandes. Tout cela nous de-  
 mande beaucoup moins de temps que  
 je n'en ai mis pour l'écrire. Les Boches

sourient de ne plus nous entendre et décident à  
 sauter dans notre boyau. Un adjudant qui  
 est avec nous leur fait signe que nous  
 nous rendons. Ils nous font désarmer, et  
 nous font tous rentrer dans l'un des abris  
 qui se trouvent près de nous, sous la garde  
 de deux d'entre eux. Nous restons à 9 dont  
 les trois blessés, l'adjudant Le Dracmier, M.  
 Proumy et un jeune de la classe 14 dont je  
 ne me souviens pas du nom.

Combien sont cela a-t-il d'avis? Trois  
 heures peut être quatre, je n'en sais rien.  
 L'artillerie française bombarde mainte-  
 nant l'endroit où nous sommes et les  
 éclats tombent sur de nous.

Nos deux gardiens nous font comprendre que  
 nous pourrions emporter les munitives et  
 les lits, ainsi que du linge. Je prends

une nouvelle et un bidon qui se trouve  
là; deux seulement deux sacs avec le linge,  
mais en s'en allant un moment après, les  
boches les font laisser.

Nous restons un moment dans l'abri, puis  
un boche vient sans doute dire à nos gar-  
diens de nous emmener, car aussitôt nous  
partons. Nous traversons notre tranchée  
de première ligne qui est bien maintenant  
et au pas gymnastique nous traversons les  
quarantaine de mètres qui la sépare de  
la tranchée allemande, dans laquelle nous  
sautons vivement. Dans ma précipitation, mon  
pied s'agrippe sur le saragat, et je tombe à faux,  
ce qui fait que j'ai fait une entorse à mon  
genou gauche. Je me relève péniblement.

Les boches qui sont dans des trous sur la  
tranchée, à l'abri des abris, me tirent quelques

que les autres ont vu. J'ai rattrapé, ah! un  
bon moment, car j'ai tenu à marcher. Ce nous  
fait entrer au noble d'un commandant qui  
interroge l'adjudant sur les troubles qui y a à  
Marigny. Celui-ci répond qu'il n'en sait rien, et on  
nous examine. Mais le boche est occupé par  
une compagnie qui monte renforcer les autres  
et ils nous font passer sur la planche, que les  
boches passent également. Nous passons sans  
accident, mais un boche est tué, et il reste sur  
le rebord du boyau; et nous descendons ensuite une  
criste toute garnie d'abris, dont les occupants sortent  
peut-être nous voir passer. Quelques uns nous donnent  
des coups de fusil. L'un d'eux qui parle français nous de-  
mande des nouvelles de Paris, si il a habité très peu,  
nous dit-il. Puis est un chemin fait de morceaux  
de bois nous descendons à Comay en Dormois. Nous  
ne sommes pas les seuls à descendre, car il y en

a dépensé au moins deux cents. On nous  
amène près de l'église où est placé le bureau  
du général. Napoléon interroge le adjudant,  
mêmes réponses, et nous sommes ajoutés au  
détachement qui bientôt se met en marche.  
C'est Conroy, aucun habitant. Toutes les mai-  
sons sont occupées par les allemands. Ceux-ci  
nous donne du café et du lait, et j'en profite,  
car j'en ai besoin. Nous quittons Conroy, et  
quelques kilomètres plus loin nous nous arrêtons  
devant de vieux bâtiment où est installée une  
Commandanture. Beaucoup d'officiers qui s'occu-  
pent peu de nous.

Nous repartons le lendemain, mais cette fois  
sous la garde de ~~un~~ un habitant. La nuit  
arrive, et après une marche dure pour moi,  
nous arrivons à Monthois, où on nous parque  
dans l'église. Là nous sommes fouillés. On

ne nous laisse que notre argent. Les lettres sont  
lues aussitôt par un interprète, et sont remises  
un moment après à leur propriétaire. On  
nous distribue un morceau de pain et du café.  
Le pain, c'est du pain de guerre allemand, ne  
peut pas cauler, et je le mets dans ma musette  
pour plus tard. Ensuite je me couche sur la  
paille que l'on vient d'apporter.

J'ai la fièvre et ne puis fermer les yeux, mais je  
m'habitue mal à ma situation. J'ai déjà  
un bout de temps que tout est calme, quand  
deux soldats allemands passent avec un sac, et  
demandent les correspondances. Correspondances  
Mossie et il faut remettre les lettres qui nous  
ont été rendues au passage, mais cette fois on  
ne les reçoit plus. J'en avais une seule de ma  
bonne Doris, et que je n'avais pas déballée avant  
d'être pris, parce qu'elle était dans une autre poche,

et je ne l'avais pas vu. Par ailleurs, elle était sans importance.

A ce moment là arriva un autre détachement de prisonniers, et j'ai la joie de reconnaître parmi eux plusieurs de mes camarades de l'escouade. Le Martelot et Paris, avec lesquels j'étais le mieux. Mais je ne peux longer ma jambe me fait mal, et je suis obligé d'attendre au lendemain pour pouvoir leur parler.

Je ne peux dormir de la nuit, et au matin je me réveille pas au lit. Mon genou est considérablement enflé, et je suis obligé de rester couché. On nous donne une bouillotte que je trouve bon. Le Martelot et Paris viennent me voir. Ils ont été faits un moment après moi, pas très loin d'où nous étions.

Ils m'aident tous deux à me lever, et c'est

à l'aide que eux que je suis de l'église.

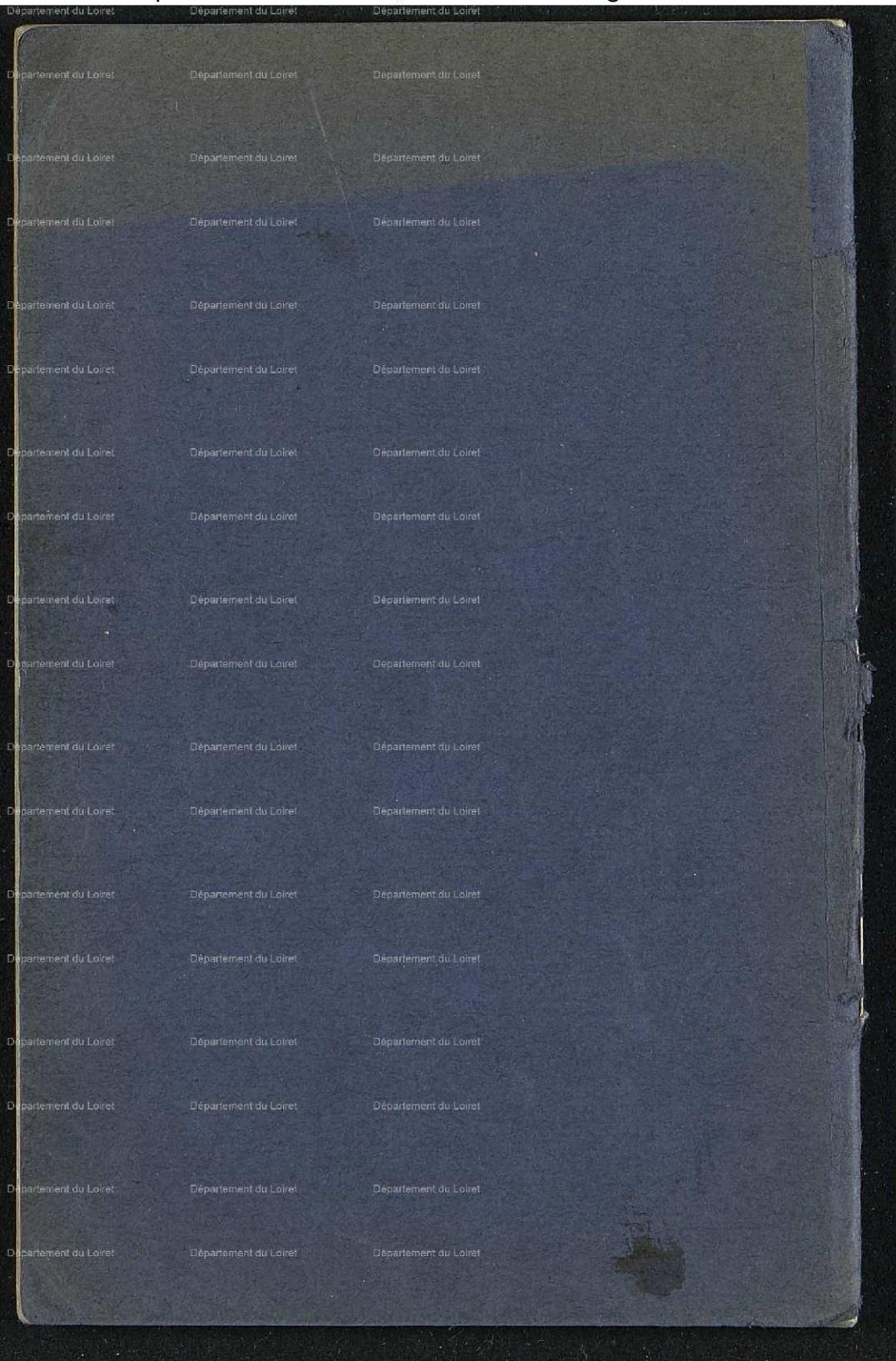
Sur la place et un autre détachement qui vient d'arriver. Ce sont ceux qui ont été faits dans la ville, et à la contre attaque de la nuit, contre attaque qui n'a pas réussi. Les Allemands nous font passer à bout de route pour donner nos noms et adresses, mais le commandant ne nous permet pas d'aller à l'église où nous devons attendre le train, je monte en voiture avec les autres blessés et nous partons vers 10 h.

Nous arrivons à l'agence d'attente d'une dizaine de kilomètres, vers midi. On nous arrête près de la gare dans un bâtiment, et l'on nous donne la soupe. Puis l'on attend le départ, qui n'a lieu que vers dix heures du soir. Il fait un soleil magnifique, et l'on entend la canonnade qui est très violente, j'en suis sûr que les Français avaient repris la tranchée

que nous avons perdus, le 4 au matin.  
A huit heures du soir on nous distribue  
un morceau de pain et du café, et enfin  
à dix heures nous allons à la gare pour em-  
barquer. Je suis heureux d'être sur le Mar-  
seil et Paris, et je monte avec eux dans le  
même wagon. A minuit le train s'ébran-  
le à destination de l'Allemagne, et nous  
arrivons à Jülich le 5 au matin, après un  
arrêt à Sedan et un autre à Trier.  
Là s'arrête ces notes de la guerre, qui  
sont suivies par celle de captivité.

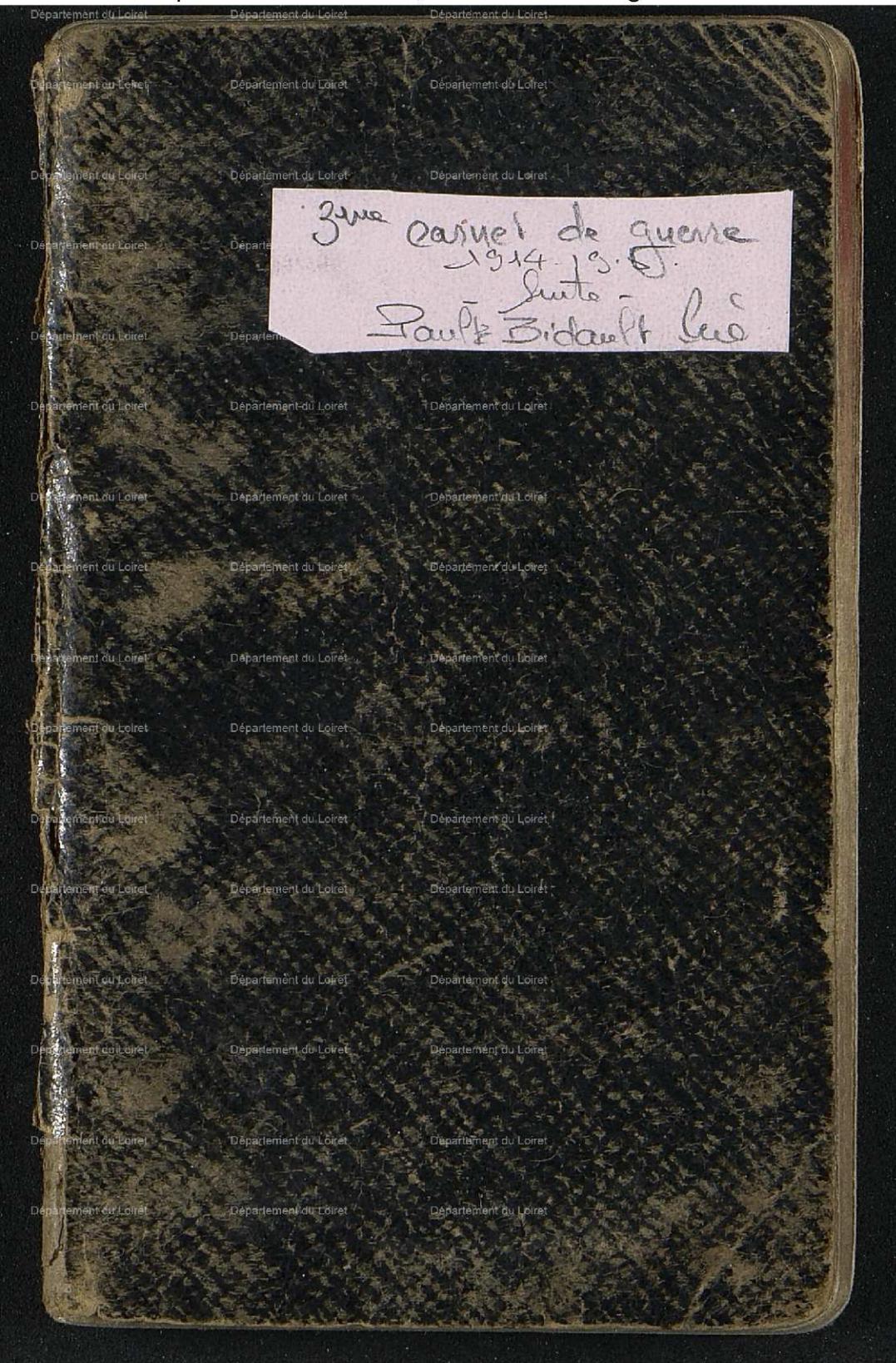
- Quelques réflexions -

6 NUM 48 - Papiers de Paul Bidault, soldat au 21e Régiment d'infanterie coloniale, 5e Compagnie, en 1914-1918.



6 NUM 48 - Papiers de Paul Bidault, soldat au 21e Régiment d'infanterie coloniale, 5e Compagnie, en 1914-1918.

3<sup>me</sup> carnet de guerre  
1914-1918.  
Suite -  
Paul Bidault lie





6 NUM 48 - Papiers de Paul Bidault, soldat au 21e Régiment d'infanterie coloniale, 5e Compagnie, en 1914-1918.

		1916							
		Sonntag	Montag	Dienstag	Mittwoch	Donnerstag	Freitag	Sonnabend	
Januar	1	2	3	4	5	6	7	8	
	9	10	11	12	13	14	15	16	
	17	18	19	20	21	22	23	24	
	25	26	27	28	29	30	31		
	Februar	1	2	3	4	5	6	7	8
		9	10	11	12	13	14	15	16
		17	18	19	20	21	22	23	24
25		26	27	28	29	30			
März		1	2	3	4	5	6	7	8
		9	10	11	12	13	14	15	16
		17	18	19	20	21	22	23	24
	25	26	27	28	29	30	31		
	April	1	2	3	4	5	6	7	8
		9	10	11	12	13	14	15	16
		17	18	19	20	21	22	23	24
25		26	27	28	29	30			
Mai		1	2	3	4	5	6	7	8
		9	10	11	12	13	14	15	16
		17	18	19	20	21	22	23	24
	25	26	27	28	29	30	31		
	Juni	1	2	3	4	5	6	7	8
		9	10	11	12	13	14	15	16
		17	18	19	20	21	22	23	24
25		26	27	28	29	30			
Juli		1	2	3	4	5	6	7	8
		9	10	11	12	13	14	15	16
		17	18	19	20	21	22	23	24
	25	26	27	28	29	30	31		
	August	1	2	3	4	5	6	7	8
		9	10	11	12	13	14	15	16
		17	18	19	20	21	22	23	24
25		26	27	28	29	30	31		
September		1	2	3	4	5	6	7	8
		9	10	11	12	13	14	15	16
		17	18	19	20	21	22	23	24
	25	26	27	28	29	30			
	Oktober	1	2	3	4	5	6	7	8
		9	10	11	12	13	14	15	16
		17	18	19	20	21	22	23	24
25		26	27	28	29	30	31		
November		1	2	3	4	5	6	7	8
		9	10	11	12	13	14	15	16
		17	18	19	20	21	22	23	24
	25	26	27	28	29	30			
	Dezember	1	2	3	4	5	6	7	8
		9	10	11	12	13	14	15	16
		17	18	19	20	21	22	23	24
25		26	27	28	29	30	31		

camp de Spangenberg (sur) 16 avril 1915

Notes  
de Captivité  
Camp  
de Giessen  
Allemagne.

Prisonnier depuis le  
 3 février 1915 à la suite  
 du combat de Madrières.  
 Bidault  
 Boulaux  
 à Beaune le Roland  
 et soldat au 21<sup>e</sup> Régiment  
 d'Infanterie Coloniale 5<sup>e</sup> C<sup>o</sup>

2 jours - Combat de Massiges. Je suis  
 fait prisonnier après deux heures de  
 combat, avec tout de moi, camarades,  
 après avoir épuisé toutes nos munitions.  
 En passant dans la tranchée  
 allemande, je tombe, et me fais  
 une entorse au genou droit.  
 Je marche quand même peu.  
 J'ai quatre heures, et nous co-  
 chons avec d'autres prisonniers  
 dans l'église de Monthois. Com-  
 me dîner, un morceau de pain  
 noir et du café fait avec de l'orge  
 mûlle.  
 Le lendemain, après avoir  
 donné nos noms et prénoms,  
 nous partons pour Vongevit, mais  
 ne pouvons marcher, je monte  
 en voiture. Comme déjeuner nous  
 avons eu un potage. Arrivé à  
 Vongevit vers onze heures. Si on nous  
 donne une soupe, et nous passons  
 l'après-midi dans l'attente. Le soir  
 à neuf heures, distribution parci-  
 monieuse de pain noir et de  
 maïs d'orge, et à dix heures nous en-  
 treons pour l'Allemagne.

Nous restons toute la nuit, et au  
 matin nous arrivons à Sedan. Dis-  
 tribution de pain et de thé, et nous  
 repartons. Nous passons toute la jour-  
 née sans aucune nourriture. Le  
 soir vers dix heures, nous descendons  
 dans une gare et l'on nous donne au  
 buffet, Pain noir et café, toujours  
 en petite quantité, et nous repartons.  
 Arrivée le lendemain matin à Giersy,  
 grand duché de Saxe, qui  
 sera désormais notre résidence.  
 Vers midi l'on nous donne une  
 soupe aux légumes, mais pas de  
 pain, après ça ne calme guère la  
 faim. Hélas maintenant je  
 mangerai rarement à ma aise.  
 Vers midi nous nous installons.  
 Nous sommes dans une baraque  
 en planches, deux cents hommes en  
 quatre sections, sous les ordres de  
 six agents dont l'un est chef de baraque  
 mais il y a aussi le chef de baraque  
 allemand et plusieurs gardiens.  
 Le soir distribution de pain noir.  
 Une boule de blé pour trois. C'est  
 notre ration journalière. Puis vers  
 cinq heures et demie c'est la soupe.

Paris comme nous avons du pain  
se vend qui un bouillon très clair, peu  
assaisonné qui rappelle beaucoup  
l'eau chaude. Ce sera àilleurs ainsi  
sous les yeux.

Comme couchage nous avons une  
baillonne faite avec des fibres de bois  
un drap et une couverture. Ce n'est  
pas mauvais, mais la première  
nuit, je ne dors guère, car beau-  
coup d'idées, peu d'air me fait  
mal par la tête, et aussi mon  
genou me fait souffrir.

Le lendemain matin est un diman-  
che et nous sommes au 7e jour. Je  
vais à la messe, et le reste l'après-  
midi à l'infirmerie, là nous avons  
des châlits, c'est la seule chose qui  
diffère avec la baraque, le régime  
est le même. Le matin café d'orge  
sué, le midi soupe aux légumes,  
le soir bouillon toujours très clair.  
Viande sous les deux jours, mais de  
très petits morceaux, pour que ça  
ne nous fasse pas de mal. Je ne suis  
pas au bout de mes étournements.

De temps en temps on nous donne pour  
réchauffer de l'orge cuit à l'eau. C'est

une nourriture à laquelle j'étais  
loin de m'attendre, mais je suis  
frissonné, et je n'ai rien à dire.

21-2-1918

C'est aujourd'hui dimanche, le troi-  
sième jour que je passe en Allemagne. Je  
suis quinze jours à l'infirmerie  
mon genou va beaucoup mieux, je  
passe presque tout le temps au lit,  
car il ne faut pas que je marche  
beaucoup. — Mais aujourd'hui j'ai  
eu une surprise désagréable. Paris  
chaque bonjour on envoie la soupe  
aux malades à l'infirmerie, et à  
la note, nous avons été oublié. Ten-  
reusement que j'ai un camarade  
qui m'a passé la moitié de sa part  
et j'ai pu calmer un peu ma faim,  
cot de voir les autres manger, parer  
de sérieux traitements d'antomal.

La journée me semble terri-  
ment longue c'est pourquoi je ne  
suis plus la écrire. J'ai travaillé  
à l'infirmerie de Charleville à Suarville  
de Buzançais, et tous deux nous  
craignons du pays. Vous en connaissez  
bien loin et pour ma part j'y suis  
beaucoup. On fait de vilains coups de

les distributions sur le front probable  
 nous allons rester ici. Il est très  
 sûr le camp ne soit brisé que d'une  
 salade en blanche, il est très joliment  
 décoré de dehors, et nous ne sommes  
 absolument sûr de ce qui se passe  
 toutes les semaines nous a-t-il dit un  
 journal écrit en français, mais il ne  
 raconte que des victoires allemandes  
 et chante des louanges au gouverne-  
 ment et à l'administration alle-  
 mande. Français, Anglais, Russes  
 sont tous traités. Mais ce qui  
 domine surtout c'est la haine de  
 l'Allemand contre l'Anglais.

Comme je voudrais que la  
 guerre soit finie pour retourner  
 à la bas, mais de tous ceux que j'aime  
 ma petite Lucienne, mon petit Paul  
 ma chère Élise, ainsi que maman  
 et papa, qui tous doivent en ce mo-  
 ment terriblement s'inquiéter. Et j'ai  
 bien attendu encore en souhaitant  
 la victoire aux armées alliées, et la  
 rétablissement de l'Allemagne.

Le jour se termine et le  
 soir est venu. Le matin aussi le soleil  
 est très brillant de soleil dans

la baraque et sur moi-même. Mais  
 je me couche pour la soirée. Tous les  
 heures le soldat passe, mais ne s'ar-  
 rête pas devant eux. Il y a un  
 de leur lit l'air est très mauvais  
 et qui veut dire belle. Je suis de ceux  
 aussi se sent très tranquille. Comme le  
 jour se sera ici, il m'a juste regardé  
 deux fois. Je ne sais pas jusqu'à quand  
 je serai à l'infirmerie. A cinq heures  
 et demie, c'est la soupe. Comme  
 hier je n'ai rien eu aujourd'hui, on  
 en a une meilleure ration, mais cela  
 c'était au bouillon de légumes très  
 très blanc, accompagné d'un morceau  
 de viande microscopique. Enfin  
 ce calme tout de même la nuit.  
 Mais la soupe je fais un tour dans  
 la cour, puis à deux heures je vais  
 au massage. ensuite pour faire pas-  
 ser à l'ennemi qui me gêne, je me  
 couche, et c'est sur mon lit que j'aime  
 vous faire passer le temps.

Je pense à tout ce que j'ai fait  
 à la bas en France. Comme ils étaient  
 sous l'ennemi à Bedonne. Et puis  
 c'est ce que j'ai écrit la carte si elle  
 encore partie et le temps doit être  
 très bon.

Maintenant nous pourrions écrire plus souvent à partir des mois prochains nous aurons droit de écrire quatre lettres et deux lettres, au lieu de deux lettres, elles ne partiront qu'une plus vite, mais je pourrai envoyer de mes nouvelles plus souvent. Je n'ai en attendant le temps écrit leur dernière lettre, donc. Mais elle serait beaucoup quand elle saurait que j'ai passé au travers de la mitraille.

Ça me fait penser à mes camarades, Coste, le frère, Guéant et Durand. On m'a dit que Durand avait été tué, il malheureux n'a pas eu de chance. Il avait été blessé légèrement à la tête, par une balle, quinze jours auparavant. Cette fois, c'est par dix soldats à abus, dans la tête également, et il ne s'en est pas relevé.

Je me suis fait dire que Perty avait été touché également dans la nuit du 8 au 11, pendant la contre-attaque. Je voudrais bien, qu'il n'en fut rien, car c'était un bon camarade. Des frères, Guéant, je n'ai pu avoir de nouvelles.

De Lucien, Martin, rien plus.

Plusieurs de ses camarades sont prisonniers avec moi. J'ai aucune de la voir pendant le combat. Au moment de l'attaque ils étaient dans leurs abris. Ils en sont sortis, puis sont rentrés, mais lui n'est pas rentré. Quand ils en sont ressortis après avoir combattu, lui n'était plus là, et ils n'en ont plus entendu parler.

C'est terrible cette guerre! Combien ne retournerons jamais chez eux.

— Ici, nous ne mangeons pas à notre faim. Nous avons juste de quoi nous entretenir, mais nous nous consolons en pensant que nos parents nous attendent en France, et que nous retrouverons tous ceux qui nous sont chers. Que ce soit même bientôt, pour que cesse l'effusion de sang!

23 février. — Hier soir, on a extrait à un soldat du 11<sup>e</sup> de ligne, nommé Auguste Caliss, qui couche à côté de moi, un morceau de balle, dans le dos. Il avait été blessé le 22 avant d'être en Belgique, par une balle explosive. Depuis, on fait plusieurs morceaux qui ont été tirés. Ça qui prouve bien que malgré leurs démentis, les

Allemands de derrière des ballés  
 dans le début de la guerre.  
 Ce matin, nous avons touché  
 deux chemises et deux caleçons et  
 une paire de gants chacun. Tous  
 ces choses ont été envoyées de  
 France aux prisonniers. Pour ma  
 part, elles m'ont fait grand plaisir  
 car je n'avais plus de chemise à  
 moi depuis mon arrivée au camp.  
 Un de mes camarades Ramon de  
 Saint qui Bois ne m'en avait  
 donné une, j'aurais été obligé de  
 lui en passer. Quand nous  
 sommes arrivés au camp, j'avais  
 donné mes effets à des infirmes, de len-  
 demain je suis entré à l'infirmerie  
 et comme je n'étais pas là quand  
 ils sont arrivés, les capains qui étaient  
 dans le même cas que moi se sont  
 débrouillés, si bien que j'ai mainte-  
 nant six pantalons et une vareuse  
 sans une paire de chaussures, une fla-  
 selle qui n'est pas à moi, et pas  
 de chemise, ainsi celles que j'ai eu  
 et nous arrivent à point.

23 jours — Hier soir, nous avons  
 eu une arrivée de prisonniers russes

au camp. Ces jours derniers nous  
 avons eu un journal allemand  
 qui annonçait qu'ils avaient fait  
 cinquante mille Russes prison-  
 niers. Nous craignons que c'était  
 de ces prisonniers, mais aujourd'hui  
 nous avons su qu'ils venaient d'un  
 autre camp. Ils sont prisonniers  
 depuis le mois de ~~sept~~ septembre  
 et ils nous ont dit que ça faisait  
 huit fois que les boches les échangeaient  
 de camp. C'est donc tout simple-  
 ment pour faire croire à la popu-  
 lation qu'ils ont embossé une  
 grande victoire qu'ils enregistrent  
 les Russes de camp. Mais ils les  
 font arriver de nuit pour ne pas  
 que les gens s'accroissent de  
 la manœuvre, et il en est comme  
 cela depuis longtemps.

Les jours commencent à rallonger  
 un peu, et les heures ~~passent~~  
 passent lentement. Comme nous  
 sommes si vaine peu. Plus de l'orge,  
 aujourd'hui des choux. Je n'aurais  
 jamais cru qu'un jour je serais un  
 prisonnier régime, aussi depuis que je  
 suis ici je n'ingrante qu'un.

Il y a eu dans ces deux et un peu partout et je suis complètement isolé à part avec ceux du Loire. Il y a un moment le comte de Chézy, duc de Choateaux, Roger de Brogne. C'est où il devait d'après on peut, et il y avait du pain. Le temps passe plus vite lorsque l'on est ensemble de midi à deux heures.

5 mai. Depuis hier il neige, aussi le temps me semble plus long. Il fait sombre, et l'on est obligé de rester dans la baraque au coin du poêle ou au lit. Je me plais mieux au lit, il me semble que je m'ennuie moins étant couché. Cependant on organise des jeux de cartes, manille ou piquet. Je ne m'y amuse guère. Cependant, j'ai aimé les jeux de cartes, manille, etc., le cœur n'y est pas. Dimanche j'ai écrit une carte, hier une lettre et la maison elle veut être contents de recevoir des nouvelles, car elles aussi doivent trouver le temps très long. J'ai demandé des nouvelles et aussi du pain, car la nourriture que nous avons ici ne profite guère. L'eau est en trop grande abondance dans

la cuisine et la ration de pain est aussi bien petite si bien que depuis quatre semaines que je suis prisonnier, j'ai déjà maigri. Malgré cela, je suis en bonne santé. Le froid me fait toujours mal, mais comme je marche très peu, ça se guérit tout de même.

Quand donc tout cela sera fini. Beaucoup de bruit circulent sur la guerre, mais il ne faut pas y attacher trop d'importance. D'abord ce sont les Français qui avancent, et ce bruit là nous empêche de rien. D'abord ce sont les boches qui nous racontent leurs histoires fabuleuses sur les Russes et les Français et nous n'y ajoutons pas foi, et puis il n'y a rien par avec le sort de la capitale. une marche mille Russes prisonniers, Varsovie prise, Verdun prise. Tranchent est trop forte. J'ai toujours compris dans l'issue finale, mais j'ai bien peur que ça se soit long.

5 mai. Depuis hier je suis sorti de l'imprimerie, j'ai fait en l'impression de me mesurer d'un boche. Il m'a signalé et dans le résultat

ne fait pas fait attendre, hier le  
médecin m'a mis certain. Je ne  
puis pas guérir, mais comme je n'a-  
rais guère de souci à l'infirmerie  
je ne serai pas beaucoup plus mal  
à la baraque. Tant qu'il y a plu-  
sieurs d'après dans la journée et un  
peu d'exercice, le seul se passe la  
même chose et est assez long. Je  
suis exempt d'exercice et je regarde  
marcher les autres.

En rentrant hier à la baraque j'ai  
eu la désagréable surprise d'apprendre  
que la première carte que j'ai écrite  
n'est pas partie. Cela m'a contrarié  
car j'avais espoir qu'elle était déjà  
arrivée à Beaune, Elsi et Maman  
Sarcinthen, Sennecy. Hélas je  
n'y puis rien faire. La seconde doit  
partir ces jours-ci ainsi que la lettre.  
Je vais être curieux de ce fait long.  
Surtout sans nouvelles.

7 mars. Hier nous avons eu  
une nouvelle mauvaise surprise.  
Nous avons été rationnés pour le  
pain. La boule que nous touchions  
à trois est maintenant partagée  
en cinq, ce qui nous fait en tout

trois cents quarante grammes de pain, pas ont  
Nous avons déjà fait avant, mais  
maintenant parce l'eau chaude que  
l'on nous donne comme soupe ce  
n'est pas amusant. Le pain est à la  
veille de manquer ici. La population  
civile elle aussi est rationnée. D'après  
un journal allemand des cartes de  
pain ont été institué et chaque  
habitant doit aller toucher sa ration  
à la mairie. Frank lui peut être.  
Mais pour nous ce n'est pas gai.  
Même si j'aurais bien recherché le  
pain, que j'ai demandé à la maison.  
Il va falloir que je cesse ma civilité  
en attendant. Si seulement et  
manque de pain pourrait avoir  
et la guerre, ce serait la pire  
heureux. J'ai été espoir, aussi je  
prends patience.

8 mars. Aujourd'hui nous avons  
eu la visite du capitaine de notre  
compagnie qui nous a expliqué  
que le rationnement du pain  
n'était nullement une mesure  
de rigueur en fait les provisions  
mais au contraire sur cette ma-  
sure était prise pour assurer du

pain jusqu'à la prochaine récolte  
 puisque la flotte anglaise ne  
 laissant pas entrer de farine en  
 Allemagne. Que d'ailleurs nous  
 n'étions pas le plus mal pas-  
 sagés, puisque la population civile  
 ne touchait que deux cents quarantaine  
 mille de pain. Mais point de rebuter  
 cet de pain que manqué nous de  
 nous avoir la souche plus échauffée  
 du pain lui comme de pain nous  
 avons eu des petits pois, qui en  
 France on donne aux bestiaux,  
 accompagnés de quelques racis  
 mureaux de lard. Ça gonfle l'estomac  
 au moment, mais deux heures après  
 la faim se fait sentir. Et est mainte-  
 nant six heures du soir et les petits  
 pois sont bons, aussi j'ai des tirail-  
 lements cruels dans l'estomac. Ce  
 n'est pas fini malheureusement, et  
 je voudrais bien recevoir un colis de  
 France. Je ne sais pas quand  
 ma carte parviendra à Beauvais  
 car avant de la faire partir, ils  
 la gardent un bon moment ici.  
 9 mars. - Aujourd'hui il a gelé  
 sec, et il neige, aussi je suis

au dehors. Après un journal alle-  
 mand l'Italie a envoyé un ul-  
 timatum à l'Autriche, aussi l'on  
 se demande ce qui va en résulter.  
 Ça pourrait bien avancer la fin  
 de la guerre, c'est ce que je souhaite.  
 12 mars. Les journaux que les boches  
 nous rendaient toutes les semaines  
 a été supprimé. Sur la gazette  
 de Francfort d'aujourd'hui les allemands  
 annonçaient que l'officier  
 français avait été arrêté. Les  
 Français avaient eu 4500  
 hommes hors de combat, et les  
 pertes à eux se montent seulement  
 au cent. Cependant c'est bizarre  
 que le journal nous nous le dit  
 supprimé.

Je ne saurais pas, avant de  
 venir ici ce que c'était que la  
 faim. Mais maintenant je  
 l'ai appris. C'est terrible, et  
 déprimant. Surtout que la  
 soupe est toujours aussi claire.  
 Sur le moment ça embête l'esto-  
 mac, mais le traitement re-  
 pousse de plus belle peu de temps  
 après.

17 mars - Hier samedi nous avons eu une fois le capitaine, le matin dans la cour. Et cet après midi, venue par le boche, des tabourets, gamelles, cuillères, cuillères et terrines. Il semblait y attendre la soupe avec impatience et il n'est que trois heures et demie. Quel supplice que la faim!

14 mars - Bonnes nouvelles. Hier soir j'ai appris que la lettre et les cartes que j'avais écrites l'autre semaine sont toutes parties.

Puis ce matin nous avons vu un journal allemand qui annonce que des boches ont commencé à reculer. Du côté de la Bassée où les Anglais ont pris le village de Neuve-Chapelle, et du côté de Perthes où les Français ont pris 250 mètres de tranchée. Pour qu'ils aient avancé, il faut que ça soit vrai, car ils n'ont pas l'habitude de raconter leurs défaites. N'empêche que j'en suis très heureux, car ils ne seront jamais assez battus. Dimanche maussade, car il pleut. Heureusement c'est le jour de congé.

répondances, carte et lettre et ça passe le temps d'être exalté. Surtout, il ne faut pas dire que l'on creve de faim, mais je crois qu'en France ils s'en doubleront car tous les prisonniers réclament du pain.

Cet après midi il y a eu un concert organisé par quelques charitables amateurs. Cela m'a fait passer un moment, et m'a fait oublier un peu la faim lancinante et cruelle qui me torture.

16 mars - Hier nous avons été aux douilles, comme tous les lundis ça ne fait pas de mal de se nettoyer un peu.

Les nouvelles continuent à être bonnes sur les opérations, malgré cela les tirages sont toujours sombres. La faim nous tourmente et nous n'intéresse plus entre les repas. Ce n'est vraiment pas ordinaire. Du matin jusqu'au soir c'est le sujet des conversations. Surtout, on se abîme le corps d'affaiblissement, et il se pourrait bien que le creux s'en ressente aussi.

Pour l'instant tous les enfants sontendus, car les colts qui sont sans

doute partir de France, à nos adresses, et qui en nous rappelant tout ce qui nous est cher, calmeront un peu notre faim. Hélas! quand nous parviendront-ils.

La population civile en Allemagne manque aussi de pain. Dans une baraque de la compagnie l'un des gardiens boches a reçu une lettre de sa femme ces jours derniers, et il a dit à l'intermédiaire qu'elle lui racontait qu'elle n'avait pas de pain à donner à ses trois enfants depuis quatre jours. C'est malheureux pour la femme et les enfants, mais pour les boches, ce n'est rien. Jamais je ne les plaindrais, mais que se sont-ils vus ont voulu cette guerre. Demain les jours se succèdent et se ressemblent. L'ennemi se trouve partout autour, quand et difficile à combattre, et moi je vais essayer de partir d'aujourd'hui si notre mesurance. Depuis le début de la guerre, c'est à dire depuis le 1<sup>er</sup> août 1914.

Depuis quelques jours déjà les nouvelles étaient mauvaises, les journaux publiaient des articles assez alarmants, mais beaucoup, et j'étais de ceux-là ne croyaient pas à la possibilité d'une guerre, et je pensais qu'en fin de compte tout s'arrangerait.

C'est le 21 juillet les choses se gâtent. Des appels individuels de territoriaux gardés moi sont portés par les gardiens aux hommes qui rejoignent leurs postes le lendemain, samedi 1<sup>er</sup> août.

Ce jour-là les appels se multiplient, mais je pense que ce ne sont que des précautions. Cependant tout le monde est saisi. Depuis dessous l'après-midi Maman arrive avec Lucienne à quatre heures, ce qui me touche beaucoup. Plus brusquement vers cinq heures, c'est le grand coup. Un roulement de tambour et la mobilisation est annoncée pour le lendemain 2 août.

Je dois rejoindre le 1<sup>er</sup> septembre 1914 et cependant je ne crois tout point par la guerre possible.

le dimanche je porte mes pains comme à l'ordinaire en compagnie de papa, et je fais mes adieux aux enfants.

Dans l'après midi le même nous fait appeler, sous le boulanger, pour nous demander si nous pourrions assurer la fabrication du pain pour la population. Nous répondons affirmativement, mais précisons qu'il ne faut pas porter le pain à domicile.

J'ai demandé à M<sup>r</sup> Cardeloup de ne pas vouloir me remplacer, et c'est lui qui fera le pain pendant mon absence. Le soir nous nous couchons très tard fatigués tous par les événements et par mon prochain départ. Le jour je me lève tard et je me mets à travailler en attendant l'heure du départ qui est neuf heures du matin.

M<sup>r</sup> Cardeloup termine le travail, car il faut que je me prépare. Les préparatifs il est par sont vite fait. Celui de l'ancien qui va aussi au 21<sup>e</sup> colonial rente à la maison et nous partons ensemble, ainsi que

<sup>I</sup>  
~~je~~ j'eus une dernière fois en laresse Clai, Lucienne et Maman. Papa lui est reparti la veille à Bellegarde. Arrivé à la gare je m'aperçois que j'ai oublié mon livret. Je saute sur une bicyclette et retourne à la maison. Nouveaux adieux et je repars à la gare. Je n'ai toujours pas l'idée que nous aurons la guerre.

À la gare nous nous trouvons plusieurs camarades qui allent au 21<sup>e</sup>. Perty, Deffon, Commin, de Juranville, Bernard de Sierille. Nous montons tous dans le même compartiment, avec beaucoup d'autres. Mais la gaité ne règne pas, tous nous avons le cœur criblé de partir ainsi. L'un après l'autre pleure continuellement, et pleura ainsi jusqu'à Paris où je le perdrai de vue.

<sup>II</sup>  
 Je descends avec les autres à la gare de Vitry / Seine, pour rejoindre le fort de Vincennes et anciens camarades de l'ancien régiment. Je m'arrête pour leur serrer la main et je perds ainsi de vue Perty, Deffon, Bernard et Commin. En compagnie de mes anciens cama-

rapidement, je vais être la croix dans un  
sac à dos. Partout les gens ont l'air  
de attendre la mobilisation du bon  
côté. Comme de coutume chantent  
et font les nœuds et s'organisent la  
suite assurément.

Dans la soirée nous montons au  
fort où nous passons la nuit. Le len-  
demain, je suis incorporé à la 13<sup>e</sup>  
compagnie et je fais partie du 11<sup>e</sup>  
Régiment Colonial (Régiment de réserve  
du 21<sup>e</sup>, formé des classes 1904, 1905,  
1906 et 1907. Car, Pommier, Deblon,  
et Bernard, plus jeunes restent au  
21<sup>e</sup>, et je me les repose plus.

J'ai retrouvé là beaucoup d'anciens  
camarades de régiment, mais  
je n'ai pas vu ni Qui, ni Barbotte,  
ni Sibillot. Ils ont été versés dans un  
régiment de ligne. Il y a là Bidault  
de St. Hippolyte, Besson, Roméon,  
Léves, Martin avec qui je suis resté  
en bonne relation depuis notre libé-  
ration, Morquet, Martini, un bou-  
langier qui se travaillait chez  
un ancien patron de Guillonville,  
et aussi mon cousin Botuhot qui  
se vaux toujours de trouver là. Nous  
savons que Roussseau de Bouge.

11  
nous arrangeront peut être tout  
ensemble d'au la même escauade  
ce qui a lieu à la formation de  
la compagnie. Dans une soirée de  
la rue Edouard Robin ~~siège~~ où nous  
sommes casernés.

La journée se passe assez vite en  
appels, auxquels il manque pres-  
que toujours quelqu'un. On passe  
la visite médicale. Selon les cas  
nous sommes aptes ou inaptes  
à faire campagne. Tous mes  
camarades sauf Martin, sont  
aptes, ainsi que moi.

L'organisation commence. On  
nous distribue du matériel de  
campement, et nous faisons notre  
cuisine nous mêmes, dans le  
jardin et l'usine.

Un jour au soir nous apprennent  
la nouvelle que la guerre est déclarée  
par l'Autriche à la Russie. Aussi je  
commence à croire que ça s'arrange  
va pas.

Le lendemain, l'on nous habille et  
on nous équipe tout à neuf. Ce n'est  
pas une petite affaire, mais on y  
parvient quand même. Ça nous

change tous de se retrouver ainsi  
soldat.

Quin le soir la terrible nouvelle arrive  
l'Allemagne nous déclare la guerre.

Bien tôt les préparatifs sont activés.  
Le 6 nous allons au fort de Vincennes  
chercher des fusils, et nous sommes  
mis armés à 10h même.

Le 7 nous sommes tous armés et équi-  
pés. Nous allons au fort, où le  
St Colonel Berger, qui commande le  
St nous présente le drapeau, sous  
une pluie battante, qui dure depuis  
le matin.

Le soir on se couche assez tôt, mais  
je ne dors guère car je suis dans  
l'attente de la maison où j'ai  
laissé Alice sur le point d'accoucher,  
et je me demande comment cela  
va se passer.

Le 8 au matin, derniers préparatifs,  
car nous devons partir dans l'après-  
midi, sans savoir où l'on va.

On dépense dans nos gamelles, et  
à deux heures on nous rassemble pour  
le départ. Sur les rangs de chaque  
compagnie distribue quelques lettres.

Il y en a une pour moi. J'en suis

heureux, car elle vient de la maison  
et m'annonce qu'Alice est heureu-  
sement accouchée d'un garçon qui  
comme moi s'appelle Paul. Depuis  
le 6 août, Naman me dit que  
tout va bien, je pars ainsi plus  
content, mais j'aurais bien voulu  
connaître mon garçon avant de  
partir. Enfin, je me résigne, car  
je ne suis probablement pas le seul  
dans le même cas.

Nous arrivons vers 11 heures à la gare  
de Lyon, où nous embarquons, il s'agit  
séparé de mes camarades, et je monte  
avec des gens d'une autre compagnie  
dans un wagon de fioul qui est en  
attente du train. Vers cinq heures  
le train s'ébranle, en route vers  
Troyes.

Il meurt. Hier je suis allé à la messe  
Une chose qui ne me sera pas ar-  
rivée en France car je ne suis pas  
croisant, et ce n'est pas tout ce que  
j'ai vu depuis le mois d'août qui  
m'encourageait à croire au Dieu  
des catholiques. Mais comme ici  
je meurs et que j'ai faim, ça fait  
passer un moment, et je suis même  
la tranchée de l'estomac.

Le prétre est une baraque comme les autres, au rez de chaussée, et a été improvisé. Le prétre parle avec les français. Les Belges qui sont beaucoup plus nombreux que les français sont très nombreux, et chantent les cantiques. La messe commence. Après la lecture de l'évangile, le prétre nous fait une sermon sur la nécessité de bien pratiquer ses devoirs et caractères, et de commencer au moins une fois l'an au moment de Pâques. Puis, la messe continue, et s'achève par les cantiques et une prière entonnée par les Belges. C'est fini. Chaque soldat regagne sa baraque, et ce fait sans bruit et sans de parler. Peu de temps après, la messe se termine, car il est trop tard pour rentrer.

### III

J'ai voulu de descendre, dans le wagon, dans lequel j'étais monté au départ de Paris à bord en queue du train. C'est le point de départ de la filière qui m'a conduit à Gießen.

Peu après, nous arrivons à Gießen, et beaucoup de nous descendent pour s'occuper des besoins naturels de leur vie, mais le train est long, et le quai ne va pas

jusqu'au bout, et les gens s'élèvent de hauts dans le ciel. Mathieu, cependant, mes pieds se sont enfoncés dans le sol, et je tombe, me faisant une entorse au genou. Aidé par mes camarades, je remonte dans le wagon. Mais pendant les 25 heures que dure le trajet, je souffre terriblement. Je ne parviens pas à me tenir debout, et je suis obligé de rester assis. Nous arrivons à 7 heures du soir à Hanau, près de Nancy. Comme je ne puis marcher, je monte dans une voiture de compagnie et j'arrive ainsi dans le pays où le régiment cantonne. Finalement, je demande après le médecin, j'étais dans un grenier avec les infirmes. L'un d'eux s'élève et va trouver le médecin. Puis il revient me chercher. Le médecin me dit seulement que il ne peut rien faire pour moi, que il est seulement pour soigner les blessés au feu. La seule chose que il peut faire est de me faire avoir un lit pour la nuit.

Dans la nuit, qui m'est indiquée, je ne trouve que deux vieillards et une malade et un lit. Une femme m'offre une goutte de lait et me fait passer

et me conduit à ma chambre. Une  
très belle chambre, amonçant des  
poutrelles. Je me couche, et m'endors  
bientôt, et je passe une très bonne  
nuit.

Le lendemain, je suis réveillé par les  
préparatifs de départ. Je me lève vive-  
ment. Étant bien réveillé, mes genoux  
me font mauvais mal. Je remercie très  
vivement les braves gens qui m'ont  
logé, et je rejoins ma compagnie. Com-  
me je ne puis qu'on marche, je monte  
sur la voiture de compagnie car je  
n'ai pas été autorisé à monter dans  
l'ambulancier. Le départ est effectué ainsi.  
Pas une route très accidentée et pas  
une forte chaleur. Nous arrivons à  
Nancy, que nous traversons. Nous  
sommes très bien reçus, et les gens  
nous distribuent du vin et des victu-  
ailles et même de l'argent. Pour  
ma part, j'ai reçu ainsi sept paquets  
un d'auvergnon, de la charcuterie, du  
sucre, des fruits, et même du pain.  
La marche continue, mais sans qu'il  
y ait quelques trains, et car la  
chaleur est accablante, et puis  
n'étant pas entraînés, beaucoup  
suffrent des pieds. Nous arrivons

vers midi à Saulxures-sur-Moselle,  
où nous esquivons dans une  
arange. Je vais à la messe, et  
le maître, me met de la térébenthine  
d'iode sur le genou, et me donne une  
bande de flanelle pour le servir. Nous  
passons deux jours à Saulxures,  
et la nuit la première fois je couche  
dehors, car il fait trop chaud dans  
la grange. En compagnie de mes  
compagnons de Compagnie, Bouchevaux, et Bidault  
et d'autres, et j'arrivons  
à nos positions au milieu d'un champ.  
Nous du blé jusqu'au bout, et nous y dormons  
maux très bien, mais nous ne sommes  
pas encore ce qui est la guerre, et nous  
prenons ce du bon côté. Le lendemain,  
nous marchons sur le bord de la gran-  
ge, car devant partir le lendemain, et  
me faut pas s'éloigner du cantonnement.  
Le 12 au matin, départ. Je n'ai pu  
monter dans la voiture de C<sup>2</sup>, ni  
dans l'ambulancier, aussi je suis obli-  
gé d'aller à pied. Je marche énormément,  
et je perds bientôt ma place, car je  
ne suis sûr. Finalement je mar-  
che et monte sur un fourgon.  
J'arrive ainsi à Cessy. Je rejoins  
une compagnie qui a très positivement  
une hauteur dans des tranchées.

et nous nous descendons cantonner  
 dans un petit pays près de Cessuel. Nous  
 y passons deux jours. Je vais à la rizi-  
 ère faire signer mes genoux.  
 Mes camarades m'ont exempté des  
 corvées, aussi je me repose. Dans  
 le pays il n'y a déjà plus rien, et  
 quand il arrive de la terre autre-  
 part, les marchands sont fiers d'assaut.  
 Nous repartons le 10 au matin, j'ai mis  
 mon sac à la voiture de compagnie, et  
 j'essaie de suivre la colonne, car ce  
 n'est embête de quitter mes camarades  
 que je connais et avec lesquels je suis  
 tout à fait bien. Et nous jure et gèle  
 souvent pour m'aider et me soulage-  
 ger.

Nous marchons une partie de la jour-  
 née et nous arrivons dans un pays  
 dont je ne me souviens plus le nom  
 je suis obligé de quitter la colonne souffrant  
 trop pour marcher et je monte en voiture.  
 Pendant ce temps le régiment s'est dis-  
 persé dans un bois en vue de Serres.  
 Nous y passons la nuit, et comme il  
 n'y fait pas chaud, car il est défendu  
 d'allumer des feux. Cependant vers la  
 fin de la nuit on y fait plusieurs

feux, on manque encore d'habitudes,  
 et comme le colonel a fait allumer  
 un feu, tout le monde en fait autant.  
 Nous repartons le matin, après avoir  
 fait le café, nous faisons une bonne  
 marche, et nous nous arrêtons  
 dans un champ, à quelques centaines  
 de mètres d'un village. Des corvées s'or-  
 ganisent, et l'on prépare la soupe.  
 Comme dans la soirée nous y som-  
 mes toujours, on organise des  
 abris avec des gerbes de blé et des  
 panches que l'on trouve aux abords  
 du pays. Ça ne nous garantit pas de  
 la pluie qui tombe à la nuit et un  
 orage subit. Le soir nous cantonnons  
 dans le village.

C'est ici que nous soignons les premiers  
 chevaux de blessés. Il y a des combats  
 à la frontière qui est proche, mais  
 on ne sait rien.

Le lendemain nous quittons le  
 village de Bon-matry, et à travers champs  
 nous gagnons un bois que nous traversons  
 tout. Nous arrivons à la route de Lureille  
 à 14h, que nous suivons. Nous arrivons  
 ainsi à Chavignot que nous dépassons,  
 et nous allons prendre position au lieu

Le village de Juvencourt nous en-  
tendons le canon, mais assez loins.  
Nous sommes d'ailleurs en réserve, et  
notre tout d'aller au feu n'est pas  
encore venu. Vers le soir, nous nous  
retirons sur la route de Vie, et là  
nous attendons les ordres. Le soir  
se passe encore, et un violent orage  
s'abat sur la région, et pendant 4  
heures nous resterons sur le 100 ans  
sans pluie torrentielle. La nuit nous avons  
comme consolation, le spectacle  
d'un aéro-bombe abattu par notre  
artillerie.

Dans la soirée nous voyons  
Arzacourt, entre deux cordons d'artil-  
lerie, l'un montant, l'autre descendant.  
Je suis trempé comme un barbet,  
mais après avoir senti la pluie je  
m'allonge tranquillement avec les copains  
dans le tas de foin qui nous est  
servi.

Comme nous ne quittons pas le  
pays de la nuit, on en profite pour  
se visiter et visiter le pays. Dans le  
cimetière, sont les tombes des premiers  
morts, et cela fait un froid, hélas, mais  
on revient d'ailleurs.

Comme il a très tard, nous quittons

Arzacourt et nous allons en avant  
cantonner à quelques kilomètres.  
Nous passons deux jours dans ce can-  
tonnement. Nous entendons tou-  
jours le canon.

Mon genou me fait toujours  
souffrir, mais enfin ça va. Puis  
nous plus camarades, mon cousin  
Bouchet, m'aident le plus qu'ils  
peuvent, et m'empêchent de courir  
de l'escouade. Et je me repose pen-  
sant en deux jours.

Le 18 au matin, nous rechaptons  
dans la direction d'Arzacourt où  
nous faisons la soupe. Puis vers  
midi l'on se réveille, nous som-  
mes soutiens d'artillerie, mais  
il n'y aura rien encore ce jour-là  
et le soir nous cantonnons à Juvencourt.  
Là nous voyons les débris des  
premiers combats. Un tas de sacs et  
d'effets abandonnés ayant appartenu  
à des blessés ou à des morts, et des  
fusils sous bois de service, ramassés  
sur le champ de bataille.

Nous sommes à 500 mètres de la  
frontière, aussi le lendemain matin  
on s'en va faire un tour en direction  
allemande. Le tout au frontière.

amache, car c'est là qu'ont eu lieu les premiers combats.

L'ordre de départ arriva de bonne heure. Nous devons aller à Vie, en passant. L'on se montre un peu fatigué par un abus dans la façade du château de Jurecourt. Tout le long de la route à l'ouest, c'est rempli. Nous longeons la frontière pendant environ quinze cents mètres et nous gagnons la grande route de Lunerville à Vie. Un moment d'émotion. L'on nous fait mettre l'arme sur l'épaule et officiellement nous faisons notre entrée en terre annexée, le 19 août.

La route est belle, les champs, où la moisson achève de mûrir sont magnifiques et semés de houblonniers très bien agencés. Nous l'on ne rencontre aucun ouvrage de défense, même pas la moindre tranchée, les allemands, en se retirant ont tout laissé intact, et en faisant tout cela, on se demande si vraiment l'on est en guerre. Nous devrions bientôt nous en apercevoir!

20 mars. Depuis hier les nouvelles continuellement à arriver de France, car les premiers rapports à nos premiers postes sont déjà arrivés. Malheureusement, je ne recevrai rien, jusqu'à ma première carte n'étant pas partie, je ne l'ai pas si c'est à cause de cela, mais, demain, quelques jours je m'en souviendrai. Rien ne me distrait plus, et puis toujours la faim, me torture. Il faut que j'attende au moins encore une quinzaine de jours pour avoir de nouvelles de Beaune et de ce côté de Richaumont, qui sera le bienvenu.

Je crois cependant que maintenant il n'y a de mes nouvelles, car ma deuxième carte a dû arriver en deux jours. Si elle aura pu être bien comprise ainsi que d'habitude. Je voudrais bien avoir la réponse, et le temps me semble bien long en attendant. 21 mars - aujourd'hui dimanche jour de Ramsès. Le temps s'est remis au froid et nous sommes obligés de rester dans le baraquement. Dans le bonjour parent lieutenant, et puis, toujours la faim, et fait sentir cruellement. Quand donc pourrai-je manger à ma faim.

Comme le dimanche et puis ce repos, nous n'avons eu ni lettres ni colis. Mais cependant nous avons eu une consolation, car le bruit vient avec persistance que les boches reculent. Aujourd'hui il croient sur leur journal un succès français en haute Alsace. Cette semaine c'était la prise de Pungersdorf par les Russes. La semaine dernière une avance des Anglais vers Neuve Chapelle, et des Français vers Perthe, non loin de Harbigny. Tout cela est d'un bon augure et nous donne plus de courage pour supporter notre mission.

Il n'y a pas de toujours pas de nouvelles aussi le temps me semble d'une longueur insupportable. Et puis au lieu de cela la nourriture est réduite depuis deux jours à deux rations de pain et de charbon et qui ne nous fait guère. Et la pain devient un supplice intolérable. Quand donc finira-t-il.

La semaine sainte se fait sentir ici, depuis quelques jours il gèle, et le vent qui vient du nord est très froid. Aujourd'hui il neige.

## IV

Nous nous arrêtons avant d'entrer dans la ville. Nous nous figurons tous que nous restons dans le pays. Mais des voitures sont sans doute parvenues pendant ce temps, car nous repartons bientôt, et nous traversons la ville, l'armée est l'épave et au pas cadencé. Nous sommes très bien reçu par la population. Des fleurs sont cueillies par les Français nous sont distribuées au passage. Des cris de « Vive la France » se font entendre, et beaucoup de gens portent la cocarde tricolore. Des cigares et des cigarettes sont aussi distribués.

Nous passons une grande halte, 500 m. plus loin, sur une hauteur, d'où la vue s'étend sur un paysage magnifique. Il fait très chaud, et les pommes qui bordent la grande route sont mises à contribution. Les pommes ne sont pas encore mûres, mais elles nous paraissent pas moins bonnes. Sur les cotons, de nombreuses rigoles, aux belles grappes, la couleur est très belle, et annonce la richesse. Nous repartons vers 3 heures après-midi. Nous quittons la grande

nuit, traversons un petit pays et  
 nous arrivons à Hampon, que  
 l'on traverse également. A la toute  
 nuit. Tout à coup le colonel vient  
 nous dire que l'on a besoin de  
 nous, et l'on repart. Nous allons  
 prendre position sur des hauteurs  
 voisines. L'on entend distinctement  
 la fusillade, mais, nous ne bou-  
 geons plus et la nuit nous allons  
 cantonner à Puligny, à quel-  
 ques kilomètres de là par la route.  
 On est obligé de reciller les habi-  
 tants, et après avoir trouvé un abri  
 nous faisons la soupe. Les abris du  
 pays sont barricadés et gardés, car  
 les boches ont quitté le pays deux  
 jours avant. L'on se couche vers  
 onze heures. Réveil à deux heures, l'on  
 fait le café puis la soupe, et  
 l'on part vers six heures, reprendre  
 deux positions de la veille, et tra-  
 verser champs, elles ne sont pas très  
 élevées, le régiment est défilé,  
 et l'ordre d'avancer nous arrive à  
 huit heures. De puis longtemps l'on  
 entend le canon et la fusillade.  
 Nous constatons deux crêpes, et vers  
 six heures, on arrive sur le champ

de bataille. Nous sommes en retard  
 sur une crêpe. Les Allemands sont avan-  
 cés à 500 mètres environ dans un petit  
 village en avant de Fourange. La  
 veille le 15<sup>33</sup>, le 15<sup>36</sup>, le 17<sup>05</sup>  
 le 16<sup>01</sup> et le 4<sup>e</sup> batt<sup>n</sup> de chasseurs lut-  
 tent, mais en nombre insuffisant,  
 n'ayant pas d'artillerie. Les boches  
 en nombre considérable, les retran-  
 chés et pourvus d'une nombreuse  
 artillerie, les ont repoussés. Et quand  
 nous arrivons, ils commencent à bat-  
 tre en retraite. Arrivés dans un champ,  
 d'avis, nous attendons les ordres.  
 Puisqu' aussitôt un baïonnette passe au  
 dessus de nous et nous signale à  
 l'artillerie, car immédiatement les  
 obus se mettent à pleuvoir et premier  
 tombe, et éclate à quatre ou trois mètres  
 de moi. Je suis à côté de Plonion, et  
 de Rousseau. Instantanément nous  
 baïssons la tête, et la pluie de fer con-  
 tinue. Nous ne sommes pas touchés  
 ni l'un, ni l'autre, et sommes heureux  
 de le constater pendant un calme.  
 Nous assistons ainsi à la retraite du  
 régiment de ligne. Vers midi, j'essaye  
 de passer la crêpe, mais plusieurs  
 sous les obus m'a été, d'agréable et

Le jour ne vint pas. De temps en temps un raie illumine le champ de bataille et peu à peu la mitraille s'abat sur nous. Le coup d'œil, d'où nous sommes est magnifique, car les boches n'attaquent pas les obus, heureusement sans grands dégâts. Pendant un moment nous nous figurions que notre artillerie riposte, hélas ce n'est qu'une illusion, car, je l'ai vu plus tard, à l'échange, il n'y avait que deux batteries d'75 que l'artillerie lourde allemande avait réduit au silence. Vers quatre heures du soir les derniers fantassins se retirent, et pendant un bon moment la mitraille fait tierce devant tout à coup la fusillade éclate sur notre gauche. Les Evulhaus essaient de nous tourner, et la 20<sup>e</sup> Co<sup>de</sup> du 11<sup>e</sup> leur barre la route, puis sitôt les 77 allemands se mettent de la partie, et les schrapnells pleuvent sur nous, il n'y a plus qu'une de bonne place. Et vers cinq heures l'ordre de battre en retraite nous arrive. Nous nous retirons en assez bon ordre. Dans le bas de la crête, un camarade et moi aux plus beaux pas d'éclats d'obus, chose d'habitude nous formons

un brancard de deux fusils, et nous le transportons jusqu'à l'ambulance qui est installée dans la mairie d'un petit pays que nous traversons. Jusqu'à Hampton distant d'environ 6 kilomètres, les obus nous poursuivent et le dernier tombe à la sortie d'Hampton. Nous sommes enfin sous le couvert de notre artillerie, et le régiment commence à se reformer. Nous nous avons nous soif ardente, et aussi la fièvre, car la tension morale a été grande d'être ainsi exposé d'une manière à l'autre, à prendre un mauvais otage, sans pouvoir tirer un coup de fusil. Dans Hampton, des gens sortent des seaux d'eau au bord de la route et nous pourrions en faire nous rafraîchir. Mais s'il y a des braves gens, il y en a aussi qui ne valent pas chère, car un cafetier nous donne de l'eau ~~avec~~ additionnée de pétrole. Norquet qui l'en aperçoit la fait jeter en mesragade et le cafetier nous fait d'excuses. Nous continuons notre route et la sortie d'Hampton, la route monte

le 10 au 12 pour cette opération, nous  
 sommes sortis et nous sur le bord  
 de la route. Un camarade nous donna  
 une petite ration de menthe. Reunifor-  
 mé nous continuons la route, mais  
 nous sommes obligés de nous arrêter  
 encore une fois avant d'arriver au  
 faite de cette cote qui nous semble en-  
 terminable. Je son apaisé que notre  
 moral et affaibli par cette longue  
 marche, ni sans combattre. Hier  
 nous part à six heures et demie, nous  
 avons attendu la mort à tous  
 les instants.

En arrivant sans le savoir, nous retrou-  
 vons quelques camarades. Plomion, Ross-  
 teau et Bidault. Un peu plus tard, le  
 colonel rassemble le régiment. Il manque  
 beaucoup de monde, mais la plupart  
 se joindront le lendemain, et même  
 le surlendemain.

Nous repartons en avant, mais j'ai le  
 mal à cheval, mon cheval me fait  
 mal, et après avoir passé un petit  
 pays, avant d'arriver à Saint-Vic, je  
 suis en panne. Plomion, Torquet,  
 Rossseau et Bidault, nous ne pas  
 ont le même mal, ils arrivent également.

chaussons, et obtenons la route que nous  
 avons déjà faite à l'aller. Vers midi nous  
 faisons les groses haltes dans le bois de Saint-  
 Vic nous déjà très fatigués, mon cheval me  
 fait très mal, mais en attendant la route  
 que mes camarades font suivre, je me  
 repose et durant ces trois heures il fait  
 très chaud et ça va un peu mieux.

Nous allons à travers champs, dans la  
 direction de Nancy. Plomion s'est fait  
 un pied et s'est fait une de cette manière  
 et la nuit nous arrivons en vue d'un  
 village, lequel nous n'avons rien, le bruit  
 court que nous sommes égarés, nous espérons  
 la route et nous nous faisons un abri avec  
 quelques débris de bois, Plomion, Rossseau,  
 Bidault et moi, car nous ne sommes qu'un  
 peu.

Nous avons l'intention de passer la  
 nuit là, mais l'ordre arrive de repartir.  
 Semblablement nous retrouvons notre chemin.  
 Nombreux arrêts qui nous font bien mal  
 qu'on ne nous ne la route toujours pas  
 au nos hommes. Dans un pays que  
 nous traversons nous nous arrêtons trois  
 ou quatre fois, avec l'intention d'être arrêté de ne  
 pas aller plus loin, mais il nous est impos-  
 sible de trouver un coin pour nous loger.  
 tout est occupé par d'autres troupes et  
 nous avons nous, et tout nous est

continuer. Vous n'allez pas vite, Strasbourg, et moi, réviser énormément, mais les très  
 nombreuses lettres de mon cousin,  
 nous encourageant et nous aidant, et  
 nous rejoignant le régiment à l'entrée de  
 Valenciennes. Tout le pays est occupé, et  
 ce n'est pas facile de trouver un canton-  
 nement. Vous nous couchons sur le trot-  
 toir, mais il y fait frais, il est 3 heures  
 du matin. En cherchant, l'un de nous  
 trouve un autre chef de brancards qui, et pour  
 le coup nous entendons dans une salle  
 à manger, sur le parquet où nous ne ten-  
 dions pas à nous endormir. Ça faisait  
 24 heures que nous avions quitté Hagen. Vie,  
 et nous en étions à quelque cinquante kilomètres.

Dans certains villages de brancards, nous  
 sommes, nous ont fait un bon café, que nous  
 trouvons excellent, et qui nous fait du bien.  
 Mon cousin, Bouchet, qui a trouvé un autre  
 cantonnement, vient me rejoindre. Il est accom-  
 pagné d'un de mes anciens camarades  
 de régiment, Brémère, qui a été mo-  
 bilisé au 250<sup>me</sup> de ligne. Je suis heu-  
 reux de le retrouver, et nous parlons des  
 événements actuels, et des terribles  
 événements que nous faisons nos deux ans

2 avril. Depuis hier, vendredi saint, nous  
 jouissons d'une température printanière.  
 J'en ai profité pour rester un bon moment  
 au soleil, dans ~~la~~ patique rôt, et bientôt  
 je suis obligé de rentrer, ayant mal de tête.  
 Pour la deuxième fois, hier j'ai écrit une  
 lettre, mais je n'ai encore pas reçu ma  
 seule réponse. Hier je me suis pour ainsi  
 dire épuisé toute la journée, mais une fois  
 encore j'ai été bien, je n'ai pas eu de  
 lettre, et ça me rend terriblement  
 Et puis toujours la même torture.  
 Plusieurs, dans la baraque ont déjà  
 reçu du pain et des victuailles, et  
 de voir toutes ces bonnes choses, la laine  
 se fait sentir plus excellent, et  
 les heures sont d'une lenteur désolée.  
 Saute, dans l'attente de la nuit, on  
 se est souvent que un bouillonnement, très  
 clair, qui rappelle un peu trop l'eau  
 chaude, mais qui est tout de même  
 très accueillie. Le bon du pain est  
 arrivé, et je ne suis pas le seul, à pré-  
 férer la quantité à la qualité. Au-  
 jourd'hui, vous faites maigre, nous au-  
 cu nous sommes, des maigres. Le  
 n'a rien de très agréable à manger, mais  
 on le trouve bon, et ce gâchet à la guerre  
 et on a moins faim dans l'armée.

Je suis aussi qu'il y a eu un an  
 hier que nous avons fait la boutique  
 de Beaune. Toute la journée d'hier  
 j'ai travaillé. C'est cela semble long,  
 après tous les événements de cette  
 maudite guerre. Nous étions heureux  
 dans deux villes, et pleins d'espoir.  
 Comment ça va-t-il maintenant?  
 Je me le demande, et je suis sûr  
 que si Lucie et Marianne doivent avoir beau-  
 coup de mal. Heureusement, que  
 maintenant j'ai la certitude de  
 rentrer à la maison. Je me remet-  
 trais au travail, et j'espère bien que  
 toutes ces misères, s'oublieront  
 assez vite, comme s'effacent les  
 mauvais rêves. Mais comme cela  
 sera semblable bon, la vie de famille  
 après de si terribles épreuves.

8 avril. Un de mes camarades a reçu un  
 colis aujourd'hui dans lequel il y avait du  
 café et du pain. Il m'a offert un quart  
 de litre et une tartinade de l'autre. Ça  
 m'a semblé bon, cette rareté du café  
 et du pain blanc, après deux mois de  
 privations, et ça me fait des yeux  
 plus vivement, et des nouvelles, et le col  
 que j'ai demandé à Elise.

8 avril. Aujourd'hui pour de Paques,  
 journée triste et pluvieuse qui me  
 fait penser à d'autres Paques, plus  
 gaies, passés en famille. Ici, c'est la  
 tristeur, le noir de la France, et de  
 tout ce que j'aime. O comme je  
 désire retourner là-bas, retrouver  
 ma chère Elise, ma nigricorne petite  
 Lucienne et mon petit Paul, qui ont  
 aussi beaucoup changé depuis le 3<sup>ème</sup>  
 que je les ai vu pour la première fois.  
 Je songe aussi à d'autres fêtes passées  
 tristement, Noël, 1<sup>er</sup> janvier. C'est  
 en effet mais beaucoup moins que  
 cette fête de Paques en captivité.

Guillaumet, mon camarade, qui m'a  
 offert une tartine de pain, et un café,  
 m'a aussi offert ~~un~~ une part  
 d'une tarte de trèfle à la mode de Caen.  
 J'ai accepté de grand cœur, et j'en  
 suis bien rigolé. Malheureusement  
 le pain manque, et ça ne fait guère  
 que me mettre en appétit. Un bon  
 café de France, ça fait bien  
 oublier les pensées tristes qui toujours  
 viennent dans ces moments-là.  
 On peut passer le temps par la  
 Madame Chaperonnière de France  
 Lot, une lecture de Chard n'a fait

passé. Ce n'est guère amusant, et  
trist en lisant je pense à tout autre  
chose qu'à ce roman japonais, mais  
la lecture n'est pas mauvaise. Surtout  
mieux, comme j'en ai, est encore plus  
je suis, être bon, tout encore à atten-  
dre des nouvelles, car je n'ai pas encore  
rien, hier soir.

Hier soir j'ai écrit une carte  
à Bob, je lui ai demandé la photo  
qu'elle a du faire faire au moy & j'ai  
parlé à elle de Lucienne et Paul, et peut-  
être de Haman et de Papa. Il me  
semble que si je l'ai vu, je serai  
moins seul. Il va falloir l'atten-  
dre long temps avant qu'elle arrive,  
mais elle sera bien venue, quand  
je la recevrai.

Le soir, je n'ai toujours pas de nouvelles  
de Bob, le temps me dure terriblement.  
Avec cela, il pleut, je suis obligé de rester  
à l'intérieur, et je n'ai rien pour me  
distraire. La longueur de ces heures  
passées dans l'attente, avec toujours la  
peur d'attendre et cruelle. Toutes les  
heures, instinctivement résister  
à tout ça, malgré moi. Comme je n'ai  
rien de nouveau et des nouvelles, et des ré-  
sultats.

## V

Et tout nous reposons sur nos matras  
je suis terriblement nous reposons la  
soirée. Il y a beaucoup de tramways. Cette  
journee a été terrible, principalement  
pour le moral.

Vers huit heures et demie, nous arrivons  
enfin à Hoï, Vie, mais le régiment  
ne s'arrête pas à Vie, D'après ce que l'on  
nous dit, je n'en suis plus, et je m'arrête  
définitivement, avec mes quatre copains.  
Nous achetons du riz, sans aucune bu-  
vette, et nous allons la croquer sur le trot-  
toir. Le riz, qui est très bon nous remonte  
un peu, mais la fatigue se fait durement  
sentir, et je n'ai plus le courage d'aller  
plus loin. Les camarades restent avec  
moi, ne voulant pas <sup>me</sup> laisser seul.  
Nous demandons à l'épicière si elle ne  
pourrait pas nous procurer un gîte  
pour la nuit. Un homme du pays qui  
passait à ce moment, s'offre pour nous  
loger, et nous ennuie dans le logis de  
maître d'école, que celui-ci a abandonné.  
Il nous procure de la paille et nous nous  
couchons sans une seule chose si belle  
chambre. Tout nous emporte les bottes  
de riz, et nous en retirons une avant de  
nous étendre dans la paille.

nous nous endormons bientôt d'un som-  
 meil de plomb. Vers onze heures, nous som-  
 mes réveillés par des bruits insolites. Rensei-  
 gnements pris, c'est le 29<sup>e</sup> et comme veni fait  
 le café. Nous nous rendormons aussitôt.  
 Vers midi deux heures et demi des coups  
 frappés dans la porte de la chambre que  
 nous avions fermée à clé, nous réveil-  
 lent en sursaut. C'est notre hôte, qui  
 nous annonce que nous sommes plus  
 que nous cinq dans le pays, et que  
 les saheurs viennent de partir de la Sèille.  
 Il a été réquisitionné pour mener une  
 voiture de blé à la frontière, et il  
 n'a pas eu le temps de nous avertir  
 avant. Aussitôt de retour, il est  
 venu nous prévenir. Nous nous pré-  
 parons vivement, vidons la boutique  
 avec lui, et nous partons dans la  
 direction de la frontière, après avoir  
 pris la précaution de s'approvision-  
 ner nos fusils. Il est trois heures moins  
 le quart. Un brouillard intense flotte  
 sur la vallée de la Sèille, et l'on entend  
 aucun bruit. Il fait encore nuit,  
 et nous marchons d'un bon pas.  
 Et un croisement de route, nous som-  
 mes obligés d'allumer des allumettes  
 pour reconnaître notre chemin.

Nous arrivons à Vie au petit jour  
 et l'on apprend que le régiment n'a  
 fait qu'une halte, et est reparti à 7  
 heures du matin. Le pays est aussi  
 excessif, et nous sommes seuls sur  
 la route. Et le tort de Vie, nous  
 nous reposons quelques minutes,  
 et nous repartons dans la direction  
 de la frontière, que nous franchis-  
 sons avec un grand sursaut vers  
 5 heures du matin, deux jours seu-  
 lement après, notre premier pas-  
 sage au même endroit. On ap-  
 prend que le régiment est cantonné  
 à Jarcé-sur-le-Loir. Nous le rejoignons,  
 sans encombre à six heures.  
 Nous faisons la route aussitôt, et  
 le café, tant que les camarades  
 dorment encore. Mais à peine finis  
 nous nous le boire le café, que quel-  
 ques coups de fusils sont tirés dans  
 notre direction. Une patrouille de  
 saheurs est avancée jusqu'à trois  
 ou quatre cents mètres du pays, et  
 nous signale ainsi sa présence.  
 Ils sont vivement chassés, et tout  
 rentre dans le calme.  
 Pendant ce temps le régiment se  
 reforme. Sans doute, le 29<sup>e</sup> on

appel par le plaisir de retrouver  
mes amis et mon cousin, Bau-  
chet, il y a une vingtaine de  
marchants à ma C<sup>o</sup>. Quel-  
ques uns se rejoindront encore dans  
la journée, et même le lendemain.  
Sans combattre, la C<sup>o</sup> a  
eu 12 morts et une dizaine de blessés.

Le lendemain, le régiment part sans  
la direction d'abord. Les généraux  
ont vainement les habitants qui  
nous ne pouvons plus les protéger,  
et que les Allemands peuvent arri-  
ver d'un moment à l'autre. Presque  
tous les habitants font un ballot de  
ce qui ils ont de plus précieux, et quittent  
leur demeure, passant devant eux  
leurs bestiaux. C'est toute ce départ  
devant l'ennemi, et ça me sert le  
cœur à moi aussi.

Et la nuit de succéder le régiment s'a-  
vance un bon moment. On entend le canon,  
et le moral de tous les hommes est telle-  
ment ébranlé, que l'on se demande ce  
que l'on fait à attendre ainsi. Terrible  
moment, les boches nous ont fait faire à  
l'échange.

Enfin les voilà. Tous les jours

ensemble. Il m'annonce que Bice, Bas-  
bottin, Sibillot, et d'autres, en core  
tout avec lui au 210<sup>e</sup>. Je suis heureux  
d'apprendre qu'ils sont si près, et je lui  
donne commission de leur dire de venir  
me voir. Puis il ne quitte devant répondre  
à la C<sup>o</sup>.

Pendant ce temps, mes camarades sont  
allés aux provisions, ils rapportent du pain,  
et toutes sortes de choses, aussi que du vin.  
Nous déjeunons avec Plomion, et on me  
nous interdit d'aller à la rencontre des  
camarades du 210<sup>e</sup>. Je souffre beaucoup  
pour marcher, mon genou est enflé, mais  
je suis impatient de retrouver mes  
anciens amis, et nous partons à leur  
recherche.

Leur régiment est sur une crête à environ 500  
mètres de l'ennemi, et à aucun moment de recul-  
les nous trahissent entre leurs camarades, nous  
les faisons descendre, et quand ils lui surprennent  
et nous font de nous rejoindre les deux ensemble  
sans Sibillot dont la C<sup>o</sup> est beaucoup plus  
loin. Comme j'ai emporté mes fidèles de moi,  
nous sommes tous ensemble, et parlons  
de beaucoup de choses de la guerre, de  
nos projets qu'elle entraîne, et des malheurs  
qui pourraient en résulter. Je sens passer vite ainsi  
et bientôt il faut nous quitter. On nous

combattant bonne chance, nous nous charions.  
 lui, Barbottin et Houlin, nous reconduisirent  
 jusqu'à la gare de Farangerolle. Une dernière  
 prière à ma mère, et nous restons. Je suis  
 bien content d'avoir reçu ces amis de  
 régiment, d'ici le destin devrait cruelle-  
 ment falloir plus tard. Barbottin eut  
 une jambe amputée à la suite d'une  
 mauvaise blessure, reçu en Belgique,  
 au mois de novembre, et fut devant  
 nous la mort dans les mêmes jours.  
 Sibillot et Houlin passèrent tous deux  
 l'épée, et je ne sais ce qu'ils sont devenus  
 depuis.

En rentrant à la maison où nous nous  
 étions retirés, nous avons la désagré-  
 able surprise d'apprendre que le ré-  
 giment est parti. Nos sacs et nos  
 effets sont restés. Nous nous équiper  
 nous vivement, et chemin faisant,  
 nous suivons sa trace, et nous le  
 rejoignons un peu plus tard dans  
 Saint-Nicolas du port. Je souffre  
 beaucoup tout marcher, mais ça  
 m'embête de rester en arrière, et je  
 fais mon possible pour suivre, avec  
 tout mes camarades.

9 avril. Rien, toujours pas de nou-  
 velles. Cela devient un supplice, car  
 presque tous les autres ont mainte-  
 nant reçu des nouvelles de chez eux.  
 Beaucoup même ont reçu la réponse  
 à la première lettre que nous avons  
 écrite le 2 mars. Aussi je m'ennuie  
 terriblement. Les journées sont d'une  
 longueur désespérante, dans l'attente  
 toujours vain d'une lettre ou d'un  
 colis. J'en viens à me demander si  
 véritablement mes correspondances  
 sont parties. Ce qui élise et Hamon  
 doivent s'ennuyer elles aussi. Je vou-  
 drais bien avoir des nouvelles de  
 tous. Hélas! elles se font bien atten-  
 dre, car cela plus de deux mois que  
 nous sommes ici. Pourvu qu'elles  
 soient toutes en bonne santé, ainsi  
 que Lucienne et Paul. Pour moi  
 je vais toujours bien, mais j'ai considé-  
 rablement maigri. Enfin, je ne  
 puis rien y faire, et je me résigne  
 en attendant qu'il y ait encore mieux sans  
 fin en Allemagne, que d'être resté  
 sur le terrain à Passiges.

et nous nous allions par les bois, et bientôt nous faisons une  
 grande halte dans un champ au bout d'une heure  
 d'attente nous nous arrêtons et nous nous arrêtons en  
 face de Ville-en-Ternois, et nous faisons la soupe,  
 les cruches s'échabot sur nous, comme nous finis-  
 sions notre repas, et c'est tremblé comme des  
 harbets qui nous entourent dans la soirée à  
 Ville-en-Ternois.

Sur les instances de mes camarades, je me fais  
 porter malade, ça m'embête beaucoup, mais  
 je souffre trop pour marcher. A la visite, le  
 major me fait un billet d'hôpital pour  
 le lendemain. Je passe la dernière nuit avec  
 tous mes amis.

Le lendemain, je me réveille en attendant  
 l'ambulance. J'ai le cœur serré de quitter  
 ainsi tous mes amis, qui ont été si bon pour  
 moi, et puis, je me demande aussi où  
 je retournerai après ma guérison, peut-être  
 avec des gens que je ne connais pas, et ça  
 me tracasse.

Blomier peu remis lui aussi, tombe dans  
 un feu ce matin-là, et quand le régiment part  
 il est obligé de monter en voiture, s'étant  
 fait une brûlure au pied.

Pour mes adieux à tous, et je leur sou-  
 haite bonne chance, à mon cousin, qui  
 se aussi était toujours d'être avec moi.

et nous étions ainsi nous seuls, dans une pa-  
 reille épreuve, à Blomier qui devait être  
 évacué quelques jours après moi. J'ai en-  
 due depuis il était passé dans le service  
 auxiliaire, et c'est Ognet qui devait trouver  
 la mort dans la Somme, au mois d'octobre,  
 ayant reçu six balles, à l'avant, à Rousseau  
 dont je n'ai jamais entendu parler, et aussi  
 à Besson, qui disparut au mois d'octobre,  
 et à tous mes autres camarades.

Vers neuf heures le régiment s'en va.  
 Je reste à Ville-en-Ternois, avec une dizaine  
 d'auto. Vers midi des autos viennent nous  
 prendre, et nous conduisent à l'hôpital de  
 Nancy. Nous y déjeunons, et passons la  
 demi-journée dans un lit. Nous devons passer  
 dans la soirée, et dix heures on nous ras-  
 semble. Nous sommes assez nombreux, car  
 il y a des blessés et des malades de tous  
 les régiments du 20<sup>e</sup> corps. Nous prenons  
 le tramway pour Javelle où nous devons  
 embarquer. Mais quand nous arrivons  
 le train sanitaire est parti, et on nous  
 envoie au collège de la Halgrange, où  
 nous passons la nuit dans un très bon  
 lit, après un léger repas.

Le lendemain matin, les hommes sont  
 gardés-malades prennent nous prennent  
 que le déjeuner est prêt. Tous ceux

qui ne peuvent marcher sont servis dans  
leur lit, les autres au restaurant. Puis en  
attendant notre départ, nous faisons nous  
même dans le parc magnifique de  
l'établissement.

Depuis le matin, le canot fait rage, et ne se  
calme que vers midi. J'ai vu depuis que  
les allemands qui s'étaient avancés jus-  
qu'à Lunerville derrière nous, s'étaient  
retourneusement renoués ce matin, la 3<sup>e</sup> division  
avec de grosses pertes.

Sans l'après midi, les premiers Hesses arrivent  
ce sont des boches, et tous sont sérieusement  
touchés par des éclats et obus de combat  
si ailleurs a été un combat d'artillerie d'un  
côté Hesses raconte à une sœur qui parle al-  
lemand, que des plus loin qu'il voyait ses  
dans la plaine, ce n'étaient que morts et  
blessés allemands.

Et sur toutes après avoir cassé la croûte, on  
nous emmène en autobus et retourner à la gare  
de Javelle où nous embarquons, et à 8 heures  
le train démarre pour une direction qui  
nous est inconnue.

18 avril (suite) richuaille, je vais donc pouvoir  
manger un peu mieux et calmer cette  
faim qui me tiraille l'estomac depuis  
plus de deux mois.

11 avril. Hier j'ai eu le grand plaisir de  
recevoir une lettre d'Elise. J'en ai été très heu-  
reux. Elle ne me donne pas beaucoup de  
détails, mais enfin elle a de mes nouvelles,  
c'est le principal. Mais la correspondance  
met du temps pour aller en France. J'ai  
envoyé ma carte le 28 février et elle n'est  
parvenue à Beaumi que le 27 mars.

Aujourd'hui, je me suis beaucoup  
moins ennuyé. J'aurais reçu cette lettre  
ça m'a changé un peu les idées. Elle  
m'annonce l'envoi d'un colis de re-  
mèdes qui sera de bienvenue, quand il  
arrivera, d'ici peu, j'espère.

Elle m'annonce aussi qu'à la fin de  
du camp il y a un pays je lui ai fait  
parvenir un mot aujourd'hui et je  
bacherai d'aller le voir un de ces jours.  
13 avril. Hier soir j'ai encore eu une journée  
surtout, car j'ai reçu une autre lettre d'Elise  
celle-ci est datée du 21 mars, et est la réponse  
à la mienne du 2 mars. C'est la première que  
chère m'a écrite, mais le hasard a voulu  
que je ne la reçoive que la deuxième. J'en  
suis content, car dois être en bonne santé.  
J'ai aussi reçu la fiche de cela qui élise  
m'envoie. ~~Je~~ je vais l'avoir et sera aussi  
maintenant je m'ennuie beaucoup moins.  
J'ai enfin des nouvelles, et je vais avoir des

13 août 1918. Ce soir je n'ai pas  
encore de dormir, aussi pour passer  
le temps je m'en vais dans les  
incidents de la journée, que  
m'ont émerve, et sont cause que  
je n'ai pas sommeil.

C'est et alors je m'en vais quitter  
le camp de Giesse. J'ai été désigné  
ce soir, avec 2 Pls autres de la  
C<sup>o</sup> et nous devons partir demain  
dans la matinée. C'est primiti-  
vement, je n'étais pas désigné,  
mais, probablement que il fallait  
que je parte avec les autres, car com-  
me d'aucuns de ceux qui étaient  
d'abord désigné, ont été exemptés.  
Mais, il ont été remplacé, et c'est  
pour cela que j'ai été pris. Ça m'en-  
tête, car je m'étais fait des amis, et  
sans ne viennent pas, et puis, j'ava-  
is mes petites habitudes, que tout cela  
va changer. En outre notre correspon-  
dances et les colis, vont subir un retard  
considérable. Ils ne viennent pas de-  
jà trop vite, aussi je me demande  
comment ça va être mainte-  
nant.

Mais devant aller dans un nou-  
veau camp, à Guelmburgon Saxe

Ce soir j'ai également reçu mes pre-  
miers colis.

J'ai cependant en un moment  
de joie, car j'ai encore reçu un  
lettre d'Elis. Elle m'a fait plaisir.  
Elle m'a annoncé l'envoi d'un autre  
colis, qui va être obligé de courir après  
moi. Comme qu'il m'arrive complet.  
Puis elle me dit que mes camarades  
Dely et le frère Sigwart sont en bonne  
santé. Ils ont donc échappé à  
l'enfer de Passiges, et cela m'a  
fait grand plaisir. Je voudrais bien  
que il en fut de même pour d'autres  
partis, et aussi pour Beauvais, de  
Saint-Loup, dont je n'ai pas  
avoir de nouvelles.

C'est dommage que je quitte  
Giesse, maintenant, et la veille  
être tranquille. La correspondance  
venait assez bien. Les colis arri-  
vaient eux aussi, et j'avais pu  
enfin calmer le faim qui m'a  
tourmenté pendant plus de deux  
mois. Il était sans doute écrit  
à quelque part que mon sal-  
vaire n'était pas fini!!

Le matin de mardi, j'ai reçu un message  
car c'est ce matin que nous partons, et il faut  
rendre tout cela nous avons touché l'ordre  
d'arrêt avec le lieutenant, deux, un gilet,  
serpette, couteau, cuiller, garnelle et dame  
c'est pas une petite affaire. Nous allons  
à Quedlinburg en taxi, en wagon. L'ordonnance  
nous nous l'avait dit, j'imagine  
après seulement notre nouvelle adresse,  
probablement pour simplifier le ser-  
vice postal. Les cartes sont probable-  
ment parties de suite, puis du il  
n'y a pas de correspondance de plus  
ambulant a-t-il pour nos colis qui sont  
en route. On nous dit bien qu'il ne  
subiront pas un grand retard, mais  
on ne peut jamais savoir ici. Enfin  
j'en accepte l'augure.

Mais j'ai en la semaine de recevoir  
des nouvelles de Blanche, Isabelle  
et Henri. Je ne m'y attendais pas  
aussi j'étais content. Blanche m'a  
annoncé l'envoi d'un colis dit H. et Henri  
m'en annonce un prochainement.  
Si seulement j'en avais reçu un  
avant de partir. Enfin ça viendra  
et je n'aurai plus qu'à souffrir  
de la sans maintenant.

6 avril - Génie et matin, j'ai vu ce camp  
de Quedlinburg. Nous avons voyagé toute la  
journée d'été. La ligne du chemin de fer à  
suivi une vallée entre des collines qui donnent  
sans endroite un aspect merveilleux au  
paysage. Mais la végétation est véritablement  
hostile aux très ombrés. Sans presque tous les  
sais qui nous traversent, ce ne sont de la part  
de tous les yeux, petits ou grands, que vis  
et gestes hostiles. Des enfants même nous jettent  
des pierres. Cependant le train roule sans  
souffrir d'arrêt, et l'on oublie complètement  
de nous surveiller. Nous avons eu juste  
le sus avant de quitter le camp. L'un la  
pain se fait lentement sentir. J'ai encore un  
peu de pain, reste de ce que j'ai reçu dans  
mon colis. De plus un camarade s'est  
procuré une boule. Nous sommes cinq à  
saler la dessus, et ça ne va pas loin.  
Le soir seulement vers neuf heures, le  
train s'arrête dans une gare, et l'on  
peut enfin à nous. On nous apporte  
du café du vrai celui là, le français  
que les allemands nous donne depuis  
le 8 février. Puis deux petites saucisses et  
un morceau de pain, qui sont vite en-  
gloutis. Puis le train repart et arrive  
à Quedlinburg à 8 heures du matin.  
Nous restons dans le wagon jusqu'à 8

deux débarquons. En descendant je suis désagréablement surpris, car les gendarmes qui remplacent ceux qui nous ont accompagné sont tous armés de fusil Lebel.

Le nouveau camp est à environ 3 kilomètres de la ville, mais est très bien aussi très organisé que celui de Giessey. Les baraques sont très légères, et nous avons seulement deux parlasses pour trois. Point de drap, mais deux couvertures chacun.

Une fois encore nous avons eu le café, le pain et à midi la soupe. Elle est bonne, la viande elle ne m'a pas régalé. C'était de l'andouille avec de la viande, mais c'était cuit. Mais comme j'avais faim, ma foi je l'ai mangé moi, au contraire ceux.

L'autre nuit on organise notre installation. Nous nous sommes arrangés et nous restons avec les camarades ensemble.

Après je me suis couché très vite aussitôt la nuit est venue et je n'avais pas fermé l'œil dans la nuit. J'ai bien dormi. Mais il faudrait pouvoir s'endormir comme cela jusqu'à la fin de la captivité, car aussitôt levé l'ennemi recommence.

Je n'ai pas eu de café et le pain ensemble à midi. La soupe à 11 h et 5 heures. Nous devons avoir de la viande tous les jours. La ration de soupe et un peu plus forte qu'à Giessey, ce qui n'est pas un mal.

Les autres prisonniers d'ici ont en général meilleure mine que nous autres, preuve qu'ils ont moins souffert que nous.

Nous ne fumerons sérieusement que toutes les semaines. Une fois une carte, l'autre une lettre.

8 avril. Maintenant nous sommes installés. Nous ne serons pas plus mal qu'à Giessey, mais que plus mal sous le rapport de l'installation. C'est ce n'est pas nos camps modèles, mais nous ne sommes pas mal ici, et Giessey nous avions plusieurs fois dans la journée, ici nous n'en avons qu'une le soir à 5 h. En dehors de cela, nous n'avons rien à faire absolument rien à faire, que les services de la baraque, que nous faisons chacun notre tour. C'est l'activité la plus complète, ce qui empêche fatalement l'ennemi.

Quelques fois au soir je passe toujours les mêmes idées, et ça revient toujours au même.

J'attends toujours le soir avec grande impatience, car malgré qu'ici la ration soit un peu plus forte, j'ai toujours faim. Comme que ce changement ne le retarde pas trop.

VIII  
 Nous allons toute la nuit. Dans les gares où le train s'arrête, nous sommes accueillies par les Dames de France. Le lendemain matin nous arrivons vers 10 heures à Dijon, où nous le soir de descend.

Nous faisons une visite dans le hall de la gare. Dans les plus malades, et tous les blessés appartenant à la troupe, les autres restent à Dijon. Je prends le train qui part vers 1 heure. Ce train ne s'arrête nulle part où nous allons, mais le bruit court que c'est à Bordeaux. Tout le long du parcours, nous sommes accueillies et soignées par la Croix Rouge et les Dames de France. En plus de cela, dans toutes les gares les populations nous font un accueil chaleureux, et nous donnent toutes sortes de notes, Laines, pain, de, fruits, vin, biscuits, œufs, etc. Le voyage ne nous semble pas trop long. Cependant nous traversons toute la France en biais et nous arrivons le lendemain vers dix heures à Bordeaux. Ce n'est pas là le terminus du voyage, car nous sommes encore accueillies et le train se fait, en route pour Bayonne, où nous arrivons le lendemain matin vers 11 heures, trois nuits et deux jours de voyage. Des amis nous attendent à la gare

et nous nous portent à l'hôpital militaire. C'est le premier train sanitaire qui arrive dans la ville, et la population nous fait une belle oration.

En arrivant à l'hôpital, on nous donne du linge propre, puis le déjeuner que l'on nous sert au lit. Ensuite les médecins nous passent la première visite.

Pour moi-même le médecin ne m'ordonne que des massages et du repos, mais les blessés arrivent continuellement à l'hôpital et il faut leur faire de la place. Les plus malades sont envoyés au dépôt de leur régiment. Arrivé le 27 août à l'hôpital, je salue tout le monde le 1<sup>er</sup> jour.

Je suis seul de mon régiment, et je me demande comment je pourrais passer tout mon temps à la maison. Car c'est bien embêtant de passer à 50 kilomètres de la maison sans pouvoir y faire son tour. A Bordeaux je change de train, et je file sur Bourdeaux et Orléans. Bientôt mon panier est plein. Je descendrai aux environs, et si il y a des trains pour Montargis, j'irai à Beauce. Car plus je me rapproche de chez moi, plus j'ai grande envie de connaître mes amis Paul, et de revoir toute la famille.

19 avril - L'ennemi est si grand  
 au à Guesy. Cependant nous sommes très  
 très plus tranquilles. On peut aller dans  
 la journée à 5 H 1/2 et c'est tout. On exerce  
 un peu journalière. Ça nous change un  
 peu parce nous avons trop de tranchées de cette  
 stade journée est horriblement longue.

La ration de nourriture est un peu plus forte  
 nous en recevons elle est moins bonne  
 mais, soit on nous a donné une soupe à  
 la betterave pour nous et à l'eau. Elle  
 a un goût détestable, et il faut éviter  
 la faire comme nous la faisons, pour la  
 saler, car par moment de ce que se livre.  
 Quand donc tout cela sera fini.

Et la cantine, il y a bien vendu toute  
 sorte de choses à manger, mais il faut aller  
 de l'argent, et de plus plus de deux fois  
 sans rien de bon. On y a rendu du pain  
 de terre cuit, à l'eau, des câlines de sucre  
 au lait chaud, du fromage sale, de la char  
 cuterie, mais pas de pain.

21 avril - Aujourd'hui nous avons écrit une  
 carte. C'est maintenant à ce que nous avait été de  
 nous pour nous écrire comme à Guesy, et c'est  
 très bon nous.

Cependant nous n'avons pas encore eu de  
 colis de distributeur depuis notre arrivée. La ration  
 que l'on donne a bien été un peu plus

forte je souffre toujours de la faim. Et pour  
 plus je me couche toute l'après-midi. Cependant  
 cette vie là est bien déprimante, et le caractère  
 s'aggrave à ce régime.

### VIII

Une nuit et une journée passées en  
 attente de fer, le train arrive aux abords  
 des minutes d'arrêt. Je descends et je  
 demande s'il y a des trains pour Montargis  
 qui m'emploie me répond affirmativement  
 en disant que la ligne est même très des-  
 servie, étant la ligne stratégique du combat  
 de Chalons. Il est à ce moment 5 H 1/2 et le  
 train pour Montargis est à 5 H 50. Je des-  
 cends mon sac et mon fusil du train de  
 Paris, et je vais à la salle d'attente. Quand  
 le train arrive je saute dedans. Mais tout  
 ce qui n'est pas parti, j'ai tout fait pour  
 qui un grade quelconque s'avise que  
 ce n'est pas la ligne directe pour rentrer  
 à Paris, et me fait descendre. Enfin il  
 s'ébranle tout de même, et je pousse  
 un grand soupir. Ah que j'aurais  
 aimé voir cher moi.

Le train marche lentement à mon  
 gré. Un de mes voisins me tient  
 conversation, mais ce ne m'intéresse  
 guère.

Le jour, vers 8 heures il arrive à Bellegarde où je descends. Je serre la main à quelques amis que je trouve sur le quai et je m'achemine avec mon bagage à la maison. Je suis plutôt regardé, mais je ne suis pas connu par beaucoup.

Papa est assis au frais à la maison et il est surpris lui aussi. Il était loin de m'attendre. Il faut que je raconte mon histoire, car je suis le premier qui revient du feu. Puis, nous montons à la maison. Nous songeons au moyen d'aller à Beaune, car il n'y a pas de train avant le lendemain, chez moi. Nous allons demander à M<sup>r</sup> Michaux s'il veut bien m'y conduire avec son auto. Il accepte volontiers, et après avoir bien nous en avons rendez-vous pour le lendemain matin à 11h. Puis, retour à la maison pour dire. Chacun fera ce qu'il veut et nous allons à la messe.

La soirée passe vite et nous nous couchons tard, mais nous sommes très contents et heureux de bonne heure. Je suis vite mis en tenue, et nous descendons le temps de boire la goutte chez Delacour et nous remercions M<sup>r</sup> Michaux

qui revient au devant de nous. Nous montons en voiture, et en route pour Beaune, où nous arrivons environ un quart d'heure après. Il est environ 8 heures, tout est calme dans le pays. M<sup>r</sup> Michaux fait marcher la corne de son auto, ce qui réveille les voisins, cependant que M<sup>r</sup> Gardeloup vient nous chercher. Mon arrivée produit quelque sensation, car tout le monde me croit blessé. Etienne et Emmanuel, réveillés en sursaut, ne peuvent croire leurs yeux. Nous sommes tous contents, et fâchés de nous retrouver. Il faut que je raconte mon aventure, cependant que l'on nous fait nos félicitations.

Mais il faut que Papa et M<sup>r</sup> Michaux restent, ayant à faire à Bellegarde pour le marché. L'auto remise en marche je lui dit au revoir, et ils repartent. Pendant ce temps le bruit de mon retour est répandu et déjà beaucoup de clients viennent demander de mes nouvelles. Mais je suis obligé de raconter mon histoire.

Etienne me raconte les nouvelles de la maison depuis mon départ. Pendant ce temps Etienne s'est réveillée et elle est très heureuse de me retrouver. Elle me raconte Paul l'ancien, qui était

tant, le suis très content de le voir. Il est  
moins gros que Lucienne était, mais il  
tient bien, c'est le principal. Il ne lui  
ressemble pas non plus, il est plutôt du  
côté d'Élise que du mien.

Un seul bémol, je vais porter le pain  
avec Élise. Tous les clients sont surpris  
de me voir, et tous me demande des  
nouvelles que je ne leur ai jamais données, car  
connaissant bien beaucoup d'ennemis  
de ne pas recevoir de correspondance. Il  
m'a rien d'étonnant, car la route était  
très mal, faite au début de la guerre.  
Nous rentrons assez tard de tournée,  
et nous dormons. Le temps passe vite,  
et il faut bientôt songer au départ.  
Le train pour Paris part en effet à 24 1/2  
et il me faut encore une fois faire mes  
adieux. Cette fois j'ai le cœur plus serré  
que la première fois, et ça me fait  
quelque chose de quitter tout ce que  
j'aime tant la deuxième fois. Le 3 août  
je ne me figurais pas que j'allais à la  
guerre, le 20 j'ai vu la mort passer par  
de moi, et ça ne me dit rien de ce  
drame.

Élise m'accompagne jusqu'à la gare.  
Nous sommes partis en train, et elle fait  
attendre le train. L'instant nous

coupe la parole, et nous ne causons pas  
beaucoup. Le train arrive, et après avoir  
embrassé Élise une dernière fois, je m'en  
sors tristement, en route vers la destinée.

Dans le compartiment où je suis je  
trouve des gens heureusement plus gais  
que moi, et cela fait une diversion à  
mes pensées. Un de mes compagnons m'a  
même offert la bière à Pithiviers. Qui a  
changé, comme nous avons plus d'un  
arrêt, il nous ennuie avec  
nous, autre dîner dans un restaurant  
en face la gare.

Et nous reprenons le train pour Paris vers 5 1/2  
et il marche lentement, et après de nombreux  
arrêts il arrive enfin en gare d'Asnières à 4 1/2  
et j'arrive à six heures. Personne ne m'attend  
et je suis obligé d'attendre jusqu'à 7 heures pour  
me faire porter chez moi. Si j'avais eu  
un peu plus de temps que j'en ai eu, j'en  
aurais eu moins de peine. Mais je ne pourrais pas  
le savoir.

Le 4 août, j'ai vu rien de nouveau, ni lettres ni  
nouvelles. Ça paraît bien que ça n'a rien  
d'extraordinaire à cela, mais cependant je  
me demande, ainsi sans aucune occupation,

26 avril. Hier j'ai reçu une lettre de Louis qui m'a fait grand plaisir. J'aurais été cependant bien contents de voir le colis qui elle m'a envoyé. Malheureusement il ne faudra attendre encore car le service des colis se fait bien mal ici, et nous n'avons pas de la farine. Quel supplice! surtout quand je vois les camarades qui reçoivent un bon pain de France. Cet après-midi je suis allé en corvée pour travailler à mettre des cailloux sur la route. C'est un métier que je ne m'attendais pas de faire, mais je m'en suis bien, moi qui suis de temps en temps en Allemagne, je ne travaillerai que quand j'y serai tout à fait forcé. Et comme aujourd'hui nos gradés n'étaient pas trop embêtants, j'ai remis en rang les tablettes de cailloux, sous la direction des gradés, qui nous regardent un peu comme des bêtes curieuses. Seulement d'après être pendant 11 heures au grand air, j'ai ma ouverte à dix heures et la route à l'ombre que l'on nous a servis ce soir a été vite engloutie. Et encore, une fois je rais vite couché avec la farine. J'ai bien du mal à m'habituer à ce régime.

30 avril. Depuis le 27 j'ai commencé à travailler le temps moins long, car j'ai déjà reçu deux colis, un de Louis et l'autre de Blanche. Tous deux m'ont fait grand plaisir, car il y avait du pain dans tous deux. Il était un peu rassis, mais je suis tellement rassuré que je le trouve quand même excellent. Je me suis pas encore le plus mal partagé, car d'aucuns reçoivent du pain complètement gâté. Ça fait un plaisir de boîtes quand ils ouvrent les colis, mais pour nous autres ce n'est pas amusant.

J'ai vu hier qu'il y ait rien de changé, il y a tout de même du ravitaillement. J'ai touché mon mandat il y a deux jours et il a été de bienvenue. Pendant le temps que j'étais dans le sud. Cependant il n'y a pas grand chose à acheter, mais ça m'a permis de payer mes dettes. Je n'ai pas encore eu de colis. Ça me tourmente beaucoup, car j'ai demandé dans quel état ils sont me parvenant.

Il y a à la compagnie un garçon de Juranville, j'ai fait la connaissance et j'ai fait quelques échanges. Ses plus récents a reçu plusieurs colis de pain.

J'en en a cédé un morceau, et j'en ai été très heureux. Comme j'avais des conserves et du chocolat que Blanche m'a envoyés, j'en ai fait un peu ma part. Seulement il faudrait maintenant que les autres cols arrivent, car encore une fois je n'ai plus rien.

Mais j'ai eu la joie de recevoir des nouvelles de toute la famille. Deux lettres d'Élise, une de René et une autre d'Éugène. Tout le monde est en bonne santé et j'en suis très heureux. René m'annonce un colis en route. Ça en fait six dans la semaine du 4 au 11 avril, et j'en ai reçu aucun. Il arriveront peut-être tous ensemble. Pourvu qu'ils ne soient pas trop abîmés.

Mais j'ai eu la joie de recevoir un colis. Il contenait deux pains de 4 livres, ainsi ils ont été accueillis avec joie et je me suis couché le soir le ventre plein, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Maintenant j'attends les autres colis avec impatience, car j'ai vu que le principal il est resté, mais je n'ai rien à manger avec.

Mais hier soir j'ai reçu le colis qui était en route le 4 avril. Le pain n'était pas trop abîmé, mais les œufs étaient pourris. Il n'y a rien d'étonnant à cela, depuis si longtemps qu'ils étaient en route. Depuis hier je n'ai rien reçu.

Je ne sais pas si que les tranches ont depuis quelques jours, mais ils sont de bien meilleure humeur en ce moment. Hier ils nous ont fait rester deux heures rassemblés, tout prétexte que nous n'arrivons pas à aller vite au rassemblement. Quelques uns qui s'étaient écarter de leur place ont été bouillonnés par eux, et plusieurs même ont subi des coups de fusil au cul. Il n'y a rien à dire. Quels brutes qu'ils sont même. Ils ne sont pas tous pareils heureusement. N'empêche que c'est dur de se voir traité ainsi.

J'ai eu une grande joie ce soir. J'ai reçu la photo d'Élise, avec Lucienne et de Paul. J'en ai été très heureux, car depuis si longtemps que je les ai vus, j'étais impatient d'avoir cette photo. Elles m'ont

Je serai moi-même seul. J'ai trouvé Paul  
considérablement changé. Il est vrai  
qu'il n'avait que quatre semaines  
quand j'en ai vu pour la première  
fois.

Également j'ai reçu une lettre d'Elise  
et une de Isabelle. Les deux m'ont fait  
grand plaisir. Isabelle me dit qu'elle  
m'envoie ses colis d'en deux très  
content, mais j'aurais préféré qu'elle  
garde son argent qui elle adhérent,  
car je suis sûr qu'elle doit en  
avoir besoin pour élever ses trois  
enfants. Maintenant je ne souffre  
plus de la faim. Avec le pain  
qu'Elise m'envoie, je peux enfin  
faire de bon repas, aussi le  
beurre me semble moins long  
depuis que j'ai l'estomac garni.  
15 mai. Depuis quelques jours le bruit  
court avec persistance que le Boche, au-  
raient reçu un grand échec en France  
du côté d'Amiens. Qui a-t-il de vrai  
de tout cela? On ne peut rien savoir  
de précis, car on ne voit jamais de  
journalistes Boches, sauf ceux écrits  
en français: la Gazette de Verdun  
et le Bruegelles. Mais s'il y en a, j'en

mais, le Boche, sont toujours vaincus.  
D'un autre numéro du 18 mai, la Gazette  
annonce deux grandes victoires remportées  
sur le Ruisseau, avec au moins 1000 prison-  
niers. Ce qui est en fait des prison-  
niers remis depuis que je suis en Allemagne  
et à croire que les Russes de la guerre ont  
pris comme des lachins. Heureuse-  
ment que dans tout ce qui nous est  
raconté il y a beaucoup d'exagération,  
vous nous raconteriez bien que les Boches  
nouvelles soient vrais et que les  
mandats Boches soient bientôt vaincus.

Depuis hier j'ai deux colis qui sont  
arrivés, mais j'ai peur de les avoir  
que tard, ce qui fait encore deux jours  
à attendre pour voir si probablement  
encore être moi-même, et n'est pas arrivant  
surtout, mais je suis quand même  
content de l'argent.

Avec un camarade, Boulanger  
à Pré-à-Nouvelles, dans le Loiret, nous  
avons formé une association pour envoyer  
nos colis. Comme cela, nous aurons  
toujours quelque chose, soit l'un  
ou l'autre. Nous avons fait tout  
en commun, même l'argent.

Chaque (il y avait aussi) a reçu  
ce matin, très franc dans un coin.  
Heureusement car les fonds étaient  
en baisse en ce moment, mais nous  
n'avons pas grand chose à acheter,  
ce fait le sucre et le lait pour le café  
car maintenant nous pouvons  
avoir du café au lait, et c'est bon  
après avoir eu que du lait, souvent  
sans sucre depuis très mois.

15 mai. Le matin j'ai touché les deux  
colis qui m'avaient été ramonés, ce sont  
les colis que René et Isabelle m'ont en-  
voies. Dans celui d'Isabelle il y avait  
une lampe à alcool, et elle m'a servi tout  
de suite.

René m'a juré qu'il avait des boîtes de petits  
frais, et nous les avons mangés en com-  
pagnie d'un de ses amis, Bonneau  
un boulanger aussi, Charrelis  
et Lecote. Nous avons ma foi très  
bien digéré. D'ailleurs voici le menu

- Hort d'aigre
- cardons - beurre
- Caroube du Périgord
- Salis Poi
- fromage Bidault
- Confiture -

fromage que nous n'avons même  
un verre de vin pour arroser tout  
cela. Mais nous avons appris à nous  
contenter de peu, et nous étions  
heureux d'être aussi rassemblés au-  
tour de la table très serré, et nous  
avons mieux digéré qu'avec l'ordinaire  
du camp, qui cependant était bon  
aujourd'hui, jusqu'il y avait une pièce  
de hommes de terre avec du boudin.

Il n'y a de plus en plus le bruit court  
que le boche finiraient la pile en France.  
C'est fait il n'est de fait ça, je voudrais  
bien que ce soit vrai. Mais il n'est fait  
et comme ici, que je reste incrédule.

Mais les journaux que nous voyons,  
les boches sont toujours vaincus, et  
surtout tout le affaibli, et il nous  
sent le René avec de petits fruits, en  
gardant toujours un nombre incalcu-  
lable de prisonniers.

Puis depuis longtemps on parle de  
l'entrée en scène de l'Italie. Mais  
je suis sûr qu'elle n'est pas si bête que  
cela. Enfin attendez.

Mais tout ça ne fait pas arriver  
les colis, bien vite, car je n'ai pas encore  
reçu ceux du 18 avril, et le pain va  
manquer du même

23 mai. Jour de Pentecôte, journée triste, et cependant il fait un temps superbe. Cependant je me suis bien amusé. Il y a déjà un peu que je n'ai eu des nouvelles, mais cependant je pense que ça va bien à la maison. Hier soir, j'ai reçu deux colis. Un de chocolat, contenant deux pains, mais dans un état tel que j'ai été obligé de les jeter. Cela m'a fait bien mal au cœur, car je les attendais avec impatience. L'autre était le colis de chocolat que j'avais demandé à Blanche. Elle m'a fait plaisir, car comme j'étais sans le sou, j'en ai rendu un douzaine de tablettes, à un mark pièce, ainsi cela m'a permis de payer quelques dettes, et de me faire un peu d'argent.

En ce moment où tout de suite courent, il est un fait qui doit être bon, l'argent allemand fait le mark qui valait 1<sup>fr</sup>. Il avait la guerre a baissé beaucoup de fois, quelque temps. Avant notre départ de Suisse, le banqueier faisait 2 marks 49 pour 10<sup>fr</sup>. On arrivait ici, il donnait 8 m. 69 et mais.

depuis c'est 9 marks 9. Malgré toutes leurs affirmations, le manque d'argent se fait tout de même sentir, et l'argent français se trouve bien.

Encore une fois quand donc tout cela finira?

24 mai - j'ai reçu aujourd'hui une lettre de chez qui m'a fait plaisir. C'est la réponse de deux cartes que nous avons écrites avant de partir de Genève. Maintenant que la nouvelle adresse est arrivée tout est au point pour la correspondance et le colis nous vient un peu plus vite.

J'ai eu un moment d'émotion tantôt, car les bocks ont formé un détachement de prisonniers qui ont quitté le camp cet après-midi. Heureusement je n'ai pas été désigné. Comme lui j'en va, mais Chancelier et Placien restent eux aussi.

Le week-end de départ a eu lieu hier, mais il n'est pas définitif. Les partants ont seulement changé de lieu en attendant le départ de demain dont nous avons lieu demain. Hier j'ai reçu le colis qui était arrivé en poste le 25 avril. Le pain était encore arrivé et sur huit livres j'en ai juste

sauf une livre et demie. C'est dur  
quand même de jeter tant de sans  
quand on en souffre comme ici. C'est  
bien que maintenant les colts vont arri-  
ver un peu plus vite en venant direc-  
tement.

30 mai. Depuis hier j'ai eu sous les yeux  
le *Bruxellois*, journal publié par les  
Boches à Bruxelles, et il annonce que  
l'Italie a déclaré la guerre à l'Autriche.  
Je pense bien que l'entrée en scène de  
ce nouveau belligérant va avancer  
un peu la fin de la guerre.

Les Boches doivent tout de même trouver  
la tâche qu'ils se sont imposée, très dure.

Il y a quelques jours il y avait deux d'uni et  
un jockey nous racontait que dans les  
Italiens la guerre finirait au mois de  
novembre, et avec il y en avait jusqu'à  
novembre, mais le résultat serait le même.  
Ce sont toujours eux qui seront vain-  
cus. Ils sont comme nous, ils ont  
aussie confiance, mais cependant  
quelques uns ont mauvais caractère  
et depuis quelque temps leur  
humeur s'en ressent, et nous am-  
si, car ils nous ont d'arguments  
un peu trop frappants, nous

nous faire comprendre ce qui les  
font de nous.

14 juin. Voilà quelques jours que je n'ai  
rien noté, mais aussi il n'y a rien de  
très saillant. La vie se continue toujours  
aussi monotone. On quinze jours je  
suis allé trois fois au marché. Il m'a  
fallu faire le nécessaire, et ça n'a  
rien d'agréable, aussi aujourd'hui  
j'ai commencé la semaine je me  
suis fait porter malade.

Il y a deux jours j'ai reçu une carte  
d'Elise avec la nouvelle adresse. Ma  
première carte a mis un mois pour  
parvenir à destination, ça m'a rien  
étonnant après cela que je sois quel-  
que temps sans nouvelles.

J'ai aussi reçu deux colts la semaine  
dernière, mais hélas j'ai été obligé  
de jeter presque tout le pain, ce  
m'a fait mal au cœur, car c'est ce qui  
manque le plus ici, et c'est celui que  
les Boches nous donnent. Venant de jeter  
un plus mauvais.

14 juin. Depuis hier il n'a encore rien d'important  
et il n'y a plus grand bruit dans les baraquements.  
Ravit de jureraille s'en va, car il est cultivé  
dans, et aujourd'hui, ce ne sont que des colts.

naturel qui parle.  
 J'ai reçu cette semaine ces vides que de  
 l'argent, j'en ai été surpris, mais j'ai été  
 content, car les fonds commencent à être  
 en train.

Les correspondances ne viennent man-  
 tenant assez vite. Hier j'ai reçu une  
 carte du 7. J'en avais déjà reçu la  
 veille du 5 et du 8. Si seulement les  
 notes pourraient aller aussi vite.

7 juillet. Depuis quelque temps je n'ai rien noté,  
 car il y a une campagne de forêt, mes  
 camarades ont été tués, nos les boches, j'en ai  
 été très étonné, et je ne voyais plus les res-  
 tants. J'ai été très surpris quand il me  
 les ont rapportés, j'alla deux fois.

Le 11 est toujours monotone au camp. Je ne  
 vais toujours pas au travail. Je suis exempt  
 depuis une dizaine de jours. Mon genou  
 me fait mal en ce moment. Quel mal, rien  
 maintenant il ne fait mal. J'espère qu'il faudra  
 que je prenne bien des précautions quand  
 je serai rentré en France. Mais quand de-  
 vras-tu être là.

Les jours d'ennemi il a eu un départ  
 d'infanterie sous la France. Il y avait échange  
 en Suisse entre les Russes, allemands. Parmi eux  
 se trouvaient mes camarades nommés  
 Grange. Nous étions les deux, et

J'ai été pénalisé de le voir partir. Mais mon-  
 tant le temps me semble plus long car  
 nous faisons tous deux d'interminables par-  
 ties de triquet, ce qui faisait passer le temps  
 aussi vite.

11 juillet. J'ai une carte que j'ai reçue hier. Elle  
 m'annonce que Louise est très malade.  
 Ça me tourmente, et je voudrais bien avoir  
 d'autres nouvelles plus précises.

13 juillet. Ce matin Tacet est parti travailler  
 dans la culture à une vingtaine de kilomètres  
 d'ici. C'est probablement pour faire la moisson.  
 Si c'est vraiment comme ça ces jours-ci elle  
 ne sera pas belle. Les blés et les orges ne sont pas  
 hauts et sont brûlés avant d'être mûrs,  
 car il n'a pas pu ainsi dire pas plus de jours  
 que nous sommes ici, et avec ça il fait  
 souvent du grand vent qui dessèche tout  
 et cependant il ne fait pas de grande  
 chaleur.

18 juillet. Mauvaise nouvelle reçue hier soir.  
 Louise est morte le 27 juin. C'est un bien  
 grand malheur pour Henri, qui se trouve  
 seul à 29 ans.

20

20





Blanchissage 44

31 mai	0.60
7 avril	0.90
14 —	0.70
26 avril	1.10
1 <sup>er</sup> mai	0.55
	<hr/>
	3.85

Donné le 3 mai accompli 2<sup>n</sup>

Reste de	1.85
6.14	0.45
1.21	0.50
	<hr/>
	2.80

Paix le 22 mai 2<sup>n</sup>

Reste de 0.90

*Le soldat est payé par le 21e Régiment d'infanterie coloniale, 5e Compagnie, le 22 mai 1918.*

*Montreuil (Seine)*

*Le soldat est payé par le 21e Régiment d'infanterie coloniale, 5e Compagnie, le 22 mai 1918.*

*Montreuil (Seine)*

Ménu de la Semaine Sainte

1915

Lundi jus d'orge et de maron gullie

Mardi jus

Mercredi jus

Jeudi jus

Vendredi jus

Samedi jus

Dimanche jus

Ménu

Lundi Potage trix clair

Mardi Haricot et porc frais

Mercredi Potage à la farine de blé dur

Jeudi Champ et artich (boeuf)

Vendredi Haricot

Samedi Potage farine de blé dur

Dimanche Poulet à la crème

Sais

Lundi potage à l'orge (tri clair)

Mardi potage à la farine trix clair

Mercredi Eau chaude

Jeudi potage à la farine de blé dur

Vendredi potage à la farine de blé dur

Samedi Soupe

Dimanche Soupe

Gailbont Gimmardin  
L'ambroisie Ome

Calissi Marius Laurent  
chez m<sup>r</sup> Gillot cimentier  
59 quai Paul Bert 59  
Cour (J. S. L.)

Jaggi Corinne  
Bonneuf

Amandon | Vanlon

M<sup>r</sup> Prot Chapeau & Charbonnier  
Van Saint Jean de Braye

Palme Marie

Grange Jean Louis foy  
Suzette  
Rhône

Corbin J. 10 rue Mars 10  
Paris XI<sup>e</sup>

### 1915 Christliche Festtage 1916

1. Januar	Neujahr	1. Januar
6. Januar	Heilige drei Könige	6. Januar
2. Februar	Lichtmess	2. Februar
16. Februar	Fastnacht	7. März
25. März	Maria Verkündigung	25. März
2. April	Charfreitag	21. April
4. April	Ostern	23. April
18. Mai	Himmelfahrt	1. Juni
23. Mai	Pfingstfest	11. Juni
8. Juni	Fronleichnam	22. Juni
29. Juni	Peter und Paul	29. Juni
1. Novbr.	Allerheiligen	1. Novbr.
17. Novbr.	Bussstag	22. Novbr.
21. Novbr.	Totenfeier	26. Novbr.
8. Dezbr.	Maria Empfängnis	8. Dezbr.
25. Dezbr.	Weihnachtsfest	25. Dezbr.

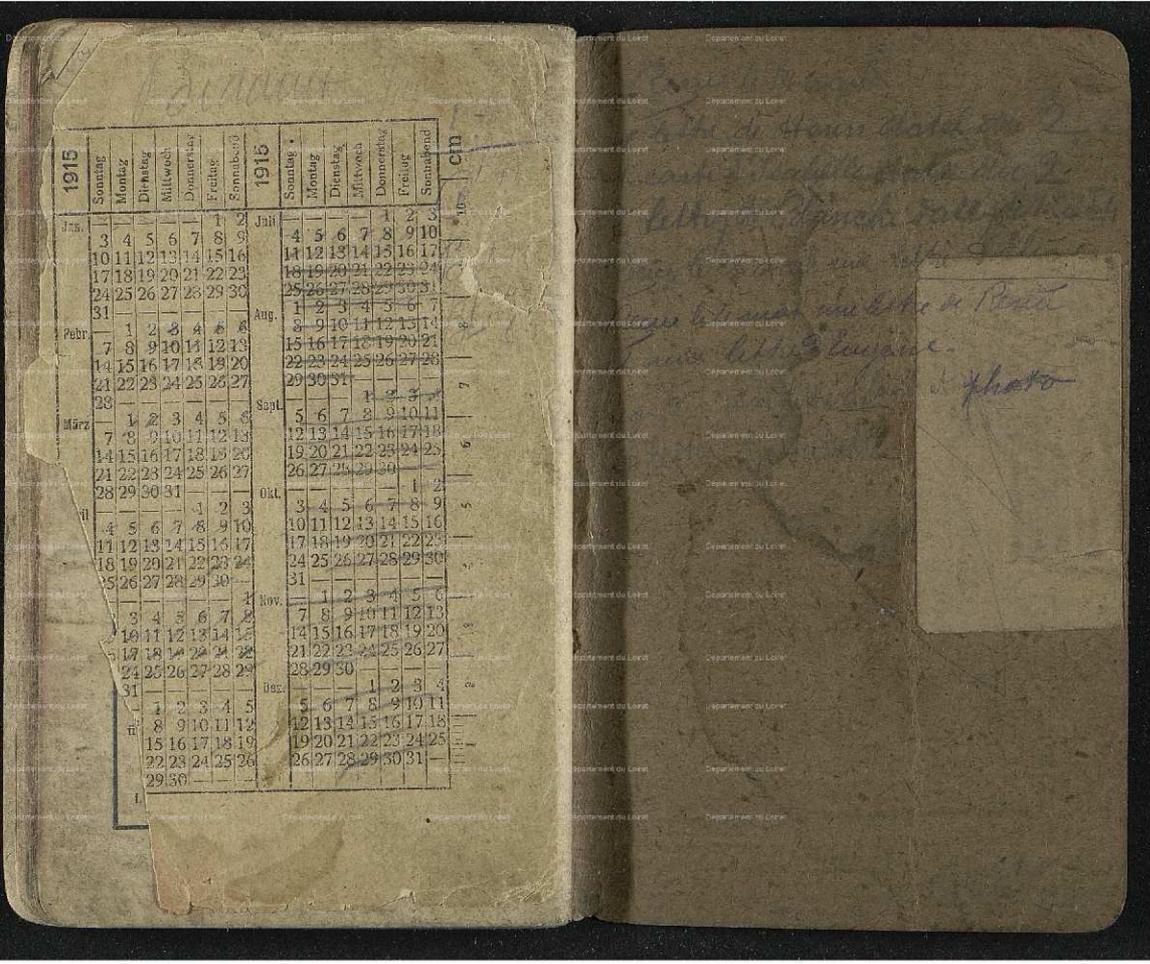
27. Januar Kaisers-Geburtstag.

### Postsendungen an Soldaten

bis einschliesslich Feldweibel, jedoch mit Ausnahme der Beurlaubten und der Einjährig-Freiwilligen, gestattet, wenn mit dem ohne jede Abkürzung geschriebenen Vermerk „Soldatenbrief Eigene Angelegenheit des Empfängers“ versehen, und wenn Aufgabe- und Bestimmungs-ort nicht derselbe ist, nachstehende Porto-Vergünstigung: a) Gewöhnliche Briefe bis zum Gewichte von 60 Gramm und Postkarten sind portofrei; b) Postanweisungen über Beträge bis 15 Mark kosten 10 Fig Porto (bei der Aufgabe zu entrichten); c) Pakete ohne Wertangabe, frankirt oder unfrankirt abgesandt, kosten bis zum Gewichte von 3 kg einschliesslich und ohne Unterschied der Entfernung 20 Fig Porto.



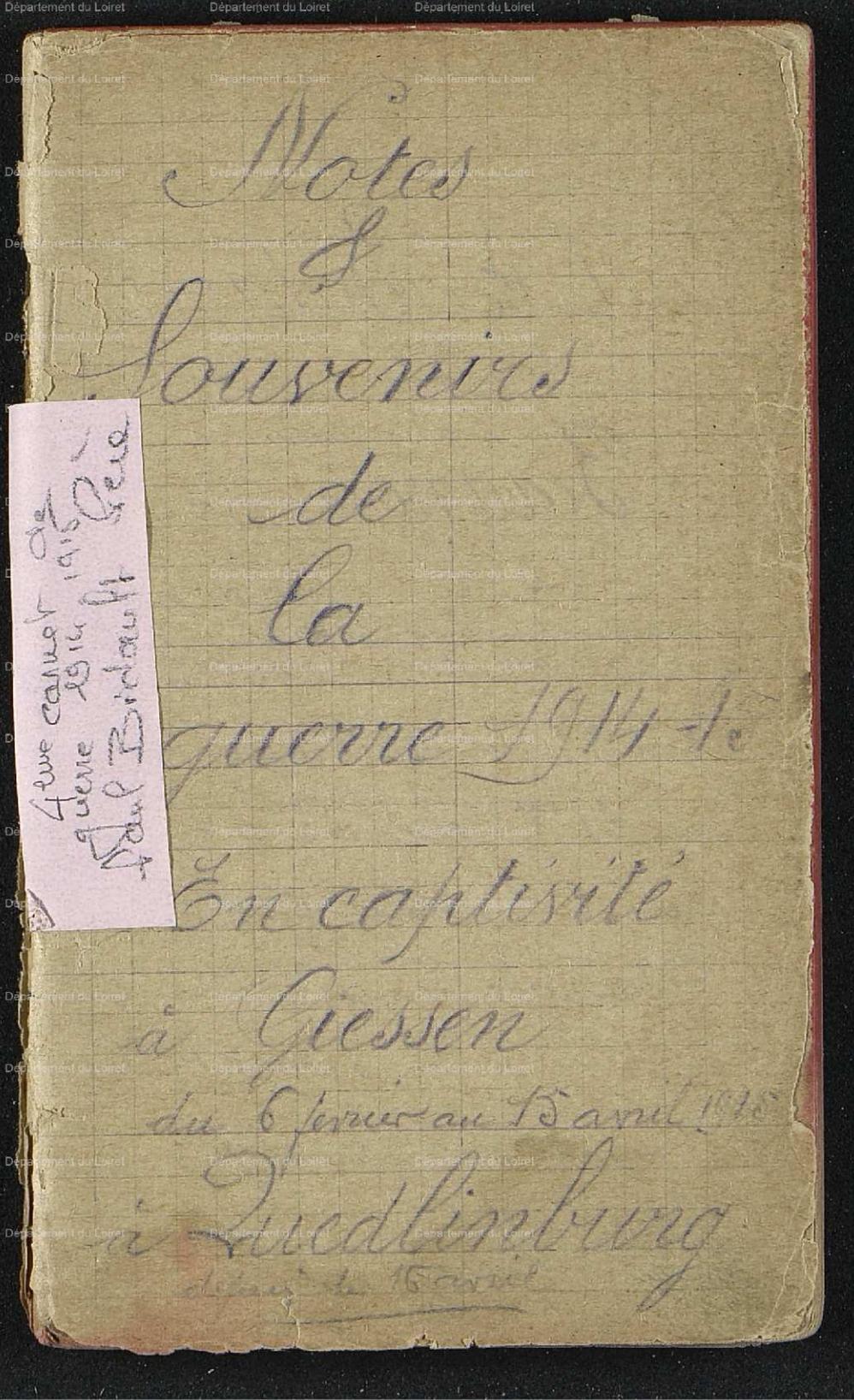
6 NUM 48 - Papiers de Paul Bidault, soldat au 21e Régiment d'infanterie coloniale, 5e Compagnie, en 1914-1918.



6 NUM 48 - Papiers de Paul Bidault, soldat au 21e Régiment d'infanterie coloniale, 5e Compagnie, en 1914-1918.



6 NUM 48 - Papiers de Paul Bidault, soldat au 21e Régiment d'infanterie coloniale, 5e Compagnie, en 1914-1918.



Notes  
&  
Souvenirs  
de  
la  
guerre 1914-18  
En captivité  
à Giessen  
du 6 janvier au 15 avril 1918  
à Zuedlinburg  
depuis le 15 avril

4ème canon 1915 1916  
Paul Bidault 5e Co

Paul A. Bidault  
Boulangier

à Beaumont-la-Rolande  
Loiret

Soldat au 11<sup>me</sup> Colonial

du 3 août au 30 août 1914

au 21<sup>me</sup> Colonial

depuis le 5 octobre 1914

Prisonnier depuis le

3 février 1915

au combat de Massiges

France

IX

Je n'ai oublié de noter un indennité  
qui a précédé mon départ de l'hôpital  
à Bayonne.

Comme nous étions rassemblés dans  
le court de l'hôpital, un des médecins  
qui nous soignaient, nous a dit à  
peu près, notre bonne aventure, j'ai  
le liquid de la main.

C'est ce qu'il m'a dit. Sait-on que je  
n'ai jamais été blessé au cours de la  
guerre, que je vivrais assez vieux,  
(jusqu'à 75 ans), que j'aurai quelques  
enfants, et que je deviendrais riche?

Il a ajouté qu'il ne fallait pas s'en  
trop fier à la espérance, que  
quelques années la prédiction ne se réal-  
isait pas. Je suis de son avis.

Je n'ai pas la suite ce qu'il  
m'a dit dans ce qu'il m'a dit.  
Jusqu'à présent je ne suis pas  
blessé. La guerre n'est pas finie, et  
je suis, mais je suis à l'abri des  
balles et des obus. (5 mai 1915)

Ceci dit je reprends mes notes au  
moment où je les avais laissées.

Je me suis porté capitaine au  
bureau du major, et je suis  
affecté à la 22<sup>me</sup> compagnie

au fort. Dès mon arrivée à la C<sup>1</sup><sup>e</sup>  
je suis entouré par tous les cama-  
rades qui eux ne sont pas encore  
allés au feu. Il faut que je leur  
raconte mon odyssée, car je suis  
un des premiers revenus du front.  
Le lendemain je vais à la visite. Le  
médecin me met seulement deux jours  
d'arrêt de service, mais ne me fait  
rien d'autre. Cependant je peine tou-  
jours pour marcher. Mais j'ai l'air  
maintenant de pouvoir me reposer.  
Mais le lendemain 6<sup>e</sup> 7<sup>h</sup>, je suis de  
nouveau reparti au feu. Ça m'en  
bâche un coup, aussi immédiatement  
je me fait soigner malade. Le méde-  
cin m'examine de nouveau, et re-  
connait que j'ai quelque chose au  
genou. Il ordonne de m'faire des pom-  
mes de feu au genou, et me déclare  
incapable momentanément à faire  
campagne.

Le détachement formé le 6<sup>e</sup> <sup>septembre</sup>  
part au feu le 10. Il doit aller recom-  
mander le 11<sup>ème</sup>. Mais par suite de cir-  
constances que je n'ai pas connues,  
mais qui étaient sans doute dues  
à la bataille de la Marne, qui se  
terminait ces jours là, il repart le  
12, et quand plus tard j'ai rapporté

à mon tour le 31, j'ai retrouvé  
beaucoup des camarades que j'ai re-  
partés le 10. Beaucoup hélas ont  
trouvé la mort le 26 7<sup>ème</sup> au  
combat du Bois de Ville d'Enche.

Le 31 au fort d'Enche est mon  
travail, car étant exaspéré de savoir  
je n'ai absolument rien à faire.  
Toute la journée nous parlons de  
la marche en avant de l'armée  
Allemande qui s'avance lentement  
vers Paris.

Pour nous sommes grandement étonnés  
de cette marche si rapide, après la  
résistance que les Belges ont opposée  
dès le début. Il y a là pour nous  
un mystère. Mais malgré toutes  
nos conjectures, nous ne pouvons  
que constater les faits, et chaque  
matin, impuissamment, nous lire  
le journal.

Beaucoup de bruits fâcheux ex-  
istent sur des généraux qui n'au-  
raient pas rempli leur devoir. Qu'il  
y ait eu de ceci dans tout cela,  
fait que le succès nous un jour.  
En attendant le fait brutal est que  
les Boches sont aux portes de Paris,  
le danger est dans tous les esprits.  
Plus à partir des 8 nous recevons plus  
de nouvelles fâcheuses. Nous savons seule-

ment qu'une grande bataille est  
engagée.

Puis vers le 12, on apprend que la  
bataille donne à notre avantage,  
et enfin le 14, les Boches sont en  
réroute. Ils reculent aussi vite qu'ils le  
peuvent, et me ramènent qu'à 75 kilo-  
mètres de là. La bataille de la Somme  
fut une grande victoire, mais il  
aurait fallu continuer l'offensive  
aussitôt après. Malheureusement l'ar-  
mée française avait souffert elle aussi  
de cette campagne, et aussi nous  
manquions d'artillerie.

Pendant que nous reformons  
et que nous augmentons notre artillerie,  
les Boches surpris de notre arrêt, je  
l'ai vu plus tard, se retranchant  
sur l'obélisque, et quand nous avons été  
de nouveau en état de les repousser,  
ils étaient déjà trop tard. La cam-  
paigne cette guerre de tranchées a  
été celle où on ne s'attendait pas  
à qui devrait durer si longtemps,  
sans résultats appréciables.

X

Le 14<sup>ème</sup> au fort, Commaire  
de maraîche, il a été blessé d'une balle  
de sniper dans la hanche, 431  
avait à Haute Eracut à Bordeaux

il a été envoyé au dépôt du régiment  
pour attendre sa guérison définitive,  
nous sommes heureux de nous retrou-  
ver, aussi nous nous ennuions moins  
d'être tous les deux à la même  
Cambodge.

Puis je reçois une lettre d'Alex,  
c'est un fait que Papa y a joint  
j'apprend que le D<sup>e</sup> Muguet de  
Bellegarde, est resté à lui aussi  
au fort. Quelques jours après, étant  
avec Commaire, nous le retrouvons  
dans la cour, et nous nous présentons.  
Il est très gentil avec nous, et nous  
dit que si nous avons besoin de  
quelque chose de nous adresser  
ici lui. Il habite la route à l'angle  
de la Rue Cedric Rollin, transformée  
en caserne depuis la mobilisation,  
et il revient au fort qu'après.

Quelques jours plus tard, Commaire  
renvoie son frère à la 2<sup>e</sup> C<sup>e</sup>. Ce  
qui fait que tous les soirs, nous allons  
le retrouver, et nous passons la so-  
rée ensemble chez un bistrot de la  
route stratégique, ancien adjudant,  
dont la femme est de Chilcut au bois.  
Puis le 19<sup>ème</sup> le père de Commaire  
est désigné pour partir au 11<sup>e</sup>.  
Ce jour-là arrive au fort Geste.

de Romanville. Il a eu un pied  
foulé à la bataille de la Marne.  
Nous sommes heureux de nous  
retrouver et, le 23 nous allons chez  
Chaspenet (le traire de la route et de  
cuisine) nous fêtons le départ de  
Mère de Commier.

Le lendemain nous assistons au  
départ du détachement. C'est  
grâce au D<sup>r</sup> Meunier que je  
me suis pas passé ce jour là.  
Mon giron va beaucoup mieux,  
et le médecin devient très difficile,  
nous exhorter, mais c'est inutile  
pour moi, sauter.

Et la fin du mois nous passons sous deux  
Commier à la 2<sup>e</sup> Ct. et Pesty à la 3<sup>e</sup>  
Ct. à la suite de la rue Ledru Rollin.

Le 4 octobre, nous sommes obligés  
sous trois nous partons au 2<sup>e</sup> Colonial.  
Le 4 je vais à Chouy le Roy, rendre  
visite à mon Oncle et à ma tante.

Le 5 et le 6 au matin, avons  
embarqués à la gare d'Estivalitz.

en route vers 1<sup>er</sup> Mencheville, via la  
Aubrais.

XI

Sur le train qui nous ramène, nous  
ne sommes que sous deux Commier.  
Pesty n'étant pas à la même Ct. et  
dans un autre wagon.

Sur Aubrais, le train d'arriver au  
moins deux heures. Je fais conner  
l'arriver avec un rocin, à Gapa, qui  
est charon, à Courancamp. Puis tout  
tant il est un H<sup>er</sup> d'artillerie, nous  
raisonnons longuement du pays, en le  
suivant, et le jour de l'arrivée, le  
bourgeois à Gapa, car il peut aller  
chez lui vers le dimanche.

Et puis le train s'arrêtant et j'arrive la  
Ligne de Montargis. L'arrivée à  
toute les stations importantes, et  
c'est ainsi que nous arrivons à  
Bellegarde.

Je descends vivement du train et  
je vais dans le bureau des postes que  
je trouve à la gare. Je j'apprends que  
mon beau père a quitté la gare  
vers demie heure au dimanche.

Comme je ne suis pas riche, je le  
mande au chef de gare de bien vou-  
loir m'avancer une dizaine de  
francs, ce qu'il fait de bonne grâce.  
J'aurai bien voulu voir mon beau  
père, car je me doutais bien que  
nous serions un bout de temps sans  
nous voir. Le chef de gare voulait l'en-  
voyer chercher, mais le train ne s'arrê-  
tant pas assez longtemps pour ce-  
lar tout de même un quelques  
l'arriver et ça m'a fait plaisir.

Nous repartons, et tous deux Gommier nous causent un peu de pays lui aussi à vu quelques amis de Belle-garde.

Nous partons à 6h, Montargis, puis le train file dans la nuit. Au matin nous arrivons à 5<sup>h</sup> Meuchouët, mais nous ne débarquons qu'à la gare de Valmy, vers dix heures du matin. Nous faisons la soupe dans un champ près du hall, et vers trois heures nous partons rejoindre le régiment qui est cantonné à huit kilomètres de là, à Commarcy-sous-Haut.

Quand nous arrivons, on nous apprend qu'il est parti au train. On nous dit de l'attendre pour être repartis dans les 24h.

Nous faisons aussi deux jours sans sommeil, mais le troisième et le 4<sup>e</sup> on nous fait faire l'exercice, ce qui n'a rien de bien agréable, mais ça fait passer le temps.

Le soir du quatrième jour on fait la répartition des hommes dans les 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> compagnies. Gommier et moi, passons à la 5<sup>e</sup> tandis que Pestel va à la 7<sup>e</sup>. On trouve un sergent-major qui veut bien aller à la première à la place de Pestel, mais il était

probablement écrit que nous ne devrions pas rester ensemble. Le capitaine de la 5<sup>e</sup> en apprenant que Gommier était de retour, le fait revenir à sa compagnie. Vers dix heures je vais le trouver pour parler aussi à la 5<sup>e</sup>, il désigne un homme qui doit me remplacer à la 5<sup>e</sup>, mais celui-ci n'a pas l'agrément du capitaine de la 5<sup>e</sup> et je suis obligé d'y renoncer. Au bout de ce temps, Pestel partait à la 7<sup>e</sup>, ce qui fait que les pontes de Paris sont tous les trois ensemble, nous nous trouvons donc dans trois compagnies différentes.

## XII

Le lendemain nous partons au train. Que le quatrième pour la première fois, je parle aux transfuges. D'après ce que disent mes camarades, ça n'est pas amusant et j'ai un peu peur de savoir à quel point.

Nous étions partis à la nuit tombante, et après deux heures de marche, nous arrivons au bois de Chazy. En file indienne nous gagnons le chemin de fer et nous longeons le roc, un bon moment. Le silence le plus absolu nous

est accommodé, et cette marche lente dans la nuit me semble interminable. Qui plus est, de malchance nous avons comme chef de section un jeune homme de la classe 1913 nommé caporal et sergent depuis le début de la guerre. Il est aussi incapable qu'il se croit fort, et il nous tient dans le bois. Fort heureusement, le poste que nous venons relever en est un honneur à notre recherche, et nous sommes obligés de faire un bon bout de chemin en arrière.

Nous sommes en réserve à quelques centaines de mètres de première ligne, nous couchons dans des abris creusés dans le bois. Nous sommes obligés de rester assis, car l'abri n'est pas assez large pour s'allonger. Enfin on s'y fait tout de même, surtout que tous les camarades s'accoutument à dire que nous sommes très bien. La première nuit se passe ainsi, je me tiens de garde que dans la journée, garde peu dangereuse, puis au soir il y a deux lignes devant nous, et il faut tout de même se battre. La nourriture se fait à désirer. Le cuisinier de l'escouade part le soir, et ne revient que le lendemain matin. Il touche les vivres pour l'escouade, et fait la cuisine en arrière, de la ligne,

à seule fin que le feu ne se voit pas trop. Il nous apporte le café, un plat de riz, et la viande découpée en cubes qui est dans la graisse. C'est toute la nourriture que nous avons pour la journée avec la ration de pain.

Je ne trouve trop rien à dire au sujet de la nourriture. Par la suite et ailleurs nous nous sommes mieux organisés, puis nous avons touché du charbon de bois, et nous faisons notre cuisine dans la tranchée même, ce qui fait que nous sommes aussi très nourris qu'en avant.

Seulement ce que j'ai trouvé absurde, c'est que le capitaine nous fait faire de l'exercice d'assouplissement, et de la gymnastique militaire à quelques centaines de mètres de l'ennemi. Et je me demande encore aujourd'hui l'utilité que cela pouvait bien avoir. Ceci, et beaucoup d'autres faits devaient contribuer à amoindrir peu à peu le moral des hommes. Si, au quartier le 23<sup>e</sup> Régiment colonial vient nous relever, et dans la nuit nous reprenons le chemin de Dommarin.

Marcher dans la nuit la marche  
à travers bois est difficile. On  
est obligé de se tenir par le pas  
de la colonne pour ne pas perdre  
la file. Le temps semble long, mais  
enfin on arrive tout de même  
à la route, et après un moment  
d'arrêt nous repartons. Le canon  
qui se fait être assez tranquille  
pendant ces quatre journées  
ne fait entendre, mais il n'est  
pas dans notre direction.

Tous arrivent sans encombre  
nuit, et nous avons dû attendre  
le jour de la route de nuit, celle  
du Châtillon, nous traversons en arri-  
vant un quart de bois avant que le  
cannon parti en avant nous pré-  
sente. On se couche dans la nuit et  
le ne parle pas à un instant, et je  
suis fatigué.

Le lendemain recommence la mar-  
che cantonnement. Comme, surtout, pen-  
sables, du bois et profond, est très  
doux le quatre jours passés aux  
tranchées nous n'avons pas pu nous  
dorer, n'ayant pas d'eau.

Je m'habitue à mes nouveaux  
cantonnements, mais ce n'est plus  
la même chose que aux mois d'arrêt  
de chaque fois un peu de mon côté

et la communauté en souffre. Mais  
je retrouve Commines et Perly, et  
nous passons un bon moment en-  
semble, ce qui nous fait oublier  
un peu nos misères.

Le deuxième jour il y a exercice,  
le troisième jour, marche manœuvres  
et le quatrième nous repartons  
aux tranchées. Mais, entre temps,  
j'ai retrouvé un pays, Picquart  
qui est maréchal à Metz, et quand  
nous pourrions nous nous rendrions

### XIII

Nous repartons aux tranchées comme  
la première fois, à la nuit tombante, et  
par le même chemin, nous gagnons le  
bois d'Éguy. Cette fois nous allons aux  
avant-postes. Nous longeons toujours  
le chemin de fer, jusqu'au poste N.,  
nous tournons à gauche, et nous arri-  
vons dans la tranchée à fait nuit  
noire, et il faut causer bas, pour ne  
pas révéler le mouvement de troupe  
qui amènerait infailliblement un  
bombardement de bois. Tout se passe  
normalement.

Nous sommes dans une tranchée en  
plaine, et nous avons des abris adossés à  
la tranchée. Mais notre capitaine ne  
peut pas que nous passons la nuit

dedans, et cependant il y a devant nous une ligne de petits forts, et une ligne de sentinelles, entre les petits forts et nous. Heureusement que il ne fait pas encore trop froid, et d'ailleurs avec les heures de patrouille la nuit est très passable.

Le lendemain, je regarde curieusement vers le sud. Derrière nous, à environ 150 mètres, il y a nos petits forts, au bord de la courbe. En avant de la Courbe à quelque 50 ou 60 mètres, une autre rivière que l'on appelle l'Union, et en avant le bois de Ville d'Orme, que nous occupions jusqu'au 26. Le jour où les boches nous l'ont repris.

À notre droite le bois d'Orme, et à notre gauche est la continuation de la plaine où nous sommes. En avant, Ville d'Orme détruit par le bombardement, également le village de Malmy détruit également. Par la suite je connais le vrai Malmy, car j'y ai souvent été.

Pendant le jour, nous pourrions profiter des abris. Le soir et le matin, on travaille pour fortifier notre tranchée. La nuit on prend la faction, et le temps passe ainsi assez vite, toute la nouveauté consistant la première fois faire à demi. Le deuxi-

ème nous apporte le café, la soupe et la viande tout ensemble, et nous en avons pour toute la journée.

Je suis aux petits forts le deuxième jour, et ces vingt-quatre heures passées en sentinelles avancées sont assez longues. Mais, à part quelques balles que les boches nous envoient, il n'y a rien. Les boches sont dans le bois de Ville d'Orme, et on ne les aperçoit pas.

Tous sommes alertes dans la nuit du 27<sup>ème</sup> jour pas le 28<sup>ème</sup> et nous rentrons au cantonnement de Bonamartin.

La même ne recommence le premier jour, avant de prendre route, le deuxième exercice, le troisième marche manœuvre, et le quatrième départ.

Les journées employées ainsi sont vite passées, car on a guère de temps à soi, et à mon point de vue, ces exercices et ces marches ont contribué beaucoup à démoraliser les hommes. Et beaucoup parmi nous en étaient venus par la suite à souhaiter d'être blessé. La blessure heureuse combait l'exclamée.

Il est vrai que le temps employé ainsi, on avait guère le moyen de se reposer des fatigues des tranchées. Puis, nos officiers s'apercevaient beaucoup trop sur des fatigues, ce

ici on serait beaucoup les hommes.

14 juillet. Encore une fête nationale passée ici. Naturellement en Allemagne. Le 14 juillet n'est pas reconnu comme fête, et il y a travail comme les autres jours. Hier les boches nous ont écrits avec de très belles encre, les Soldats français est devenu fête nationale chez vous. Mais comme les messagers allemands en France ont maltraités, il sera strictement défendu de fêter. Tout les chants rassemblés dans les baraques et dans la tranchée sont aussi strictement défendus. Ceux qui désobéiront seront fusillés tout de suite. Il y aura travail comme les autres jours matin et soir, et de boche qui nous faisait ce message terrible ainsi: Tous avec compris n'est ce pas. Répondez tous oui.

Aujourd'hui la température s'est mise avec nous il pleut, aussi il n'y a pas eu travail. Mais avec un pareil temps les heures semblent longues, et la journée passe lentement.

Les deux Charrettes nous n'avons pas de chance pour les colis, car voilà 10 jours que nous n'en recevons plus. Ça nous fait toujours comme ça. Nous en recevons tous les jours dans une

semaine, mais après nous sommes 10 jours sans rien recevoir. Je ne sais pas à qui ça peut provenir, mais c'est embêtant car quand nous le recevons le pain est aussi presque toujours abîmé.

Je n'ai pas reçu non plus d'autres nouvelles d'Élie, aussi je me demande comment va Louise.

Presque tous les jours maintenant il y a des départs. C'est probablement de la moisson allemande. Mais il n'y a qu'un seul cultivateur qui s'en va. Tous les gens de métier restent ici jusqu'à présent. Comme boulanger je ne partirai probablement pas.

15 juillet. Hier j'ai fallu partir. En ce moment il y a des départs presque tous les jours, et j'ai été désigné. Mais comme ça ne me dit rien d'aller travailler pour les boches, j'ai dit au médecin que j'avais toujours des douleurs dans le genou (ce qui est d'ailleurs la vérité), et il m'a laissé de côté.

Ce matin j'ai été en corvée, et j'ai vu ce Joseph Houdelbecq, mon cousin que j'ai trouvé hier à la suite. Je me le rappare pas au camp, et j'ai été bien surpris de le trouver là. Nous n'avons pas eu beaucoup le temps de causer, mais nous nous reverrons dimanche à la messe.

à avoir. Un an auparavant, j'ai vu  
quitté la maison. C'est à dire que  
depuis un an seulement, et me semble  
maintenant que c'est longtemps, bon long  
temps, car je me souviens que en l'an  
année de ce temps normal, l'année  
longue s'est écoulée, et que ces jours  
sont interminables. Je ne crois pas jamais  
que cette guerre durera et de longtemps  
et que ces jours, car de fait  
personnel. Je n'ai pas été senti à  
la maison, mais la fin de juillet  
de l'année, voilà un mois de cela  
et la fin n'est pas encore pro-  
chaine malheureusement, jusqu'à  
l'on parle maintenant d'une  
autre campagne d'hiver.

14 août. Charbon a quitté le camp le  
matin pour aller travailler dans  
un pays à quelques kilomètres  
de là. Le jour où il a été désigné,  
j'étais allé en corvée, ce qui fait que  
je n'ai pu partir avec lui. Mais  
c'était décevant pour moi, car  
car je vais partir à mon tour. Je  
vais passer la visite médicale  
ce matin pour aller travailler.  
Je ne pense pas que ça soit com-  
me boulanger que les boches  
n'emploient, car il faut en  
faire si peu de pain, que le

marque de boulanger ne soit  
pas très à faire sentir. Le plus im-  
bitant, c'est que je suis séparé  
de Charbon.

16 août. Je dois quitter le camp demain  
matin, avec 14 de mes camarades.  
Ce matin, nous avons passé la revue  
du commandant de la compagnie.  
Puis je me demande dans quel but  
les boches nous ont passés à l'inspection,  
à l'aide d'une certaine mixture  
appliquée sur toutes les parties, religieuses  
de notre individu. Beaucoup n'ont  
pas accepté cette nouvelle avance sans  
récriminations, et il y avait de quoi,  
mais il a bien fallu y passer.

Nous serons allés travailler dans  
les mines de charbon. Ça va me  
changer un peu avec la farine.  
Il est vrai que depuis un an j'en suis  
désespéré. Ça ne nous réserve quel  
quelque chose de drôle de surprises.

21 août. Depuis huit jours j'ai à la  
main Marie Louise, à 3 kilomètres  
de Oberhofen, et à une quarantaine  
de Quedlinburg. Nous sommes arrivés  
le 19 au matin, et le soir même je des-  
cendais dans la mine. La première  
fois ça me coûte beaucoup, mais  
l'impression s'en va, car on est  
vite rendu au bas. D'ailleurs la mine

est bien profonde. Elle s'étend à 80 mètres  
mais un travail partiel, jusqu'à 150  
m. Comme la première fois, j'ai été  
obligé, mais maintenant en pa-  
nneau. Je me suis cogné la tête  
une quantité de fois dans le bois  
sage de galeries, et ça n'a pas été  
sans inconvénient, ça a marqué  
douloureusement le reins me faisant

<sup>de force</sup> Je suis maintenant habitué à mon  
nouveau métier, mais il a ses inconvénients,  
car la mine est très humide, et depuis quel-  
ques jours mon genou recommence à me  
faire mal. C'est le commencement de  
l'arthrite, et je n'ai pas fini maintenant  
seulement ça me rend le travail plus  
peu. En ce moment je suis de nuit,  
car nous sommes une semaine de  
nuit, et une de jour. La nourriture est  
excellente qu'au camp, mais elle n'est quand  
même pas très confortable pour le travail  
que l'on nous fait faire. Heureusement  
que je n'ai des coliques, est ainsi je suis amé-  
lioré l'ordinaire. Et que sommes passés  
pour notre travail, on s'est chat. La pre-  
mière semaine j'ai eu cinq jours de travail  
j'ai touché 1 mark 50 ce qui fait 47.40  
de notre monnaie, la semaine dernière j'en  
ai eu plus, plus 5 m. Et pour 6 jours ce  
qui fait environ 6.50. Ce n'est vraiment

pas assez pour le travail que nous faisons  
mais nous sommes payés, et ils nous  
font subir notre sort.

Nous sommes logés et nourris dans une cantine  
à quelques centaines de mètres de la mine.  
Et la nuit ne pouvons sortir. Une cour d'en-  
viron 20 mètres, sur chaque face, entourée de  
murs, et tout le jour et continuellement  
fermée, avec un factionnaire auprès. Nous  
sommes ainsi une soixantaine d'habitants,  
en plusieurs chambres dont les fenêtres ont  
été murées de solides barreaux de fer,  
que pour comble de précautions on a rempli  
celles-ci par du ciment. Dans les boîtes, on  
peut que l'on s'évade, car on est prison-  
nier et pas un rayon, mais, qui  
susciterait de s'en aller, si long de la fron-  
tière et ne connaissant pas d'allemand.

Ce matin, j'ai reçu deux cartes de Marie,  
et toutes deux m'ont fait grand plaisir.  
Elle me dit que Piquart s'est en per-  
mission. Je crois qu'il s'a bien mérité  
sa permission après un an de guerre.  
Il aura du être content de revoir  
sa famille après une si longue sépara-  
tion. J'ai quel cœur va quand il faut repar-  
tir. Ce me fait rappeler mon départ  
le 3 septembre quand je rentrais de  
l'hôpital, et cependant il n'y avait qu'un  
mois que j'avais quitté la maison.

Comme si j'étais heureux moi aussi si je  
pourrais rester maintenant. Mais ma-  
heureusement, il me faut attendre peut-être  
encore longtemps. J'ai aussi que la vie  
de famille sera être bousc après de  
si terribles épreuves. Et si, Suzanne et  
Paul, que vous êtes bons, et comme  
vous me manquez.

Voici deux jours que je ne travaille  
pas. Comme mon genou qui faisait mal,  
je me suis fait porter malade, et depuis  
je garde la chambre. J'ai moulté mes  
lits et exemption de travail que j'ai eu  
à Quindlinburg, et le chef du poste qui  
a eu garde a du monter au directeur  
il a bien demandé à voir le docteur,  
mais ici le directeur n'a pas avant le  
médecin, et je n'ai vu le mot. Surtout  
maintenant il fais essayer de ne plus  
descendre dans la mine. Car cette  
maux m'écrite est vraiment trop mal.  
Surtout pour moi, et je crois que je  
serai mieux à travailler au jour.

Cette semaine j'ai travaillé deux  
jours en charbon et déchargé du charbon.  
On est mieux que dans la mine. Si tra-  
vail est aussi dur qu'en bas, mais il  
est moins fatiguant, et le temps par-  
te plus vite au jour. Mais ça ne fer-  
ra rien du tout, et il est proba-  
ble que je continuerai à descendre

au fond, mais j'aurai toujours la ressource  
de me reposer quand je serai fatigué.

Cette semaine, il y a eu un départ  
pour le camp. Sur les 15 que nous  
sommes restés il y en a cinq de repar-  
tir, mais il doit en venir d'autres mardi  
pour les remplacements. J'ai profité du départ  
pour prendre une meilleure place, je  
suis maintenant dans une petite cham-  
bre avec deux autres camarades, et mainte-  
nant que je commence à m'habituer à ce  
nouveau milieu j'aime autant rester ici  
que de retourner au camp. On y travaille  
plus fort. Ce n'est pas ce que j'engage,  
mais la journée finit quand on est  
rentré, on est tranquille. Ce qui man-  
que le plus, c'est le grand air, filer  
quand l'auront. nous avons que la  
liberté que les barreaux de fer qui  
ornent les fenêtres de nos chambres,  
nous font encore plus vivement sentir.

Le dimanche je dois descendre  
au fond, comme je m'en doute, mais  
comme ça ne me plaît qu'à moitié,  
je suis resté deux jours malade. Ça,  
les journées sont bien longues, à la chan-  
tre, car je n'ai aucun spectacle, et  
je m'ennuie. Demain je n'y tiens  
alors je vais travailler, car la semaine de  
jeune passe beaucoup plus vite que  
celle de nuit.

Depuis ce matin la journée est prolongée  
 et au lieu de 10 heures nous allons être obligés  
 de faire 12h. Ça n'a rien d'agréable, aussi il  
 pourrait bien se faire que les français soient  
 souvent malades. Pour ma part ça m'arrive  
 ça n'est pas que nous allons être frisés 1/10  
 ou plus, ça ne nous fera pas beaucoup plus  
 enfin nous allons bien voir  
 para. Je crois que les boches abusent un peu trop  
 de la situation et le prix du travail n'est guère  
 respecté. Depuis un mois on nous a travaillé je  
 n'ai jamais que 10 cent, au lieu de 12 cent que j'ai  
 à l'habitude. Et cela n'est pas une mince somme à  
 travailler. Aussi demain je serai malade.  
 Le 10 octobre. Depuis ce matin je me repose,  
 mais ce n'est pas sans motif, car voilà  
 que les boches ne veulent pas que nous  
 soyons malades. Et ainsi le chef de poste  
 s'est fait étonner moi, mais cela ne m'a  
 pas empêché de rester. Cependant il m'a  
 fait changer de chambre. Hier dimanche  
 nous les malades ont été privés de viande  
 rôtie. Mais ce matin, ça a été le bouillottes  
 Nous étions plusieurs malades, et l'après  
 midi a chauffé. Pour commencer ce sont  
 les soldats du poste qui nous ont en-  
 quêté et nous ont, en conséquence,  
 quant leur parole de garde bouillottes.  
 Pour ma part j'ai été sérieusement  
 puni. Et dire qu'il ne faut pas répon-  
 dre, c'est tout de même dur.

j'ai le directeur de la mine à Paris,  
 nous a demandé ce que l'on avait. Puis  
 il s'est emballé à son tour. Il parle un  
 peu le français. Il nous a dit que c'était  
 une infanterie (1) que nous devions tran-  
 siller, et qu'il nous supprimerait la soupe  
 et beaucoup d'autres choses, encore que nous  
 n'avons pas bien compris. Puis quand il a  
 été parti, ça a été toutes sortes de corvées  
 dont nous emble, qu'on nous a donné  
 nous, ce qui du bois, lavage de la cham-  
 bre et du matériel, table et tabouret, mais  
 à midi pas de soupe. Et après, nous lavage  
 des effets bleus et camarades qui sont  
 partis la semaine dernière, mais de  
 nous. Depuis ce matin trois heures nous sommes  
 tranquilles, mais je ne sais pas si nous  
 aurons la soupe. Il est vrai que ça  
 ne me tourmente pas trop ayant les  
 provisions à l'avance. Cependant le  
 procédé n'est pas ordinaire. Oh! quand  
 nous rentrerons nous en France, loin  
 de nous, ces boches de tonnerre.  
 8 novembre. Depuis plus d'un mois je travaille  
 sans m'arrêter, aussi je commence à être  
 un peu mieux que les boches. Depuis 3  
 semaines je suis continuellement au  
 charbon, aussi j'ai gagné un peu plus, car  
 quand nous travaillons du charbon, il  
 nous est payé. C'est ainsi que hier j'ai tou-  
 ché 50 cent pour la semaine du 24 oct. 30  
 octobre, et pour la semaine suivante j'ai ma

de faire de nouvelles tentes. Je encourageais un peu plus au travail, que les maussades, ~~et~~ raisonnent.

Cependant le temps passe, et n'apporte pas grand changement à notre situation. Les nouvelles nous en arrivent que celle que les boches nous donnent, et est mauvaise, aussi le temps me semble d'une longueur désespérante. C'est éternel, je suis mieux à travailler inutilement qu'à ne rien faire à Jersey, ou à Quedlinbourg. Comme elle me semble très longue, les souffrances que j'ai eues à Jersey. Il est vrai que maintenant je reçois de côté, et que j'ai toujours de l'argent en poche. Novembre. Encore une lettre nouvelle. Un camarade Fiquart, de Mézières, a été tué au mois de septembre, à Massery. Ce Massery, quel charnier. Tombent, tombent les derniers hommes, les derniers amis de ceux qui les aimaient. Pauvre Fiquart. C'était un bon camarade, et je me plainais en sa compagnie. Hélas. Combien manqueraient-ils, quand cette maudite guerre sera finie.

10 novembre. Encore une lettre. J'ai pas été au travail. Depuis quelques jours, je ne suis plus pas bien. Je suis enrhumé, et hier j'ai travaillé toute la journée dans un endroit où l'air m'irritait, je suis rentré avec le mal de tête et tout courbaturé, et ce matin, je ne suis plus au lit. C'est la première fois que je marche depuis le

12 octobre, mais ce matin il n'y a pas eu de chambard, et personne ne m'a tiré de son lit.

Dimanche dernier les boches nous ont fait faire une promenade. J'étais heureux d'aller ainsi prendre l'air, et ça si longtemps que j'en suis fier. Et nous avons fait environ dix kilomètres dans les bois. Les nos sentinelles nous ont soigneusement fait éviter la traversée des fils, et j'espère que j'étais content de prendre l'air et j'aurais bien que ça se renouvellât plus souvent, car ça ne fait encore qu'un poil plus, mais moi qui j'ai été si et deux fois en tout depuis le mois d'août, et il y a des prisonniers ici.

21 décembre. Voici l'année terminée, sans avoir apporté de changement à notre situation. Et cependant l'année a été fertile en événements de toute nature. Avant le 3 février j'ai été fait prisonnier. Je croyais sincèrement que la guerre serait finie au mois d'août. Hélas! et en France, les boches sont toujours à la même place. Je me rappelle encore quand j'ai été fait prisonnier à l'hôpital de Jersey, les camarades qui étaient là, et qui pour la plupart avaient été faits prisonniers en août et septembre, me le demandaient quand je croyais que la guerre finirait. Sur mon honneur

que je croyais qu'elle finirait au mois d'août  
plusieurs se sont parées faibles, car ils croyent  
qu'elle finirait au mois de mars au plus  
tard. Comme moi, qui aussi croient au bout  
de temps bien long. Cependant l'expérience  
de la nouvelle année sera la fin de ce  
cauchemar.

Après des heures d'attente, rien n'est venu  
à bout des boches, et ses alliés n'ont  
à bout des boches, car pour le moment  
ce sont eux qui ont battu les alliés.

Les Russes cependant avaient fait  
Pravomille. Mais après les Autrichiens et  
les Allemands prennent l'offensive, Ukrainiens,  
Arméniens, et les Russes forcé de reculer aban-  
donnant la Galicie, qui les allemands en-  
vahissent la Pologne, et en juillet Varsovie  
tombe en leurs mains. En France ils ne peu-  
vent avancer, mais d'un autre côté les Fran-  
çais tentent plusieurs offensives, mais ne par-  
viennent pas à briser les lignes ennemies.  
Enfin la Bulgarie se joint aux boches, et la Serbie  
est envahie, et après Belgrade, monastir  
tombe en leurs mains avant d'être aux boches  
la route de Constantinople. Les Français et  
les Anglais ne peuvent prendre le Dardanelles  
l'année dernière au secours de la Serbie est obli-  
gé de se replier sur Salonique. L'Italie  
ne peut non plus avancer en Autriche.  
Bref ces nouvelles nous sont données par  
des journaux boches, et nous ne voyons ja-  
mais de journaux français.

Quand que je suis en la nuit, je me suis fait  
une laquette de Anderson. Les boches  
nous donnent toutes sortes de détails  
pour nous prouver que ce sont les Anglais,  
Français et Russes qui ont voulu la guerre  
et non eux. Cependant ils croient que ce sont  
eux qui sont les vainqueurs, et jusqu'à présent  
ils n'ont pas tous les boches. La misère se  
fait sentir chez eux. Sur la gazette de Londres  
ils parlent souvent que sont les choses en France,  
ils ne parlent jamais de l'Allemagne, mais  
je sais bien que chez eux c'est encore pire que  
chez eux, tout est noir de noir. La viande peut  
être de trois mètres de haut, aussi ils n'en mangent  
pas souvent. Le pain est toujours rationné. Pour  
nous nous ne touchons plus que 250 gr. sous la  
forme de pain, une dizaine de jours. Avant nous pou-  
vions en acheter, mais maintenant nous ne tou-  
chons que notre morceau sous la machine, et même  
ce n'est que 250 gr. Les boches ne touchent que 2 Kilos par  
semaine. En France depuis trois ans 4 Kilos et jusqu'à  
trois ans ils n'ont pas droit. La principale nour-  
riture pour eux est la pomme de terre.  
Je ne sais pas comment c'est en France, mais  
je sais que ce n'est pas encore là. Comme  
je voudrais que tout cela soit fini, enfin j'espère  
que la nouvelle année sera la fin de cette maudite  
guerre.

Le 10 janvier 1916. Quel jour triste passé toute la journée  
enterré dans la chambre. Et comme je me souviens  
de ces autres heures qui sont passés beaucoup plus

gagement en famille. Car c'est triste d'être si loin  
des siens.

2 Janvier. Aujourd'hui je suis allé chercher  
des boîtes à Orléans-le-Vieux avec un camarade.  
Nous deux accompagnés d'une sentinelle.  
Cela m'a fait une belle balade d'environ 8 km.  
Comme nous avons pu nous promener en  
ville j'en ai profité pour acheter quelques  
frioles, comme saucisses. Orléans-le-Vieux n'est  
pas mal, mais la maison ne vaut pas d'un  
liard d'or.

15 Janvier. Me voici de nouveau arrêté pour mon genre  
de tenue bien que ça ne tienne pas grand, n'empêche que  
c'est bien substantiel, car je ne suis plus qu'une tranche  
de pain. Je ne peux pas être deux mois sans y avoir mangé. Un pain  
mouvement suffit, et je suis pour une dizaine de jours  
à peine. Quel mauvais souvenir de la guerre.

— en attendant lui il meurt et a tout payé. Quand donc  
cette vie sera finie.

L'argent allemand baisse sérieusement de valeur.  
Pour un mandat de 10 francs j'ai touché 10 m. de  
au lieu de 9 m. 17 en décembre, et 8 m. au 1er janvier  
avant la guerre. Est un bon argente pour la fin  
de la guerre? Je le voudrais bien.

21 Janvier. Aujourd'hui je suis allé voir le mé-  
decin. Mon genre me fait toujours mal,  
et il est toujours au feu. Je suis de moi.  
Jeci, me ramène à Quedlinbourg, au  
Lazarat. Au mois d'octobre j'aurais été  
chassé de mon alibi, mais au jour de  
ça me me dit rien. Depuis six mois que

j'étais ici, j'avais mes petits habits.  
Les le travail était dur par moment,  
mais faisable, et j'en ai surtout mon  
dit que je n'ai regretté, car il était meilleur  
que le paillard du camp.

Après c'est la suite les persécution,  
en attendant la fin, tant de fois de  
cette maudite guerre.

28 Janvier. Je quitte aujourd'hui la mine, et  
je reviens à être colonel de retour au  
au camp, car ici on est considéré qu'on  
tant que l'on travaille. Toute la semaine  
j'ai été tranquille, mais depuis samedi ça va  
moins bien. Pour commencer, par de soupe ni  
samedi soir, ni hier soir, et ce matin ni j'ai  
ni ça. Ici, vraiment au camp, les malades  
sont mieux traités, au moins ils touchent  
leur pain et leur soupe comme les autres.

— C'est une fois, comme je voudrais que tout cela  
soit fini.

29 Janvier. Depuis que je suis rentré au camp,  
j'ai repris la vie de l'ancien temps, et vraiment  
ce n'est pas agréable, non plus. J'ai revécu  
la quelques jours de ce nomme j'en avais  
comme à Grieses, mais avec le feu en  
moins. J'ai été tranquille pendant 10 jours,  
mais j'ai passé une nuit, et 2 nuits de plus, car  
tout pour retourner travailler. Aussi j'ai  
demandé à partir comme boulanger. Qui  
si il faut que je travaille j'arriverai avant  
d'arriver de mon métier que de retourner dans  
la mine.

Les Roches voyant que le temps de leur argent  
travie ont pris la décision de ne pas le mandater  
d'ici que 4 m. et pour 5<sup>e</sup>, aussi presque tous  
ceux qui en avaient les ont refusés, car en ce  
moment de chagrin se fait toujours en terre au  
dessus de 10 m. pour 10<sup>e</sup>.

Paul. Traversé de puis un moment nous n'avons  
pas de chance dans la famille. Ça a été d'abord  
Paul qui a été très malade, maman, puis encore  
Paul qui s'est abîmé une jambe en combattant,  
maintenant j'apprends que Colette est allée  
à l'hôpital, et sa fille Marguerite n'est pas  
très solide, Blanche m'écrit qu'elle aussi a été  
malade. Tout cela est bien embêtant. Heureu-  
sement que d'un autre côté ça va bien, puisque  
Pierri, Octave, Jorges, Albert et Eugène sont  
toujours en bonne santé, et solide au poste.  
Edouard moi il n'y a encore rien de nouveau.  
J'ai bien été désigné pour aller travailler,  
mais au dernier moment j'ai été rayé  
de sur la liste. J'ai repassé une autre  
fois, et comme mon genou n'est pas  
complètement guéri, je ne dois pas quand je  
partirai. Cependant je voudrais bien aller  
travailler, car je suis seul ici, tous mes  
camarades sont au travail, et je m'ennuie.  
Je fais la chambre tous les jours, et qui m'écrit  
les autres lettres du camp, qui sont toujours  
amalgamées. J'ai environ une peine de  
travail par jour. Je ne fatigues pas beau-

coup, mais je voudrais bien quand  
même que cette ne la cesse, car de  
plus en plus elle me tire.

Paul. Comme ces 2<sup>e</sup> soirées de printemps  
si belle, je m'ennuie plus que d'ordi-  
naire. Je ne sais. Cette existence et  
vraiment dure. On entend la nuit  
musique, et cela engendre la mélan-  
colie. Ça s'est. Ils le veulent voir que  
je n'ai pas de famille, et qu'on  
reveniront-ils.

Ces jours terribles, il est arrivé quel-  
ques provinces nouveaux faits ce  
temps. Bernard au bar de Verdun.  
Mais, ils n'en savent guère plus que  
nous. Cependant, depuis ce qu'ils  
nous racontent, les combats sont  
terribles, maintenant, et ceux que  
nous avons vu ne sont rien à côté  
de eux. Quelle affreuse chose que  
la guerre.

7 mai. Depuis le jour nouveau changeant  
d'un rien existence de tristesse. Je  
voici devenu cultivateur. Ça s'est fait bien  
quand il y a 5 jours. Comme il manquait  
un homme sur une liste de partants, on a  
demandé un volontaire, et me surpren-  
sant, et en 5 minutes la chose a été  
décidée. Le lendemain j'étais ici à  
Hedersbach. Le travail n'est pas trop dur  
jusqu'à présent nous ne faisons que de

variables des bleds. Surtout nous sommes  
beaucoup mieux nourris qu'au camp, et  
c'est une chose appréciable. La nourriture  
est même meilleure qu'à la mine et  
je suis, au regard des choses, sommes en  
bonne santé sans une femme. Il y en a qui  
sont devenus, l'un derrière l'autre, depuis  
deux mois, et il ne se plaint pas.  
Non qu'on qu'on ne s'en rende compte, mais  
pas trop souffrir, aussi je crois que  
je resterais quelque temps ici. La nuit  
c'est morose la sensation d'être paron  
nu, car les fils barbelés du camp ont  
disparu de notre horizon, et puis ce  
change de idées. J'ai même l'impression  
de tourner en rond dans un cercle sans

fin.  
28 mai Peu de choses nouvelles depuis  
quelques jours. Je suis maintenant  
habitué à mon nouveau métier  
et ça ne va pas trop mal, à part  
mon genre qui me gêne toujours,  
mais ici comme au camp, il n'y a  
rien pour se soucier. Ça ne m'empê-  
che pas de faire mon travail, mais  
c'est quand même embêtant.

On a été des boches toujours quelques petits  
avancés. Après l'affaire du mandarin, nous  
que le 15 et les 16 ils ont retenu le pain, des  
sois, en retardables disent-ils. Heureusement  
qu'ici j'en ai moi-même besoin qu'au camp  
car, j'en ai eu 2 livres de retard.

De la maison je ne reçois guère de bonnes  
nouvelles, et Paul, visiblement maintenant  
que Lucienne est malade. Ce n'est pas  
vraiment pas une bonne passe. Je m'ennuie  
beaucoup en pensant que je suis ici in-  
utile pendant que je fais si grand  
détail à la maison. Et toujours cette  
question: Quand donc tout cela  
finira.

15 juillet. Chacun son comme il faut nous re-  
plions travailler le soir, et comme le patron  
n'a pas assez de travail au début, la mor-  
telle du personnel a travaillé l'avant-midi  
pendant que l'autre se reposait. Et  
ainsi l'après-midi, j'ai vu de ceux qui ont  
travaillé le matin, et je me repose  
maintenant. Et j'en profite pour à  
jouer ces quelques notes, car je n'ai  
guère le temps autrement, il est vrai  
qu'il n'y a rien de bon, manquant pour  
nous autres, et ces de sévèrement ex-  
terieurs ne nous troublent notre vie.

Cependant depuis le mois dernier, les  
nouvelles de la guerre sont bonnes pour  
nous. Les Russes sont arrivés à l'heure de la  
fin en Galicie et ont bien avancé. Les  
Italiens eux aussi ont repris le terrain  
qu'ils avaient perdu fin, mais à ce  
moment les Français et les Allemands  
eux aussi attaquent, et ils ont avec an-  
xiété que l'on attend le résultat, tout

jours. Comme je voudrais que ça soit  
comme la grande victoire! Mais, com-  
bien, doivent être terribles les combats,  
maintenant.

28 novembre. Le temps passe tout de même  
très beaucoup d'appréhension de change-  
ment à la situation. Voici l'hiper-  
que il va falloir encore passer en captivité  
et maintenant je commence à me  
demander si de sera le permis. C'est  
long, beaucoup trop long! Nous nous  
apaisement. Cependant j'ai la coura-  
geuse, qui maintenant je vas être  
tranquille un bon moment si ce n'est  
jusqu'à la fin de la guerre. Depuis qu'on  
peut je suis rentré dans une boutique  
d'Herzfeld. C'est une dame qui la  
tient et elle tient en même temps l'épicerie.

Le travail n'est pas dur, une et deux jours  
seulement, aussi je vais avoir du temps de  
reste. J'ai eu une bonne nouvelle, et la  
patience à l'air d'être une bonne personne,  
aussi je suis beaucoup mieux qu'à la pen-  
sée du moment je n'ai pas de tendresse qui  
me choque de voir moi. Je suis redevenu  
sérieux. Cela vaut encore mieux que la mine  
ou la culture. Et comme d'autre nouvelles,  
j'ai vu beaucoup mieux travaillé de moi.

Voilà quand même bientôt j'en aurai  
ce j'ai quitté la maison. L'écriture

ra maintenant à l'école. Paul à plus de  
deux ans. Que de changement tout de  
même. Ses amis, qui auraient été si  
belle classe, en famille, dans la maison  
que nous étions si contents d'avoir à  
notre compte, tout ceux-là. Et pen-  
dant ce temps là on y sera si utile la-  
bas, ce sont Elsi et Haman qui ont le  
mal de la jambe marcher. Enfin j'espère que  
ça durera jusqu'à la fin, nous aurons encore de  
belle amis, nous travailler, et comme tout  
je crois que nous ne serons pas le plus mal  
partagé, puisque nous avons la certitude  
que tout nous retrouverons nous quand  
la tourmente aura passé. C'est cette certi-  
tude qui me donne le courage et la patience  
de supporter tous les ennuis de ma captivité.

28-11- Ma nouvelle patronne même son de moi elle  
m'a donné un lit et un oreiller de plume ainsi que un  
jardinet, aussi maintenant j'ai un bon lit. J'ai  
fait tenir que je n'avais dormi dans la plume, ça  
me change. Plus si longtemps que je n'avais que de  
la paille, ou une paille de la montagne. Je suis  
mieux qu'à la ferme, et je mange à la même  
table que ma patronne et sa fille. Demain que  
je ne parle pas allemand, comme je ne travaille  
guère, je m'amuserais mieux si je pouvais tenir  
une conversation.

7 Décembre. Je suis bien habitué à mon nouveau travail, et ça ne va pas trop mal. Seulement, comme je n'en ai pas beaucoup, la journée me semble longue tous les jours. Mais si j'y faisais, je suis bien nourri, et à considérer ici, je vais peut-être me mettre à apprendre l'allemand ça me fera passer le temps. Mais je commencerai être bien vite pointu, et j'ai peut-être la tête un peu dure maintenant.

Ce qui me plaît est que maintenant je n'ai plus de sentinelle sur mon dos. Oh! ces sentinelles! quels salauds, pour être bon, au lieu de nous faire de mauvais, et dans avec eux on est plus malheureux que travail qui sera les civils. Comme je trouve un grand changement ici de si près, et on ne peut pas en dire jamais rien.

15 Janvier. J'ai commencé à apprendre l'allemand, mais je crois bien que j'ai pas pu mal à me le faire dans la tête. Cependant ce n'est pas le temps que me manque lorsque nous les gens nous travail et j'ai jeté 11 heures, et je n'ai plus rien à faire lorsque nous sont, mais je n'ai qu'une nuit pour apprendre, et n'est pas rien, et je faisais souvent à tout autre chose, qui à ce que je veux apprendre. A la longue je fais tout de même quelques progrès,

et je comprends déjà beaucoup mieux ce que mon patron me raconte. Mais tout cela n'empêche pas de trouver les journées longues. Tu es vraiment sûr de la neige et il en fait pas grand effort. Le thermomètre est déjà descendu au dessous de 20°, avec cette neige tout paraît triste, et d'être toujours seul je trouve le temps d'être toujours désolé. Combien j'aimerais mieux travailler beaucoup plus fort et être à la maison. Mais quand reviendra-t-il à ce temps-là.

3 février 1918. Deux ans aujourd'hui que je suis prisonnier. Il me semble qu'il y a un siècle, mais aussi pas moment les jours m'ont semblé bien très long. Deux ans, et bien matin serait celui qui pourrait dire quand ça sera fini. J'ai tout d'un coup espoir que cette année sera la fin, mais peut-être on s'arrête?

En ce moment le temps est au jour, et de la neige, aussi les pauvres soldats dans les tranchées ne pourraient pas être heureux. Il y a deux ans et fait ait ses services magnifiques, et malgré le bombardement intense je ne me fignais pas que ce serait le point pour avoir le départ pour l'Allemagne. Mais malgré toutes les misères que j'ai eu depuis j'aimerais encore mieux qu'il en soit ainsi que d'être resté sur le terrain de Messines, qui même j'ai toujours l'habitude de rentrer à la maison, et est de tous me contenté.

23 mai. Toute la nuit pour la première fois de longtemps. Depuis ce matin, il neige, et il ne fait pas chaud. Les braves gens se font attendre par ici.

Depuis quelques jours, nous avons de bonnes nouvelles des Français et les Anglais ont enfin réussi à percer le front, et c'est avec confiance que on attend les nouvelles tout le jour. Comme que maintenant, l'effort sera continué, et puis on arrivera la fin de cette maudite guerre. D'un autre côté, les journaux allemands ont annoncé la révolution en Russie. Le Tsar Nicolas a été renversé par son peuple. Qui va-t-il devenir de cela? Également ces temps derniers, les Anglais ont lui Bagdad en Mésopotamie, ce qui représente de ce côté une avance considérable. Les journaux allemands nous disent pas grand chose en ce moment. Depuis le 15 de septembre, embarras de guerre allemands est au point d'être une somme de 15 milliards. Tous ces événements ne sont pas lui faire du bien.

Les journaux allemands parlent aussi beaucoup de la guerre sans succès, sans restriction, inaugurée le 14 juin. Tous les jours, ils annoncent de quantités de navires coulés, et combattent avec acharnement l'Amérique et la France et l'Italie, réussissant de. En attendant l'Armée.

reque a rompu les relations diplomatiques avec l'Allemagne, et a armé ses navires de commerce.

L'effort pour nous est plus grand que jamais.

Paris. Depuis le 3 l'Amérique a déclaré l'état de guerre avec l'Allemagne. Quelle influence cela aura-t-il sur la guerre, peut-être que nous ne serons pas soufflés sans le savoir.

17 avril. Je ne suis toujours, aujourd'hui je m'en souviens, la journée me semble désespérément longue. Les nouvelles de la maison viennent maintenant très lentement. La dernière lettre que j'ai reçue de moi 3 semaines, et elle était du 25 mars. Il avait été malade. Comme que ça me soit un peu de grave. C'est quand même bien subit. Depuis longtemps il y a toujours quelque un de malade, après l'un et l'autre.

Paris. Depuis hier il a neigé presque toute la journée, mais il ne fait pas chaud. Je n'ai pas encore jamais vu la neige à cette époque de l'année, je devrai aller planter de la paille de maux pour ma satisfaction, mais avec ce temps, c'est venu, à plus tard. 26 mai, j'ai écrit cette semaine le 29 qui me rappelle sur son mandat qui j'avais touché en mars de moi l'année dernière. Comment se fait-il que les boches se soient décidés à nous renvoyer? Je constate le fait simplement.

pas en fait une mauvaise nouvelle. Elle  
m'a écrit que Gaddoups va probablement aller  
à travailler. C'est assez embêtant et  
je lui demande comment elle va faire. Elle  
va probablement être obligée de fermer. J'étais  
demi mort de mal pour en arriver là  
vraiment et n'est pas de chance. Avec la  
guerre, la clientèle aura peut-être bien diffi-  
cile à faire revenir. Et dire que sans elle  
maudite guerre nous devrions être si heu-  
reux.

23 juin. C'en est fait depuis le premier  
jour du mois la maison est fermée.  
Elle m'a écrit qu'elle avait reçu l'an-  
noncé par son ami à moi. Heureusement, car  
comme on s'aurait toujours fait quelque  
chose après la guerre, car je n'en ai plus,  
la lettre d'elle qu'elle au compte pas  
revenir notre bonheur. D'ailleurs le bord  
est bientôt fini, et peut-être pourrions-  
nous trouver une occasion meilleure.  
Maintenant Mamou et Elise vont  
travailler et repaître, cela leur fera  
du bien, à Mamou surtout qui  
n'était pas habitué à être surmené  
comme cela, et qui posera ainsi  
moins de soucis. Gaba va retrouver  
aussi toute sa famille, et sa maison  
maintenant ne lui semblera pas trop  
grande. <sup>Plus</sup> ses amis, et sera un soula-  
gement.

23 juillet. Depuis quelques jours nous sommes  
travillés par les Boches qui nous en recou-  
rent plus nos colts, et les fusils. Il  
fallait que ça en arrive là. Depuis long-  
temps les colts arrivaient dans un  
état déplorable. Les conserves étaient  
retournées, et la plus grande partie du  
contenu des colts disparaissait avant  
qu'on les recevait. Qui y a-t-il eu  
au juste, nous en savons rien. Le gou-  
vernement français, à sans doute pris des  
mesures de précaution, auxquelles le  
gouvernement allemand répond par  
cette mesure. Pour moi personnel-  
lement je n'en souffrirai pas beaucoup,  
mais ceux qui travaillent dans la culture  
ou dans les mines vont être très malheureux.  
Espérons que cela ne durera pas longtemps,  
surtout pour les fusils, car beaucoup  
se passeront aisément des colts, mais des  
fusils, ce sera dur, surtout en travaillant  
25 juillet. Nouvelle attaque, j'ai été retenu  
au camp dans quelques jours. Pour révo-  
lution le charbon, l'autorité allemande  
fait fermer les forêts d'une partie des  
hautes terres. Les uns ont dit qu'il y en a trois, et  
naturellement ce sont celles où il y a  
le plus d'Allemands pour travailler qui con-  
tinuent à ouvrir. Les autres, continue-  
ment à vendre le bois, mais ne le  
prenent plus. Et comme s'il était avec

un autre prisonnier qui travaillait sans  
une autre boulangerie de puis le mois  
de mai, nous devons retourner au camp  
la nuit emble, car je n'étais pas mal  
ici je n'étais pas trop mal nourri  
et je n'avais pas beaucoup de travail  
j'avais bien voulu que ça soit plus  
douce, car au camp je travaillais  
travaillais beaucoup, et j'avais  
bien du mal à tomber aussi vite.

Mais je souhaitais bien retourner que  
l'échange de prisonniers, tout être  
me parle dans ses lettres, se fasse,  
j'en profiterai peut être. Mais  
ça paraît très bien et pas de  
doute que ça se réalise. C'est quand  
même un rayon d'espoir.

Elle m'écrit maintenant qu'elle  
est définitivement installée à Pétzard  
avec les enfants. Le papa lui fait  
du bien, ainsi que à Mamie qui va  
dejà mieux. Ils sont aussi dans  
beaucoup plus tranquillité et ont  
bien moins de travail. Les enfants eux  
se sont bien habitués, et vont mainte-  
nant tous deux à l'école. Quel chan-  
gement quand même, et quand tout  
beaucoup nous notre bonne vie  
d'autre fois. Tous ces détails, qui  
auraient pu être passés en famille  
et qui m'ont semblés une délice.

20<sup>e</sup> Juin. Depuis le 29 juillet je suis sans  
de culture, mais je suis resté à Hedersleben  
je suis chez un petit cultivateur qui est mala-  
de, je n'ai pas beaucoup de mal et la  
maison n'est pas mauvaise. J'ai deux  
vaches à conduire ça n'a changé, mais  
ça va bien, car je n'y suis que habitué,  
je n'y resterai jusqu'à la fin novembre,  
et ensuite je retournerai probablement  
au camp à moins que d'ici là, il n'y  
ait encore quelque changement.

12<sup>e</sup> Novembre. Encore un changement. Depuis  
le 1<sup>er</sup> je suis redevenu boulanger, toujours  
à Hedersleben. Mais j'ai l'impression de  
travailler que chez mon ancienne patronne,  
car j'ai ses pans, en même temps que  
celui de mon patron, et qui me fait  
deux et trois fournées à faire tous les  
jours. L'ordre de la, ce n'est pas encore  
très dur, et j'ai encore des bons mo-  
ments de libre. Mes patrons sont dis-  
ciples 65 ans je crois. La patronne est ma-  
lade et le patron travaillant que ça lui  
paraît trop de travail seul, surtout  
maintenant qu'ils ont commencé à  
mettre de nouveaux de terre dans le pays.  
Même, je pense y rester pour l'instant  
ce qui rendrait même que de retourner  
au camp, puisque maintenant, on  
ne parle plus du tout d'échange.

personnel.

Pendant ce temps-là, les affaires vont mal pour nous. Après la Russie, c'est à dire que les Italiens ont essuyé une grande défaite. D'après les journaux, les communistes allemands seussent jusqu'à se faire 25000 prisonniers et 300000 prisonniers, mais aux Italiens, et une avance considérable en territoire italien.

C'est cela de même des idées nouvelles, et je me demande maintenant avec inquiétude comment cela finira.

Et que on donne, c'est qu'en France on essaye vainement de percer le front, tandis que les Allemands, bondissent à chaque tentative.

Il y a vraiment de quoi désespérer. Et encore une année qui se termine, et je suis toujours en captivité. Voilà le troisième Noël passé en Allemagne, et le quatrième à venir le début de la guerre.

En temps normal ici c'est grande fête, mais maintenant c'est plus calme. Malgré cela depuis trois semaines j'ai eu deux livraisons car j'ai fait cuire quantité de gâteaux, que le goût fait en même

temps n'en pas traversé ni le 25 ni le 26. Pendant ces deux jours j'ai joué à la manille pour passer le temps et cependant il m'a paru très long. Mon pain mon ma tonne à manger, et un gâteau pour Noël, car ici c'est la même chose que chez nous pour le nouvel an. Les chrétiens se bannent ce jour-là.

Je pense bien maintenant que c'est le dernier Noël que je passe en Allemagne. Les Russes ont demandé la paix, et les pourparlers sont en cours en ce moment. Cela pourrait amener la paix générale, c'est pourquoi j'ai écrit une fin assez prochaine. Mais peut-être savoir, les Allemands s'espèrent en vain, et leurs journaux du 21 portent comme en tête, le dernier Noël de guerre, et leur dernier succès en Italie, et les négociations avec les Russes sont vraiment grande confiance.

Mardi 22 au point lui le plaisir de lire un journal français, la Dépêche de Toulouse. Cela m'a réjoui de la forme de la Gazette de la nuit. Les nouvelles ne sont pas tout à fait nouvelles, mais elles valent les

15<sup>16</sup> et il n'y a pas grand chose, en fait de nouvelles de la guerre, que je n'ai déjà vu, soit sur les journaux soit sur les journaux allemands, d'ailleurs ce n'est plus le même ton, car la Gazette tout nous est présentée sous les plus mauvais aspects, et nous ferait, si l'on pressait tout à la lettre, douter de l'avenir. Car à l'entendre, c'est à brève échéance la fin de la France.

Le mois dernier l'Allemagne, avait signé la paix avec les puissances centrales, mais la Russie du Nord, et à dire la grande Russie, ne voulait la signer, tout en déclarant ne pas vouloir faire la guerre. Consécutivement à ces déclarations, les allemands ont déclaré l'armistice rompu, et ont recommencé les opérations contre la Russie, sans aucune résistance, ceux-ci ont laissé avancer leur abondamment. Avec leur matériel de guerre. En même temps les allemands leur envoyait un ultimatum, d'avoir à signer le traité de paix, sous cette fois, avec des conditions encore plus désavantageuses, jusqu'à lui les journaux annoncent que les Russes ont signé le traité de paix.

En tout cas, il n'a pas l'air d'apporter la paix générale. Les allemands ont massé de troupes en France, et ont maintenant une armée formidable. On s'attend mainte-  
nant à une grande offensive de ce côté,

amènera-t-elle la fin de la guerre? Qui peut le savoir. En France on les attend de pied ferme. Les Américains commencent à arriver sur le front, dont il s'agit de tenir un certain.  
Les Allemands disent sur les journaux que grâce à leur guerre sous-marine, l'aide américaine ne sera jamais d'un grand poids. Mais d'un autre côté, le sous-marin qui j'ai la dit que maintenant les sous-marins sont devenus en respect, et que ceux qui sont d'argent ne sont pas d'argent, la l'effort allemand a atteint sa limite, tandis que les Alliés augmentent constamment leurs forces. Que vous dans tout cela?

En attendant la paix avec la Russie sera-t-elle après la défaite italienne, et d'ailleurs récemment remonte le moral à la population allemande, qui avait maintenant fermement au succès, et leur offrir en France, et qui amènera, selon eux, la Paix générale.

Pour ma part je continue à trouver le temps bien long, surtout que je n'ai plus beaucoup de travail. Le midi de la journée est fini, les hommes de terre ayant été remplacés par de la farine de hommes de terre. Il est ainsi d'avantage de temps de venir à la situation, et mes heures ne sont pas toujours coulent & rose.

mais de plus si longtemps que cette ne tene  
je m'y suis habitué. Aussi, dès que je rentre  
au commando, dans la nuit je me couche  
dans des parois de carton qui régulièrement  
arrête l'heure d'aller se coucher, et ainsi  
pendant quelques instants, je ne pense  
plus à rien.

13 avril. Depuis le 20 mars, les Allemands  
ont fait l'offensive sur le front français ils  
ont avancé sensiblement et ont pris  
Albion et Montdidier dans les premiers jours,  
mais depuis ils ne bougent plus qu'en de  
place.

Les Anglais ont qui l'offensive n'avait été  
délancée ont accepté le nommément d'un  
généralissime français, le vel commando  
maintenant tous les armés du front.  
Qui va-t-il en excellent observant, et il  
enfin a repoussé les Allemands. La tâche  
maintenant est bien lourde. Les Allemands  
n'ayant plus qu'un front sont terriblement  
faibles, et j'en suis sûr que ce généralissime  
me assure trop tard.

La bataille engagée actuellement, qui est  
assurément la plus grande que l'on ait vue,  
peut être la dernière.

C'est le point de la première, et dans un  
ce moment ils souhaitent victorie l'offensive  
avant été déclanché en même temps que  
le 8e emprunt était ouvert, il faut rechauffer  
par le zèle de la population, et augmenter

ainsi les souscriptions.

Y a été assez longtemps sans recevoir de  
conseils de la maison, et je commençais  
à trouver le temps long. Hier enfin, j'ai  
reçu une lettre du 14 mars. Elle était  
bien, heureusement. Quelle ne quand même  
être si longtemps séparé de ceux que l'on  
aime, et qui sont encore jusqu'à quand.  
Hier et aujourd'hui j'ai été planté de  
promesses de terre, mais j'en suis bien un peu  
fatigué, n'étant plus habitué à les  
travaux.

7 mai. Les Allemands ont de nouveau avan-  
cé, ces temps derniers, ils ont pris Boissons  
ils sont maintenant sur la Somme, qu'ils  
occupent sans leur rebelle, ont une  
longueur de 25 kilomètres. Prochainement ce  
n'est pas gai, et je me demande bien  
comment ça finira. J'ai beau avoir  
un peu de confiance, mais quand même, cela  
peut être inquiétant.

D'un autre côté des Français, prisonniers  
depuis la fin mars, disent que en France  
on est plus fort que jamais. Allez! allez!  
qui croit.

Un accord a été conclu aussi au sujet de  
l'échange des prisonniers ayant plus de  
18 mois de captivité. Les prisonniers allemands  
sont qu'il y a environ 12000 de leur hommes  
qui profiteront de cet accord, ainsi comme  
il y a peut être plus que cela de prisonniers.

français de 1914, je ne crois pas mon tout  
encore bien proche, mais il verra peut-être  
l'un qui m'en parle aussi, ni le voit pas non  
plus, mais Banneke, elle me sort déjà de tout.  
j'attends d'ailleurs sans trop d'impatience,  
espérant toujours que l'ici-la la guerre  
se terminera, ce qui, pour tous, voudrait  
assurément beaucoup mieux.

Il y a longtemps que je n'ai rien noté,  
et cependant, il y a eu quelque chose  
marrant. Mais je t'en dis rien, j'espère que  
c'est vrai, et que pendant tout  
l'été je n'ai rien eu de spécial. Comme mon  
patron en un peu de temps, il m'a fallu  
y travailler de temps en temps, et aussi  
la boutique n'a augmenté un peu, je fais  
maintenant deux journées de plus par  
semaine. Ce n'est pas beaucoup, mais ce-  
pendant avec le peu qu'il y a à faire, surtout  
les journées se trouvent bien remplies. J'ai  
grand plaisir de lire, que j'applique à  
lire les journaux. Maintenant je commence  
à lire l'allemand assez bien, mais que je ne  
le parle, aussi tous les jours je lis le journal  
de mon patron, en plus, je reçois un jour-  
nal russe, la "Nouvellet gazette de Zurich" et  
imprimé aussi en allemand. Il y a aussi  
souvent mis à plusieurs pour parler la-  
langue, et c'est moi qui le lis aux  
camarades. Naturellement, je ne puis le  
lire à un bout à l'autre, mais tout ce qui

trait à la guerre, j'arrive à le comprendre.  
Je vois aussi tous les jours les rapports de  
sous le pays en guerre, et les appren-  
tions d'un journal mensuel, ce qui est  
beaucoup pour un prisonnier. Si j'avais  
eu la guerre si longue, j'aurais certainement plu-  
tôt à apprendre l'allemand. Dans les camps  
il y a des professeurs, et j'aurais eu beau-  
coup moins de mal. Mais seul je n'apprends  
pas vite, et puis, je ne parle pas assez. Mais  
c'est plus fort que moi, je ne trouve rien  
à raconter en dehors de ce qui a trait à  
mon travail. Les affaires de mon patron  
ne m'intéressent pas, et les miennes ne  
sont pas l'intéressent beaucoup, je  
me occupe jamais bien fort pour parler  
allemand, mais ça ne fait rien. Je me  
débrouille et quand j'ai besoin de quelque  
chose, je me fais comprendre, c'est l'essentiel.  
Je pense bien que sentir chez moi, cela  
me me sera d'aucune utilité.

J'ai noté la nomination d'un généralis-  
sime, le général Foch, d'ancien nommé  
maréchal, en mai et juin, les Allemands  
ont continué leurs offensives, et gagné  
quelque terrain. Le 15 juillet, ils ont tenté  
le nouveau d'avancer à la Marne, qui ils  
traversèrent et des deux côtés de Paris. Mais  
à six fois ils furent arrêtés net, et le 18 juillet  
les Français firent la contre-offensive. Ils  
arrivèrent à repousser les Allemands au delà

de la ligne tenant de nombreux prisonniers et pas mal de canons. Depuis les Alleis sont eus d'attaquer une différence prouvée au pont. A l'heure actuelle, presque tout le terrain que les Allemands avaient pris depuis le 20 mai, est reconquis. Vers Douai et Cambrai, les Alleis ont pénétré assez profondément dans les anciennes lignes allemandes, la « ferme de St. Hubert » a disparu. Les Alleis ont fait autour de 20000 prisonniers et pris plus de 2500 canons. En deux mois, ils ont donc fait plus que les Allemands en trois mois d'offensive.

Cela a contribué naturellement à relever le moral. La guerre n'est pas finie, loin de là, mais, on a plus de confiance maintenant en une fin victorieuse pour nous.

Un autre côté les sous-mariniers coulent beaucoup moins de bateaux. Les journaux ne manquent plus journellement d'annoncer un ou deux sous-marins, alors qu'il y a un an cela était au-dessus de 3000.

J'avais bien raison de ne pas trop compter sur l'échange pour rentrer en France.

Depuis déjà près de deux mois il est arrêté par le gouvernement français, le gouvernement allemand n'observant pas le règlement de l'accord. Mais celui-ci dit qu'en réalité le gouvernement français a arrêté l'échange

parce que les travaux de construction du camp pour le passage des échangés, ne sont pas terminés. Deux cloelles, deux sons, et les prisonniers continuent à attendre.

De la maison j'ai toujours de bonnes nouvelles. Vous sont en bonne santé.

J'ai reçu une photo de toute la famille, et j'ai trouvé mes enfants bien changés. 4 ans que je les ai quittés!

Ils grandissent loin de moi, et cependant j'aurais été si heureux de guider leurs premiers pas.

Quand j'ai écrit à tout cela, cela me fait trouver la vie que j'ai même eu, nouvellement dite, si loin.

Je pense de tous ce qui fait le charme de la vie, mes hommes, presque comme

des bêtes, de somme, travaillant toute la journée, et le soir rentrant au repos, où nous sommes enfermés. C'est tout

de vivre ainsi, et comment, par conséquent ne pas avoir d'être sombres.

J'ai aussi avec plaisir que Alphonse Chancelard était prisonnier, après avoir

sus qu'il était resté blessé gravement sur le terrain.

13 novembre 1918. Enfin c'est la fin. L'armistice est signé depuis le 11 avec

l'Allemagne, comme elle l'avait été successivement d'abord avec la Bul-

garie, ensuite avec la Turquie.

et l'Autriche. L'Allemagne est vaincue, et a dû accepter des conditions que les journaux trouvent très dures. En plus tout, comme en Russie l'Allemagne est en révolution. L'Empereur et son fils, ont abdiqué, et l'on parle sérieusement de l'établissement d'une république socialiste. Que les Allemands se débrouillent avec ce pouvoir, l'essentiel pour nous autres Français, est que nous ayons bientôt parlé d'ici, et ce sera sans aucun soupçon de soulèvement.

L'armistice tout court en moi et je crois que nous parleront bientôt de l'armistice. Et en est ainsi j'en serai très heureux, car bientôt un moment je désespérais de rentrer cette année. Mais de même il est dit, car en continuant je ne rentrerai pas non plus. Ces temps derniers j'ai été malade de la grippe, pendant une quinzaine de jours, et j'ai maigri de 8 livres, ce qui fait que je ne pèse plus que 72 kg. C'est loin de 89 kg que je pesais avant la guerre. Mais depuis le 3 je suis redevenu chez moi, avec un peu de travail, et suis mieux nourri, aussi, je me remets assez vite, et n'empêche que je suis heureux.

de pouvoir enfin rentrer en France, pour reprendre enfin la vie de famille qui semblera douce après de si dures épreuves.

Georges Ledain  
Villy Bocage  
Calvados

---

Clement Maurice  
à Chaon  
Soir & Cho

---

M<sup>me</sup> Boutard  
à la Bouscasse  
St-Bas et l'bi  
Carn ~~trava~~

---

Morin Lion  
Lorcy Louis  
47 Balthem  
2735

Walter Benkman  
Bei W. Schreiber  
Adenweg 32

---

Ramon Auguste  
à Rouby C. de Bussac  
Car & Joroum

---

Bureau Jean  
Montjean  
m. & L

---

Pesde Frederic  
Impane Guignard  
Arlot Baudin et Blon

Petits pains  
3 oeufs 150 gr sucre.  
100 gr farine  
1 cuiller à soupe beurre  
1. backenpulver.

Bourry Charles  
19 Rue Rampal  
Paris, XX

Robert Müller  
Hedersleben  
Luis Brinkmann  
in Hedersleben  
Luz Magdeburg  
- Schackebentrasse -

- Pain d'épice -  
1 livre miel  
1/2 livre sucre  
1/4 livre citroude hachée  
1 citron jus et écorce râpée  
6 grammes safran  
8 gr. girofle  
2 pinces gingembre  
2 oeufs et un petit verre rhum.  
10 grammes potasse  
1 pincée de sel de corne de cerf  
1 livre ou 1 1/2 de farine.  
Chauffez le miel, ajoutez en  
suite tous les ingrédients en  
tournant toujours. préparez la  
pâte la veille -

Causant Jaxton  
12 Boule<sup>rd</sup> Chaurlot  
Paris X<sup>e</sup>

Lucas Auguste  
à Don Julien  
en Sainte Reine  
par Contrebois  
Loin Inférieur

Branco Justave Jeune  
Président de guerre  
C<sup>o</sup> P. J. N<sup>o</sup> 512  
École militaire Paris

Belliard Pierre  
à La Bitaire  
C<sup>o</sup> Champtocé M<sup>e</sup> & Loire

Pasquier Joseph  
19 Rue Balzac  
Saumur M. & L.

Cuche Henri à Exsson  
par Vercel Doubs

Cimetière Georges  
Boisfranc  
Saint Georges de Reneins  
Rhône

Marpaud Lion  
Montbellel  
Saône & Loire

Ray François  
aux Jendures  
par Vaumas - Allier

Vaudier J. B.  
à La Rejaunier  
Garnier - Allier

Ngot Louis  
à Bazincourt - Meuse

Gaspier Victor  
Grand Pordage  
Bouzille  
par Lire M. G. L.

15 mai 1916 Chet M<sup>e</sup> Card clerc  
Vous m'excusez de ne pas avoir répondu  
plus tôt au mot que vous m'avez fait parvenir  
mais le jour où je l'ai reçu, je quittai le camp  
pour vous travailler vers et dans la boue  
soudée du départ je n'ai pu vous écrire.  
En réponse, je m'embarrasse de vous dire  
d'avoir bien voulu assurer le travail de la mai-  
son à ma place, depuis mon départ.  
Je n'ai jamais pensé que vous le ferez  
comme un ouvrier et je vous en remercie  
de plus vivement. Dans les tristes journées  
d'hiver où nous nous sommes trouvés et  
l'improbable on y aurait été de trouver un  
ouvrier d'ici à l'étranger qui nous aurait bien  
assuré le travail, et la somme de 200 francs  
qui m'en a été demandée à ma femme n'est  
pas exagérée. J'espère que vous voudrez  
bien continuer jusqu'à mon retour que  
je voudrai être chargé.  
Dans cet espoir je vous prie d'agréer  
mon meilleur souvenir

Très sincèrement à vous.

PB

15 avril 1917

Cher Monsieur Padeloup

J'ai reçu votre lettre du 13 mars.  
 Et vous en remercie, et en espère,  
 je suis heureux de m'entretenir  
 avec vous sur ce sujet qui  
 qui vous intéresse autant  
 l'un que l'autre.

Comme je vous l'ai déjà écrit  
 quant à mon départ je vous ai  
 demandé de bien vouloir assurer le  
 travail de ma maison, j'avais toute  
 confiance en vous et ce faisant, je ne  
 vous considérais pas comme un simple  
 sous-traitant. Depuis, ma confiance  
 n'a point diminué et je compte sur  
 votre bon vouloir, mais le temps passe,  
 voilà bientôt trois ans que je ne  
 parle et je ne suis déjà venant à bout  
 de vos comptes et de nos arrange-  
 ments pour le paiement de votre  
 travail. C'est pourquoi j'avais dû  
 à ma femme de vous demander dans  
 quelles conditions vous consentiriez à  
 reprendre le travail. Vous connaissez mieux  
 que moi les difficultés actuelles de con-  
 joncture. Avec le prix qui il y a en ce  
 moment la maison ne rapporterait  
 pas assez pour payer un ouvrier. Si  
 donc la maison ne pouvait pas

payer le prix, à quoi bon se donner  
 tant de mal? j'ai donc été heureux  
 que vous me confirmiez que vous ne  
 travailliez pas par intérêt, et la de-  
 mande que vous me faites d'une re-  
 connaissance n'est pas exagérée.  
 Mais comme vous pourriez trouver le  
 temps trop long jusqu'à mon  
 retour, je vous prie de bien  
 vouloir vous entendre avec ma femme  
 qui est mieux placée que moi en ce  
 moment pour cela. Vous seriez  
 bien aimable de me tenir au courant.

Quant au bruit dont vous vous faites  
 l'écho, au sujet de la maison  
 Gavaret je ne puis rien vous en  
 dire, attendu que c'est peut-être  
 la première nouvelle.  
 Avec l'espoir que ma lettre vous  
 trouvera en bonne santé, après  
 je vous prie mes très sincères salu-  
 tations

Très sincèrement votre  
 P. Bidault

21 X<sup>me</sup> 1916  
 Cuis III - Pâtes  
 Voici l'année qui touche à sa fin  
 mais je ne veux pas la laisser se ter-  
 miner sans venir vous remercier  
 encore une fois de tout ce que vous avez  
 fait pour assurer le travail chez moi -  
 surtout vous avez été si aimable d'avoir  
 le temps de venir me voir, et me faire  
 à mes côtés. J'espère que cette année  
 se finira de ce côté comme une autre  
 et que vous en aurez encore de belles  
 à venir. Je vous en prie de continuer  
 à m'aider et à m'encourager. Je vous  
 embrasse et vous souhaite une  
 bonne santé.

Paul Bidault

<sup>Pâtis biscuits</sup>  
 3 œufs - 250gr sucre - 250gr farine  
 battre les œufs et le sucre au fouet jusqu'à ce qu'ils soient  
 légèrement mélangés - ensuite la farine  
 cuire à four doux.

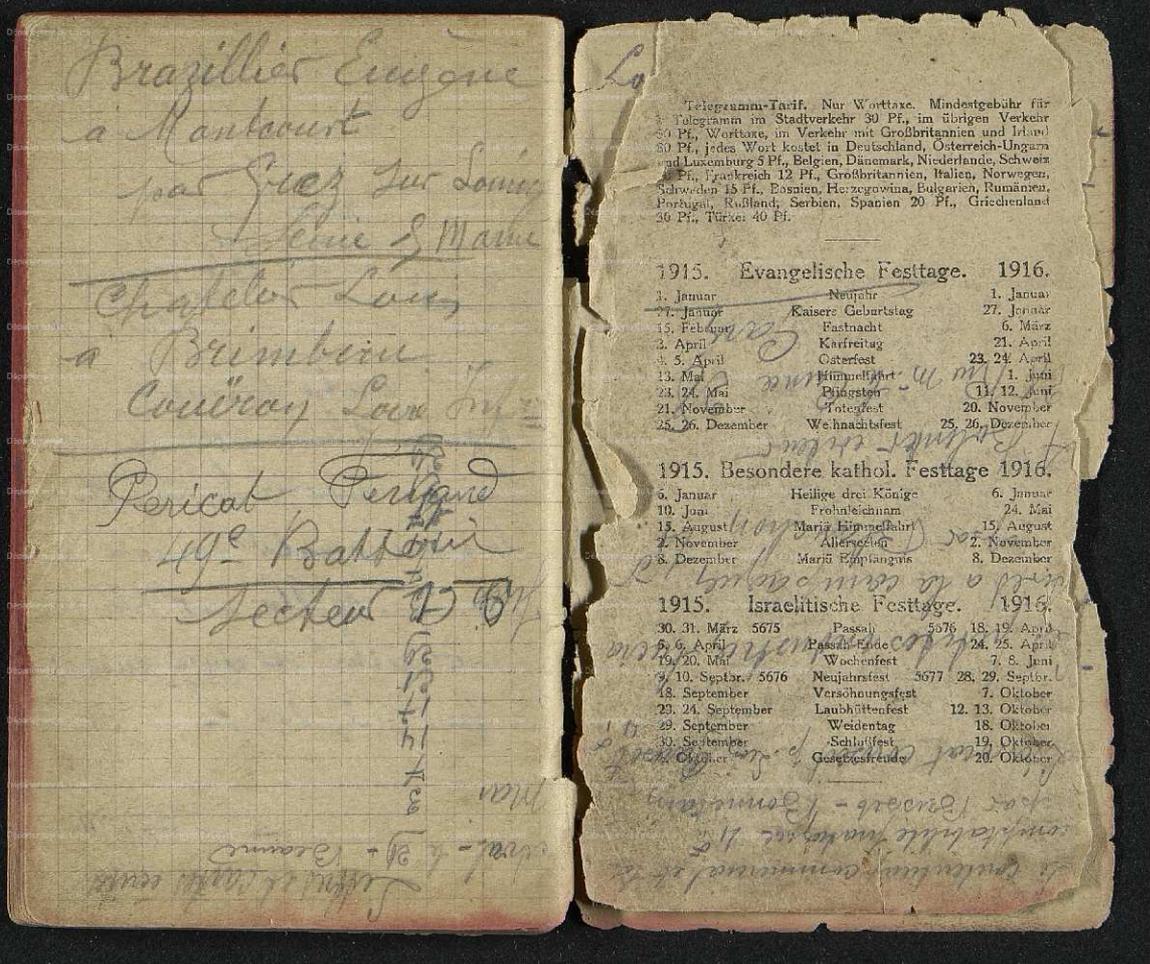
Biscuits - back powder  
 1 quart beurre - 1/2 livre sucre en poudre  
 2 œufs - 1/2 livre farine - 1/2 livre  
~~back powder~~ mélanger le tout - mettre  
 en moules et cuire à four doux 1H

autres biscuits  
 8 œufs - 1 livre sucre et 1 lb  
 farine - monter les œufs avec  
 le sucre, ajouter ensuite la  
 farine. Mettre sur plaque  
 laisser sécher et cuire ensuite  
 à four très doux.

- non  
 Charles Bidault  
 20 et 16 de 20

Paul Bidault

6 NUM 48 - Papiers de Paul Bidault, soldat au 21e Régiment d'infanterie coloniale, 5e Compagnie, en 1914-1918.



Telegraphen-Tarif. Nur Worttaxe. Mindestgebühr für Telegramm im Stadtverkehr 30 Pf., im übrigen Verkehr 50 Pf., Worttaxe, im Verkehr mit Großbritannien und Irland 60 Pf., jedes Wort kostet in Deutschland, Osterreich-Ungarn und Luxemburg 5 Pf., Belgien, Dänemark, Niederlande, Schweiz 10 Pf., Frankreich 12 Pf., Großbritannien, Italien, Norwegen, Schweden 15 Pf., Estland, Herzogovina, Bulgarien, Rumänien, Portugal, Rußland, Serbien, Spanien 20 Pf., Griechenland 25 Pf., Türkei 40 Et.

1915. Evangelische Festtage. 1916.

1. Januar	Neujahr	1. Januar
27. Januar	Kaisers Geburtstag	27. Januar
15. Februar	Fastnacht	6. März
3. April	Karfreitag	21. April
4. 5. April	Osterfest	23. 24. April
13. Mai	Himmelfahrt	1. Juni
24. 24. Mai	Pfingsten	11. 12. Juni
21. November	Erntedankfest	20. November
25. 26. Dezember	Weihnachtsfest	25. 26. Dezember

1915. Besondere kathol. Festtage 1916.

6. Januar	Heilige drei Könige	6. Januar
10. Juni	Fröhleichnam	24. Mai
15. August	Maria Himmelfahrt	15. August
2. November	Allerheiligen	2. November
8. Dezember	Maria Empfängnis	8. Dezember

1915. Israelitische Festtage. 1916.

30. 31. März 5675	Pascha	5676	18. 19. April
6. 6. April	Pascha-Ende		24. 25. April
19. 20. Mai	Wochenfest		7. 8. Juni
9. 10. Septar. 5676	Neujahrsfest	5677	28. 29. Septbr.
18. September	Versöhnungsfest		7. Oktober
23. 24. September	Laubbüttenfest		12. 13. Oktober
29. September	Weidertag		18. Oktober
30. September	Schlusfest		19. Oktober
1. Oktober	Gesetzgebende		20. Oktober

Porto-Tarif für das deutsche Reich und Österreich-Ungarn

Postkarten 5 Pf., unfrankiert 10 Pf., mit Antwort 10 Pf.  
 Briefe bis 20 Gr. 10 Pf., über 20—250 Gr. 20 Pf., unfrank. Briefe 10 Pf. Strafporto. — Kartenbriefe wie Briefe.  
 Drucksachen bis 50 Gramm 3 Pf., über 50—100 Gramm 5 Pf., über 100—250 Gramm 10 Pf., über 250—500 Gramm 20 Pf., über 500—1000 Gramm 30 Pf.

Warenproben bis 250 Gr. 10 Pf.,  
 " 250 " 20 "  
 Geschäftspapiere " 500 " 20 "  
 " 1000 " 25 "

Einschreibgebühr neben dem Porto 20 Pf.

Rückscheingegebühr 20 Pf. voranzubzahlen.

Postanweisungen im Deutschen Reich bis 5 M. 10 Pf., über 5—100 M. 20 Pf., über 100—200 M. 30 Pf., über 200—400 M. 40 Pf., über 400—600 M. 50 Pf., über 600—800 M. 60 Pf.

Nachnahmesendungen in Deutschland bis 800 M. zulässig. Außer dem Porto eine Vorzeitgebühr v. 10 Pf., für Geldabermittelungsgebühr an den Absender wie bei Postanweisung.

Paketporto bis 5 kg bis 10 Meilen 25 Pf., über 10 Meilen 50 Pf. Schwerere Pakete kosten pro kg mehr bis 10 Meilen 5 Pf., über 10—20 Meilen 10 Pf., über 20—50 Meilen 20 Pf., über 50—100 Meilen 30 Pf., über 100—150 Meilen 40 Pf., über 150 Meilen 50 Pf. Unfrankierte 5 kg Pakete kosten 10 Pf. Strafporto.

Weitsendungen. Versicherungsgeb. 5 Pf. für je 200 M. oder einen Teil von 300 M. mindestens jedoch 10 Pf. Außerdem bei Briefen bis 250 Gr. bis 10 Meil. 20 Pf., auf allen weiteren Entfernungen 40 Pf. Bei unfrankierten Briefen 10 Pf. Zuschlag.

Eilbestellung bei Briefen, Postkarten usw., Wertbriefen und Postanweisungen bis 800 M. für jede Sendung 25 Pf., im Landbestellungsbezirk 60 Pf. Bei Paketen 40 Pf., im Landbestellungsbezirk 90 Pf. für jedes Paket.

Postaufträge in Deutschland bis 800 M. zulässig 30 Pf.

Gebühren für Postsendungen im Ortsverkehr werden erhoben: für Briefe bis 250 Gr. im Frankierungsfalle 5 Pf., im Nichtfrankierungsfalle 10 Pf.

Im Verkehr mit allen übrigen Ländern: Briefe für die ersten 15 Gr. frankiert 20 Pf., jede weitere 20 gr. 10 Pf. mehr, unfrankiert 40 Pf. Postkarten 10 Pf. mit Antwort 20 Pf. — Drucksachen, Warenproben, Geschäftspapiere, für je 50 gr. 5 Pf., mindestens aber für Warenproben 10 Pf., Geschäftspapiere 20 Pf. Meistgewicht für Drucksachen und Geschäftspapiere 2 kg, Warenproben 350 Gr., Pakete bis 5 kg nach Dänemark, Frankreich, Niederlande, Schweiz 80 Pf., Luxemburg 70 Pf.

Louis Poiquarent  
 à Meaulieu par Carentan  
 Manche

Charles Bernard  
 St. Pellerin  
 par Carentan  
 Manche

Cheminier Louis  
 204 Rue J. Maun  
 Paris X<sup>e</sup>

Rolland Maurice  
 ch. M. P. Terin. Restaurant  
 Lafrancheville - Charente -

Fauriol Jb. 10 Rue Cormeille  
 Lavallais - Sarthe - Sarthe



Beaune la Rolande 25 Mars 1915

Mon Paul Chéri

Tu ne peux t'imaginer la  
joie que nous avons eu d'avoir  
de tes nouvelles aujourd'hui.

Nous étions désespérés car je n'ai  
jamais rien reçu depuis ta lettre  
du 1<sup>er</sup> Février et nous ne pouvions  
avoir aucun renseignement aussi  
quelle surprise je t'assure qu'un  
son de caisse n'aurait pas donné  
la nouvelle plus vite aussi toute le  
monde me prie de te souhaiter le  
bonjour.

Maintenant prends patience et  
espère  
j'espère que tu es en bonne santé

et que tu n'es pas blessé. Je me  
demande comment as-tu attrapé  
ce mal au genou. Je souhaite  
que ce ne soit pas grave et que  
tu puisses marcher.

Je vais t'envoyer un colis demain  
je te mets du pain, du chocolat  
et des conserves, et je continuerai  
tous les huit jours, mais tu me diras  
quant est-ce que tu l'as reçu pour  
que je sache combien il a mis de temps.

Maintenant n'écris qu'à <sup>mon petit Paul</sup> moi  
je vais donner de tes nouvelles à  
toute la famille, car tous sont bien  
en paix.

Tranquillise-toi, tout va bien, nous  
sommes en bonne santé ainsi que les  
enfants qui sont bien fort. Je souhaite  
que <sup>tu sois de même</sup> tu sois de même  
et j'écouterai de toi peu et  
plus longuement si c'est possible  
car je ignore si je peux le faire.

Ah mon cher Paul que d'angoisses et de  
tourments depuis bientôt deux mois et comme  
je pensais souvent à toi. mais maintenant  
moi aussi j'ai bon espoir de te revoir

Reçois, mon cher et bien aimé Paul les  
meilleurs et les plus doux baisers de ton Elise

Suzanne et Paul ainsi que papa et maman  
Et leur Pauline Boulanger <sup>ton Elise</sup>

Beaune la Rolande Av: de Gauthier

Département (Loiret)  
France

# LE TOYAU

Organe indépendant des Prisonniers au 1<sup>er</sup> Camp

Redacteur en Chef: J. Monjour

Parissent sans les Juifs.

Redaction: Adm<sup>e</sup> Bureau VA

Actualité: M<sup>r</sup> Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat à la guerre.

Enrou au lycée, Thomas eut l'occasion de faire acte politique. Bourgeois alors ministre de l'Instruction publique était peuvoy 1898. Prévôté Thichelot, exposait le plus noble larm des élèves pour lui adu... que... mots. Thomas eard' et aut lui dit... que aut restoler au front les salo... que des fran les laq... ment... p... a abn... ce... p... m... g... e... dans le... solidarité.

Bourgeois fut l'organe de cette allusion, et quelques jours après Thichelot offrait à Thomas un des coupons de voyage par la 6<sup>e</sup> des Bleus. C'est ce qui mit à l'ordre du jour pour être attribué à un des lauréats du Concours Général.

Grâce à cette délicate marque de la reconnaissance ministérielle, Thomas qui pensait être reçu à l'École normale, put faire un voyage d'agrément par la Belgique pour visiter les sites de la Belgique, la Russie, les Pays-Bas et les autres pays d'aujourd'hui. De ce voyage relatif... en... il... que... quelques... jours... jusqu'à...

combé sur son d'boy, dans la plaine que traçait l'océan de la Russie. Thomas fut à Fontainebleau un ange de l'espèce militaire, et quelque temps après la sortie de Caserpa, en 1899, il entra à l'École normale supérieure.

Boey qui ce ne fut pas dans le programme des études, on traita beaucoup de politique à l'occasion de 1904 et de 1905. On y manifesta quelques fois et les questions sociales étaient fréquemment à l'ordre du jour. D'une façon générale on y était de l'avant, la majorité des élèves étaient socialiste, un ou deux même d'opinions plus radicales, de réchauffant de son esprit et de l'école d'Etudes sur la Révolution de 48 dont on ne parle presque aujour d'hui que pour y faire allusion.

Le journal officiel de la période, elle com... et... l'enseignement... de nombreux et fidèles lecteurs pour même de les... des... collaborations... peut être la... glorie... y... peut...

préparant à la lutte! À l'école, Thomas fut un des plus connus comme un des plus actifs et plus hardis ionnes de son temps. Il ne se contentait pas de se faire un jeu de un... obligé dans l'art... de la cause à laquelle il se était consacré, il s'occupait aussi des moeurs.

C'est en... pendant sa libération, il fréquenta assidûment les réunions populaires. Aussi bien les grandes les illustres comme l'Université du faubourg de Antoine que la modeste et timide "Mouffette".

Pendant sa seconde année d'École, il mit sa main à l'œuvre et à la fin de la troisième année, il était le premier à l'école. Ce fut le dernier acte de sa vie universitaire. Malgré les critiques de Perrot, directeur de l'École normale sup<sup>é</sup>, qui le considérait comme un... dans l'enseignement, Thomas qui peut être la... glorie... y... peut...

